

UNIVERSITÉ D'ORLÉANS

Dossier pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches

RECHERCHES D'HISTOIRE INTELLECTUELLE
DES SOCIÉTÉS MÉDIÉVALES

présenté par
Sylvain Piron

Jury composé de :
Jean-Patrice Boudet, Alain Boureau, Jacques Dalarun,
Ruedi Imbach, Corinne Leveleux-Teixeira, Gian Luca Potestà

Soutenance le 21 septembre 2010

Volume 1 : Présentation et synthèse

Volume 2 : Questions scolastiques

Volume 3 : Questions franciscaines

Volume 4 : Poésie et prophétie

Volume 5 : Économie et politique

Sylvain Piron

Recherches d'histoire intellectuelle
des sociétés médiévales

Volume 1

Présentation et synthèse

*Pour une histoire intellectuelle élargie
du Moyen Age occidental*

Table des matières

Plan du dossier	7
Publications scientifiques	13
Mémoire de synthèse : Pour une histoire intellectuelle élargie du Moyen Âge occidental	23
I. Un programme de travail	26
« Histoire intellectuelle »	27
« Des sociétés médiévales »	41
<i>Le choix du pluriel : géographie</i>	43
<i>Le choix du pluriel : Église et société</i>	47
« Élargie »	53
II. En haut des pistes	57
<i>Premières explorations</i>	58
<i>La sortie de l'histoire des mentalités</i>	61
<i>À l'écoute de Marcel Gauchet</i>	67
<i>De la critique de la pensée économique à l'histoire</i>	71
<i>Un sujet de thèse</i>	77
III. Des communautés savantes	79
<i>Le « colloque Olivi » et ses suites</i>	79
<i>Grottaferrata-Narbonne</i>	80
<i>Oliviana</i>	84
<i>Le club des amateurs de prophéties</i>	87
<i>Le manuscrit trouvé en Lorraine</i>	91
<i>Le séminaire</i>	93

TABLE DES MATIÈRES

<i>Le groupe</i>	95
<i>Avec les philosophes</i>	97
<i>Enquêtes collectives</i>	100
<i>Quodlibase</i>	100
<i>Ordres mendiants</i>	104
<i>Sources franciscaines</i>	107
<i>Retour à Héloïse</i>	109
<i>L'usage pauvre des institutions</i>	115
IV. Chantiers ouverts	119
<i>Pierre de Jean Olivi : une biographie</i>	119
<i>Economie et politique médiévales</i>	125
<i>Le moment 1300</i>	128
<i>Le pouvoir doctrinal en Occident</i>	130
Conclusion : L'historien comme nécromancien	131
Annexe :	
Comptes rendus annuels de séminaire, 2001-2010	137
<i>Le principe hiérarchique au Moyen Âge</i>	137
<i>L'ange en question</i>	138
<i>La formation du vocabulaire économique occidental</i>	140
<i>La Lectura super Apocalipsim de Pierre de Jean Olivi</i>	142
<i>Le prophétisme en Occident autour de 1300</i>	143
<i>Le prophétisme en Occident autour de 1300 (II)</i>	144
<i>Le baptême forcé des enfants juifs (VI^e-XX^e s.) : une histoire politique de l'antijudaïsme chrétien</i>	146
<i>Conflictualités franciscaines, XIII^e-XV^e siècles</i>	149
<i>Autour de Jean de Roquetaillade</i>	151
Remarques typographiques	152

Plan du dossier

NB La pagination des textes, sections et chapitres est indiquée dans les tables des matières placées à l'ouverture de chaque volume.

Volume 1 :

Mémoire de synthèse : Pour une histoire intellectuelle élargie du Moyen Âge occidental

Volume 2 : Questions scolastiques

I. Autour de Pierre de Jean Olivi

1. « Pierre de Jean Olivi » in Claude COULOT, Franck STORNE (dir.), *Ens infinitum. A l'école de saint François d'Assise*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg-Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, 2009, p. 77-81.
2. « Autour d'un autographe (Borgh. 85, fol. 1-11) », *Oliviana. Mouvements et dissidences spirituels, XIII^e-XIV^e siècles*, 2, 2006.
3. « Olivi et les averroïstes », *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, 53-1, 2006, p. 251-309.
4. « L'expérience subjective chez Pierre de Jean Olivi », in Olivier BOULNOIS (dir.), *Généalogies du sujet. De saint Anselme à Malebranche*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), 2007, p. 43-54.
5. « Deplatonising the Celestial Hierarchy. Peter John Olivi's interpretation of the Pseudo-Dionysius », in Isabel IRIBARREN, Martin LENZ (dir.), *Angels in Medieval Philosophy Inquiry. Their Function and Significance*, Aldershot, Ashgate, (Ashgate studies in medieval philosophy), 2008, p. 29-44.
6. « Petri Johannis Olivi *Quaestio de locutionibus angelorum* », *Oliviana. Mouvements et dissidences spirituels, XIII^e-XIV^e siècles*, 1, 2003.

PLAN DU DOSSIER

II. Averroïstes et magiciens

7. « Le plan de l'évêque. Retour sur la condamnation du 7 mars 1277 », inédit.
8. « Thomas l'Apostat », inédit.
9. (avec Emanuele Coccia), « Notule sur Cecco d'Ascoli », inédit.

III. Université, *studia* et cour papale

10. « Franciscains et Victorins : tableau d'une réception », à paraître in Dominique POIREL (dir.), *L'école de Saint-Victor. Influence et rayonnement du Moyen Âge à l'époque moderne*, Turnhout, Brepols (Bibliotheca Victorina), 2010.
11. « Nicholas of Bar's Collection », in Christopher SCHABEL (dir.), *Theological Quodlibeta in the Middle Ages. The Fourteenth Century*, Leiden, Brill, 2007 (Brill's Companions to the Christian Tradition), p. 333-343.
12. « Franciscan Quodlibeta in Southern Studia and at Paris (1280-1300) », in Christopher SCHABEL (dir.), *Theological Quodlibeta in the Middle Ages. The Thirteenth Century*, Leiden-Boston, Brill, (Brill's Companions to the Christian Tradition), 2006, p. 403-438.
13. « Les *studia* franciscains d'Aquitaine et de Languedoc (1275-1335) », à paraître in William J. COURTENAY, Kent EMERY Jr (dir.), *Philosophy and Theology in the Studia of the Religious Orders and at the Papal Curia. Actes du XV^e colloque de la Société internationale pour l'étude de la philosophie médiévale*, Notre Dame (Ind.), 8-10 octobre 2008.
14. « Avignon sous Jean XXII, l'Eldorado des théologiens », à paraître in *Jean XXII et le Midi*, Toulouse, Privat, (Cahiers de Fanjeaux, 45), 2010.
15. Compte rendu de Muriel LAHARIE, Le journal singulier d'Opicinus de Canistris (1337-vers 1341). Vaticanus latinus 6435, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2008, à paraître in *Revue de l'histoire des religions*, 2010.

Volume 3 : Questions franciscaines

I. Les procès contre Olivi et Roquetaillade

15. « Censures et condamnation de Pierre de Jean Olivi : enquête dans les marges du Vatican », *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Age*, 118/2, 2006, p. 313-373.
16. « Un cahier de travail de l'inquisiteur Jean de Beaune », *Oliviana. Mouvements et dissidences spirituels, XIII^e-XIV^e siècles*, 2, 2006.
17. « Bonagrazia de Bergame, auteur des *Allegationes* sur les articles extraits par Jean XXII de la *Lectura super Apocalipsim* d'Olivi », in Alvaro CACCIOTTI, Pacifico SELLA (dir.), *Revirescunt chartae, codices, documenta, textus. Miscellanea investigationum medioevalium in honorem Caesaris Cenci OFM collecta*, (éds.), Roma, Edizioni Antonianum, 2002, vol. 2, p. 1065-1087.
18. « Un avis retrouvé de Jacques Fournier », *Médiévales*, 54, printemps, 2008, p. 113-134.
19. « L'ecclésiologie franciscaine de Jean de Roquetaillade », *Franciscan Studies*, 65, 2007, p. 281-294.
20. « Le *Sexdequiloquium* de Jean de Roquetaillade », in *Oliviana. Mouvements et dissidences spirituels, XIII^e-XIV^e siècles*, 3, 2009.
21. « La consultation demandée à François de Meyronnes sur la *Lectura super Apocalipsim* », in *Oliviana. Mouvements et dissidences spirituels, XIII^e-XIV^e siècles*, 3, 2009.
22. « Jean de Roquetaillade, ou la dissidence par l'obéissance », à paraître in Gian Luca POTESTÀ (dir.), *Autorität und Wahrheit. Kirchliche Vorstellungen, Normen und Verfahren (XII.-XV. Jahrhundert)*, Munchen, Oldenbourg (Kolloquien des Historisches Kolleg), 2010.

II. Disputes franciscaines

23. « La pauvreté dans l'expérience et la réflexion franciscaines », in Alain LEROUX, Pierre LIVET (dir.), *Leçons de philosophie économique*, IV, *La pauvreté dans les pays riches*, Paris, Economica, 2009, p. 36-52.
24. « Les écrits de frère Léon », in Jacques DALARUN (dir.), *François d'Assise. Écrits, Vies, témoignages*, Paris, Le Cerf-Éditions franciscaines, 2010, t. 1, p. 1165-1184.
25. « Un couvent sous influence. Santa Croce autour de 1300 », in Nicole BÉRIOU, Jacques CHIFFOLEAU (dir.), *Économie et religion. L'expérience des ordres mendiants (XIII^e-XV^e siècle)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2009, p. 283-317.

PLAN DU DOSSIER

26. « La critique de l'Église chez les Spirituels languedociens », in *L'anticléricisme en France méridionale, milieu XIII^e- début XIV^e siècle*, Toulouse, Privat, (Cahiers de Fanjeaux, 38), 2003, p. 77-109.
27. « Le mouvement clandestin des dissidents franciscains au milieu du XIV^e siècle », in *Oliviana. Mouvements et dissidences spirituels, XIII^e-XIV^e siècles*, 3, 2009.

Volume 4 : Poésie et prophétie

I. Autour d'Héloïse

29. « Présentation », in Sylvain PIRON, *Lettres des deux amants, attribuées à Héloïse et Abélard*, Paris, Gallimard, 2005, p. 7-16.
30. « Reconstitution de l'intrigue », *Ibid.*, p. 17-27.
31. « Enquête sur un texte », *Ibid.*, p. 175-218.
32. « Heloise's literary self-fashioning and the *Epistolae duorum amantium* », in Lucie DOLEŽALOVÁ (dir.), *Strategies of Remembrance. From Pindar to Hölderlin*, Newcastle, Cambridge Scholar's Press, 2009, p. 102-162.
33. « L'éthique amoureuse des *Epistolae duorum amantium* (Héloïse et Abélard) », à paraître in Jocelyne DAKHLIA, Alessandro STELLA, Arlette FARGE, Christiane KLAPISCH-ZUBER (dir.), *L'amour de l'autre*.

II. Autour de Dante

34. « Le poète et le théologien : une rencontre dans le *studium* de Santa Croce », in *Picenum Seraphicum. Rivista di studi storici e francescani*, 19, 2000, p. 87-134.
35. (avec Emanuele COCCIA) « Poésie, sciences et politique. Une génération d'intellectuels italiens (1290-1330) », *Revue de Synthèse*, 129-4, 2008, p. 549-586.

III. Prophétisme

36. « Anciennes sibylles et nouveaux oracles. Remarques sur la diffusion des textes prophétiques en Occident, VII^e-XIV^e siècles », in Stéphane GIOANNI, Benoît GRÉVIN (éds.), *Les collections textuelles de L'antiquité tardive dans les collections médiévales. Textes et représentations, VI^e-XIV^e siècles*, Rome, École française de Rome, 2008, (Collection de l'École française de Rome, 405), p. 261-301.

PLAN DU DOSSIER

37. « Chez Daniel Pain, Amsterdam, 1700. Nicolas de Cues et Pierre de Jean Olivi, renforts tardifs du millénarisme huguenot », *Oliviana*, 2, 2006.

Volume 5 : Économie et politique

I. La formation du vocabulaire économique occidental

38. « L'apparition du *resicum* en Méditerranée occidentale, XIIe-XIIIe siècles », in Emmanuelle COLLAS-HEDELAND, Marianne COUDRY, Odile KAMMERER, Alain J. LEMAÎTRE, Brice MARTIN (dir.) *Pour une histoire culturelle du risque. Genèse, évolution, actualité du concept dans les sociétés occidentales*, Strasbourg, Editions Histoire et Anthropologie, 2004, p. 59-76.
39. (avec Norbert Meusnier) « Medieval Probabilities : a Reappraisal », *Journal électronique d'histoire des probabilités et de la statistique*, vol. 3, n° 1, juin 2007.
40. « Le traitement de l'incertitude commerciale dans la scolastique médiévale », *Journal électronique d'histoire des probabilités et de la statistique*, vol. 3, n° 1, juin 2007.
41. (avec Giovanni CECCARELLI) « Gerald Odonis' Economics Treatise », *Vivarium*, 47, 2/3, 2009, p. 164-204.
42. « La dette de Panurge », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 162, mars 2002, p. 255-270
43. « Une nouvelle morale du don », *Argument. Politique, histoire et société* (Québec), vol. 4, n° 2, printemps-été 2002, p. 132-137.

II. Questions politiques

44. (avec Elsa MARMURSZTEJN) « Duns Scot et la politique. Pouvoir du prince et conversion des juifs », in Olivier BOULNOIS, Elisabeth KARGER, Jean-Luc SOLÈRE, Gérard SONDAG (dir.), *Duns Scot à Paris, 1302-2002*, Turnhout, Brepols, (coll. FIDEM, Textes et études du Moyen Age, 26), 2004, p. 21-62.
45. « Congé à Villey », *Atelier du Centre de recherches historique*, 1, 2008.
46. *Nicole Oresme. Violence, langage et raison politique*, Institut Universitaire Européen, Florence (Working Paper, HEC n° 97/1), 1997.

Publications scientifiques

I. OUVRAGES (DIRECTION, ÉDITION)

1. *Pierre de Jean Olivi (1248-1298). Pensée scolastique, dissidence spirituelle et société. Actes du colloque de Narbonne (mars 1998)*, édité par Alain Boureau et Sylvain Piron, Paris, Vrin (Études de philosophie médiévale, 79), 1999, 412 p.

2. Marcel Gauchet, *La condition historique, entretiens avec François Azouvi et Sylvain Piron*, Paris, Stock, 2003 (« Folios essais », 2005, n° 465 ; trad. tchèque, espagnole).

3. *Lettres des deux amants, attribuées à Héloïse et Abélard*, traduites et présentées par Sylvain Piron, Paris, Gallimard, 2005, 221 p.

4. *Le travail intellectuel au Moyen Age. Institutions et circulation* (direction du volume avec Étienne Anheim), *Revue de Synthèse*, 129-4, 2008.

II. ARTICLES

5. « Note sur les chapitres ultimes du *Didascalicon* de Hugues de Saint-Victor », *Revue d'histoire des textes*, 23, 1993, p. 203-209.

6. « Monnaie et majesté royale dans la France du XIV^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 51-2, 1996, p. 324-354.

7. « Vœu et contrat chez Pierre de Jean Olivi », *Cahiers du Centre de recherches historiques*, 16, 1996, p. 43-56.

8. *Nicolas Oresme : violence, langage et raison politique*, Institut Universitaire Européen, Florence (Working Paper, HEC n° 97/1), 1997, 104 p.

9. « Prêts charitables et opérations capitalistes dans l'éthique franciscaine des contrats monétaires », in L. Fontaine, G. Postel-Vinay, J.-L. Rosenthal et P. Servais (dir.), *Des personnes aux institutions. Réseaux et culture du crédit du XVI^e au XXI^e siècle en Europe*, Louvain-la-Neuve, Bruylant, 1997, p. 11-27.

10. « Compléments à l'inventaire des manuscrits d'Olivi », *Archivum franciscanum historicum*, 90-3/4, 1997, p. 591-596.
11. « Temps, mesure et monnaie », in Marcel Pérès dir., *La Rationalisation du temps aux XIII^e et XIV^e siècles, musique et mentalités. Actes des rencontres de Royaumont, 1-3 juillet 1991*, Grâne, Créaphis, 1998, p. 48-63.
12. « Marchands et confesseurs. Le *Traité des contrats* d'Olivi dans son contexte (Narbonne, fin XIII^e-début XIV^e siècle) », in *L'Argent au Moyen Age. XXVIII^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur (Clermont-Ferrand, 1997)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p. 289-308.
13. « Les œuvres perdues d'Olivi: essai de reconstitution », *Archivum franciscanum historicum*, 91-3/4, 1998, p. 357-394.
14. (avec Alain Boureau), « Introduction », in *Pierre de Jean Olivi ... Actes du colloque de Narbonne*, p. 9-13 (n° 1).
15. « La liberté divine et la destruction des idées chez Olivi », *Ibid.*, p. 71-89.
16. « Le poète et le théologien : une rencontre dans le *studium* de Santa Croce », *Picenum Seraphicum. Rivista di studi storici e francescani*, 19, 2000, p. 87-134, repris in J. Biard, F. Mariani Ziani (éds.), *Ut philosophia poesis. Questions philosophiques dans l'écriture de Dante, Pétrarque, Bocacce*, Paris, Vrin, 2008, p. 73-112.
17. « Perfection évangélique et moralité civile. Pierre de Jean Olivi et l'éthique économique franciscaine », in B. Molina, G. Scarzia (éds.), *Ideologia del credito fra Tre e Quattrocento: dall'Astese ad Angelo da Chivasso : atti del convegno internazionale (Asti, 2000)*, Asti, Centro di studi sui Lombardi e sul credito nel medioevo, 2001, p. 103-143.
18. « Bonagrazia de Bergame, auteur des *Allegationes* sur les articles extraits par Jean XXII de la *Lectura super Apocalipsim* d'Olivi », in A. Cacciotti, P. Sella (dir.), *Revirescunt chartae, codices, documenta, textus. Miscellanea investigationum medioevalium in honorem Caesaris Cenci OFM collecta*, Roma, Edizioni Antonianum, 2002, vol. 2, p. 1065-1087.
19. « La critique de l'Église chez les Spirituels languedociens », in *L'anticléricalisme en France méridionale, milieu XIII^e- début XIV^e siècle* (Cahiers de Fanjeaux, 38), Toulouse, Privat, 2003, p. 77-109.

20. « The Formation of Olivi's Intellectual Project : "Olivi and the Philosophers" Thirty Years Later », *Oliviana. Mouvements et dissidences spirituels, XIIIe-XVe siècles*, 1, 2003 [en ligne] <http://www.oliviana.org/document6.html>
21. « Note sur le commentaire sur la Genèse publié dans les œuvres de Thomas d'Aquin », *Oliviana*, 1, 2003 [en ligne] <http://www.oliviana.org/document8.html>
22. (avec Elsa Marmursztejn) « Duns Scot et la politique. Pouvoir du prince et conversion des juifs », dans O. Boulnois, E. Karger, J.-L. Solère, G. Sondag (éd.), *Duns Scot à Paris, 1302-2002*, Brepols, Turnhout (FIDEM, Textes et études du Moyen Age, 26), 2004, p. 21-62.
23. « L'apparition du *resicum* en Méditerranée occidentale XII^e-XIII^e siècles », in E. Collas-Heddeland, M. Coudry, O. Kammerer, A. J. Lemaître, B. Martin (dir.), *Pour une histoire culturelle du risque. Genèse, évolution, actualité du concept dans les sociétés occidentales*, Strasbourg, Editions Histoire et Anthropologie, 2004, p. 59-76 [reproduit sous le titre « Risque, histoire d'un mot », *Risques*, 81-82, mars-juin 2010, p. 19-25].
24. « Le devoir de gratitude. Emergence et vogue de la notion d'*antidora* au XIII^e siècle », in D. Quaglioni, G. Todeschini, G. M. Varanini (éd.), *Credito e usura fra teologia, diritto e amministrazione. Linguaggi a confronto (sec. XII-XVI). Convegno internazionale di Trento, 3-5 settembre 2001*, Rome, Ecole Française de Rome, 2005, p. 73-101.
25. « Olivi et les averroïstes », *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, 53-1, 2006, p. 251-309 [tiré à part : Dragos Calma, Emanuele Coccia (dir.), *Les sectatores Averrois. Noétique et cosmologie aux XIIIe-XIVe siècle*].
26. « Censures et condamnation de Pierre de Jean Olivi : enquête dans les marges du Vatican », *Mélanges de l'Ecole française de Rome – Moyen Age*, 118/2, 2006, p. 313-373.
27. « Franciscan Quodlibeta in Southern Studia and at Paris (1280-1300) », in Chris Schabel (dir.), *Theological Quodlibeta in the Middle Ages. The Thirteenth Century*, Leiden, Brill, 2006, p. 403-438.
28. « Un cahier de travail de l'inquisiteur Jean de Beaune », *Oliviana*, 2, 2006 [en ligne] <http://oliviana.revues.org/index26.html>

29. « Chez Daniel Pain, Amsterdam, 1700. Nicolas de Cuse et Pierre de Jean Olivi, renforts tardifs du millénarisme huguenot », *Oliviana*, 2, 2006 [en ligne] <http://oliviana.revues.org/index76.html>

30. « Autour d'un autographe (Borgh. 85, fol. 1-11) », *Oliviana*, 2, 2006 [en ligne] <http://oliviana.revues.org/index40.html>

31. « Nicholas of Bar's Collection », in Chris Schabel (dir.), *Theological Quodlibeta in the Middle Ages. The Fourteenth Century*, Leiden, Brill, 2007, p. 333-343.

32. « L'expérience subjective chez Pierre de Jean Olivi », in Olivier Boulnois (dir.), *Généalogies du sujet. De saint Anselme à Malebranche*, Paris, Vrin, 2007, p. 43-54.

33. (avec Norbert Meusnier) « Medieval Probabilities: a Reappraisal », *Journal électronique d'histoire des probabilités et de la statistique*, vol. 3, n° 1, juin 2007 [en ligne] <http://www.jehps.net/juin2007.html>

34. « Le traitement de l'incertitude commerciale dans la scolastique médiévale », *Journal électronique d'histoire des probabilités et de la statistique*, vol. 3, n° 1, juin 2007 [en ligne] <http://www.jehps.net/juin2007.html>

35. (avec Etienne Anheim) « Le travail intellectuel au Moyen Age. Institutions et circulations », *Revue de Synthèse*, 129-4, 2008, p. 481-484.

36. (avec Emanuele Coccia) « Poésie, sciences et politique. Une génération d'intellectuels italiens (1290-1330) », *Revue de Synthèse*, 129-4, 2008, p. 549-586 (traduction portugaise, « Poesia, Ciências e Política: um geração de intelectuais italianos (1290-1330) », in Nilton Mullet Pereira, Cybele Crossetti de Almeida, Igor Salomão, *Reflexões sobre o medievo*, São Leopoldo, GT Estudos Medievais/ANPUH-RS, 2009, p. 60-99).

37. « Anciennes sibylles et nouveaux oracles. Remarques sur la diffusion des textes prophétiques en Occident, VIIe-XIVe siècles », in Stéphane Gioanni, Benoît Grévin (éds.), *Les collections textuelles de L'antiquité tardive dans les collections médiévales. Textes et représentations, VIe-XIVe siècles*, Rome, Ecole française de Rome, 2008, p. 261-301.

38. « Congé à Villey », *Atelier du Centre de recherches historique*, 1, 2008 [en ligne] <http://acrh.revues.org/index314.html>

39. « Un avis retrouvé de Jacques Fournier », *Médiévales*, 54, printemps, 2008, p. 113-134.

40. « Deplatonising the Celestial Hierarchy. Peter John Olivi's Interpretation of the Pseudo-Dionysius », dans Isabel Iribarren, Martin Lenz (éds.), *Angels in Medieval Philosophy Inquiry. Their Function and Significance*, Aldershot, Algate, 2008, p. 29-44.

41. « Un couvent sous influence. Santa Croce autour de 1300 », in Nicole Bériou, Jacques Chiffolleau (éds.), *Économie et religion. L'expérience des ordres mendiants (XIII^e-XV^e siècle)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2009, p. 321-355.

42. « La pauvreté dans l'expérience et la réflexion franciscaines », in Alain Leroux, Pierre Livet (dir.), *Leçons de philosophie économique, IV, La pauvreté dans les pays riches*, Paris, Economica, 2009, p. 36-52.

43. « Le *Sexdequiloquium* de Jean de Roquetaillade », *Oliviana* 3, 2009 [en ligne] <http://oliviana.revues.org/index327.html>

44. « La consultation demandée à François de Meyronnes sur la *Lectura super Apocalipsim* », *Oliviana* 3, 2009 [en ligne] <http://oliviana.revues.org/index330.html>

45. « Le mouvement clandestin des dissidents franciscains au milieu du XIV^e siècle », in *Oliviana* 3 [en ligne] <http://oliviana.revues.org/index337.html>

46. « Un traité inconnu de Jean de Roquetaillade », *Revue d'histoire des textes*, n.s. 4, 2009, p. 299-307.

47. (avec Giovanni Ceccarelli) « Gerald Odonis' Economics Treatise », *Vivarium*, 47, 2/3, 2009, p. 164-204.

48. Heloise's self-fashioning and the *Epistolae duorum amantium* », in Lucie Doležalová (éd.), *Strategies of Remembrance. From Pindar to Hölderlin*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2009, p. 103-162.

Articles à paraître

49. « Albert le Grand et le concept de valeur », à paraître in Roberto Lambertini, Leonardo Sileo (éds.), *I Beni di questo mondo. Atti del Convegno della Società Italiana per lo Studio del Pensiero Medievale (SISPM)*, Roma, 2005, Turnhout, Brepols (FIDEM), p. 131-156 (épreuves corrigées).

50. « Franciscains et Victorins : tableau d'une réception », à paraître in Dominique Poirel éd., *L'influence et le rayonnement de l'école de Saint-Victor de Paris au Moyen Âge*. Colloque international pour le neuvième centenaire de la fondation de Saint-Victor, Brepols (Bibliotheca victorina), p. 521-545. (épreuves corrigées)

51. « Le métier de théologien selon Olivi. Philosophie, théologie, exégèse et pauvreté », à paraître in Catherine König-Pralong, Olivier Ribordy, Tiziana Suarez-Nani (éds.), *Pierre de Jean Olivi. Philosophie et théologie*, Berlin, De Gruyter, p. 16-84 (épreuves corrigées).

52. « Les *studia* franciscains de Provence et d'Aquitaine (1275-1335) », à paraître in William J. Courtenay, Kent Emery Jr (éds.), *Philosophy and Theology in the Studia of the Religious Orders and at the Papal Curia* (manuscrit remis en octobre 2009).

53. « L'éthique amoureuse des *Epistolae duorum amantium* (Héloïse et Abélard) », à paraître dans J. Dakhli, A. Farge, C. Klapisch-Zuber, A. Stella (dir.), *L'amour de l'autre* (manuscrit remis en janvier 2010).

54. « Avignon sous Jean XXII, l'Eldorado des théologiens », à paraître in *Jean XXII et le Midi* (Cahiers de Fanjeaux, 45), Toulouse, 2010 (manuscrit remis en février 2010).

55. « Le plan de l'évêque. Retour sur la condamnation du 7 mars 1277 », soumis à *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* (manuscrit déposé en mars 2010).

56. « Jean de Roquetaillade ou la dissidence par l'obéissance », à paraître in Gian Luca Potestà (dir.), *Autorität und Wahrheit. Kirchliche Vorstellungen, Normen und Verfahren (XII.-XV. Jahrhundert)*, Schriften des Historischen Kollegs. Kolloquien., Munich, Oldenburg (manuscrit déposé en avril 2010).

57. « Adnichilatio », in Iñigo Atucha, Dragos Calma, Catherine König-Pralong, Irene Zavattero (dir.), *Parcours lexicographique dans les cultures médiévales. Mots offerts à Ruedi Imbach*, Brepols (manuscrit déposé en mai 2010.)

58. (avec Emanuele Coccia) « Notule sur Cecco d'Ascoli », inédit.

59. « Thomas l'Apostat », inédit.

Articles de dictionnaires, catalogues d'exposition, etc.

60. « Richard of Mediavilla », in A. Grayling, A. Pyle, N. Goulder, I. Iribarren (éds.), *Encyclopedia of British Philosophy*, London, Thoemmes Continuum, 2006, t. 4.

61. (avec Dragos Calma) « Louis Jacques Bataillon, *in memoriam* », *Oliviana* 3, 2009 [en ligne] <http://oliviana.revues.org/index348.html>

62. « Légendes franciscaines », dans Claude Coulot, Franck Storne (dir.), *Ens infinitum. A l'école de saint François d'Assise*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg-BNUS, 2009, p. 33-38.

63. « Pierre de Jean Olivi », *Ibid.*, p. 77-81.

64. « Les écrits de frère Léon. Introduction », dans Jacques Dalarun (dir.), *François d'Assise. Écrits, Vies, témoignages*, Paris, Le Cerf-Editions franciscaines, 2010, t. 1, p. 1165-1184.

65. « Introduction. Pierre de Jean Olivi, Extraits », *Ibid.*, p. 2549-2551.

66. « Introduction. Ange Clareno, Extraits de l'*Histoire des sept tribulations de l'ordre des frères mineurs* », *Ibid.*, t. 2, p. 2565-2576.

67. « Introduction. *Le Miroir de perfection* », *Ibid.*, t. 2, p. 2677-2683.

68. « Introduction. Jean de Roquetaillade, Extraits du *Discours en seize parties* », *Ibid.*, t. 2, p. 2957-2963.

Comptes rendus, notes de lecture

69. « La dette de Panurge », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 162 (mars 2002), p. 255-270.

70. « Une nouvelle morale du don », *Argument. Politique, histoire et société* (Québec), vol. 4., n° 2, printemps-été 2002, p. 132-137.

71. Compte rendu de Michele M. Mulchahey, 'First the Bow is Bent in Study'. *Dominican Education Before 1350*, Toronto, 1998 et Bert Roest, *A History of Franciscan Education (ca. 1210-1517)*, Leiden, Brill, 2000, dans *Annales HSS*, 60-3, 2005, p. 604-608.

72. « Démonologie et anthropologie scolastique », *Cahiers du Centre de recherches historiques*, 37, avril 2006, p. 173-179.

73. « L'ecclésiologie franciscaine de Jean de Roquetaillade », *Franciscan Studies*, 65, 2007, p. 281-294.

74. Compte rendu de Jacques Dalarun, *Vers une résolution de la question franciscaine. La Légende ombrienne de Thomas de Celano*, Paris, Fayard, 2007 ; Adriano Oliva, *Les débuts de l'enseignement de Thomas d'Aquin et sa conception de la Sacra doctrina*, Paris, Vrin, 2006, in *Annales HSS*, 63-1, 2008, p. 183-187.

75. « Sur une falsification historiographique », *Revue de Synthèse*, 129-4, 2008, p. 617-623.

76. « Une anthropologie historique de la scolastique », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 64-1, janvier-février 2009, p. 207-215.

77. Compte rendu de Muriel Laharie, *Le journal singulier d'Opicinus de Canistris (1337-vers 1341). Vaticanus latinus 6435*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2008, à paraître, *Revue de l'histoire des religions* (manuscrit déposé en janvier 2010).

Traductions et éditions de documents latins

78. « Petrus Ioannis Olivi. *Epistola ad fratrem R.* », édition (avec C. Kilmer et E. Marmursztejn), introduction et notes, *Archivum Franciscanum Historicum*, 91-1/2, 1998, p. 33-64.

79. « Pierre de Jean Olivi : les idées comme vérification de la liberté divine », in O. Boulnois et J.-C. Bardout (dir.), *La science divine*, Paris, PUF, 2002, p. 204-225.

80. « Petri Ioannis Olivi quaestio de locutionibus angelorum », *Oliviana*, 1, 2003 [en ligne] <http://www.oliviana.org/document10.html>

81. Héloïse et Abélard, *Epistolae duorum amantium*, dans *Lettres des deux amants* (n° 2).

82. « Petrus Johannis Olivi. Impugnatio quorundam articulorum Arnaldi Galliardi, articulus 19 », *Oliviana* 2, 2006 [en ligne] <http://oliviana.revues.org/index52.html> et repris in *Pierre de Jean Olivi. Philosophie et théologie* (cf. n° 51).

83. « Michael Monachus. Inquisitoris sententia contra combustos in Massilia », *Oliviana*, 2, 2006 [en ligne] <http://oliviana.revues.org/index33.html>

PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES

84. Guiral Ot, *Tractatus de contractibus*, q. 7, dans « Gerald Odonis' Economics Treatise » (n° 48).

85. Frère Léon, « Compléments du Manuscrit Little », dans *François d'Assise* (cf. n° 64), t. 1, p. 1417-1425.

86. Pierre de Jean Olivi, « Extraits », *Ibid.*, t. 2, p. 2553-2561.

87. Ange Clareno, « Extraits de l'histoire des sept tribulations de l'ordre des frères mineurs », avec Armelle Le Huërou, *Ibid.*, t. 2, p. 2575-2674.

88. Anon., « Miroir de Perfection », *Ibid.*, t. 2, p. 2685-2712.

Principaux travaux de vulgarisation

89. « Des intellectuels très émancipés », *L'Histoire*, 283, janvier 2004, p. 82-85.

90. *I paradossi della teoria dell'usura nel medioevo*, Milano, Associazione per lo sviluppo degli studi di banca e borsa, 2006, 31 p.

91. « Un procès d'inquisition de Bernard Gui, 1322 », *Le Monde des religions*, 29, mai-juin 2008, p. 28-31.

92. « Jeanne, prophétesse en son pays », *Géo Histoire*, avril-juin 2008, p. 32-33.

93. « *Sur l'éternité du monde*, de Boèce de Dacie », « *Le Commentaire de l'Apocalypse* de Pierre de Jean Olivi », « *Le Miroir des simples âmes* de Marguerite Porete », « *Le Défenseur de la Paix* de Marsile de Padoue », « *Les 900 conclusions* de Pic de la Mirandole », dans *Les textes maudits et les livres interdits*, *Le Point hors série*, janvier-février 2009.

Principaux textes de politique des sciences

94. « Lisons Peter Lawrence, ou les implications morales de l'évaluation bibliométrique », *Évaluation de la recherche en SHS*, déc. 2008.

95. « Quelques raisons de refuser tout classement des revues », *Évaluation de la recherche en SHS*, déc. 2008.

PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES

96. « *Franchement, la recherche sans évaluation, cela pose un problème. L'évaluation selon Nicolas Sarkozy* », *Évaluation de la recherche en SHS*, fév. 2009

97. « *Evaluation gestionnaire et évaluation scientifique* », *Évaluation de la recherche en SHS*, fév. 2009

98. « *Le modèle économique de Bernard Belloc* », *Évaluation de la recherche en SHS*, mars 2009.

99. « *Ma visite à l'Élysée* », *Évaluation de la recherche en SHS*, avril 2009

100. « *L'université aux prises avec l'idéologie de la performance* », in Claire-Akiko Brisset (dir.), *L'université et la recherche en colère. Un mouvement social inédit*, Bellecombe, Editions du Croquant, 2009, p. 159-168.

101. « *Pourquoi des classements* », *Évaluation de la recherche en SHS*, oct. 2009.

III. OUVRAGES TRADUITS DE L'ANGLAIS

Peter LINEHAN, *Les Dames de Zamora. Secrets, stupre et pouvoirs dans l'Église espagnole du XIII^e siècle*, Paris, Les Belles-Lettres, 1998.

Joseph SHATZMILLER, *Shylock revu et corrigé. Les juifs, les chrétiens et le prêt d'argent dans la société médiévale*, Paris, Les Belles-Lettres, 2000.

(en collaboration) Constant J. MEWS, *La voix d'Héloïse. Dialogue de deux amants*, Fribourg, Academic Press-Paris, Le Cerf (Vestigia, 31), 2005.

Mémoire de synthèse

**Pour une histoire intellectuelle élargie
du Moyen Âge occidental**

Les textes rassemblés dans le présent dossier ont été rédigés, pour l'essentiel, au cours des onze années qui ont suivi la soutenance de ma thèse, en mars 1999. Bien que la majorité d'entre eux concerne, en totalité ou en partie, un auteur et un courant bien identifié, ces articles se distribuent sur un éventail de sujets assez largement ouvert. Cette dispersion n'est pas uniquement l'effet d'une curiosité mal gouvernée. Elle procède d'un parti pris délibéré. Allant à l'encontre des recommandations du nouveau management des sciences, je n'ai pas enchaîné deux ou trois projets à court terme visant un impact immédiat. Au contraire, j'ai résolument choisi de mener de front plusieurs recherches de longue haleine. Cette décision a des conséquences regrettables puisqu'elle conduit à retarder la publication d'ouvrages de synthèse ou d'édition de sources. Son principal bénéfice est d'avoir permis l'enrichissement mutuel de travaux menés en parallèle. Mais ce n'est que dans une phase ultérieure du parcours, quand les ouvrages attendus viendront, ou ne viendront pas, que l'on pourra finalement juger de la pertinence de cette stratégie. Dans l'immédiat, ce mémoire de synthèse ne peut viser qu'à expliquer et justifier les raisons de ce choix.

I. UN PROGRAMME DE TRAVAIL

L'élément commun de ces enquêtes multiples tient au programme de recherche qui leur est sous-jacent et dont le titre donné au dossier fournit l'expression la plus générale. Cet intitulé correspond au titre courant de mon séminaire à l'EHESS depuis 2001 (« histoire intellectuelle des sociétés médiévales »). Il reproduit, à un détail près sur lequel je reviendrai, celui du projet de recherches et d'enseignement rédigé à l'occasion de ma première candidature dans cet établissement, en 1999. Si j'ai pu sembler parfois m'égarer sur des pistes incertaines, la direction d'ensemble n'a pas véritablement changé. C'est que le projet lui-même impliquait de multiplier les angles d'attaque, de varier les terrains et les matériaux sollicités, dans l'espoir de parvenir à rassembler ensuite les perspectives ainsi dégagées dans une vision globale. Le fait que certains des articles les plus récents auraient pu trouver place en différents lieux du plan de ce dossier offre l'indice que les fils commencent à se nouer. Pour autant, il était impossible de planifier à l'avance ces recherches. Le choix des questions étudiées a généralement été le fruit des circonstances ; il a souvent tenu à des rencontres, des commandes ou des découvertes fortuites. En ce sens, ce programme n'est pas seulement le mien. Il est d'abord l'expression de la situation institutionnelle et historiographique dans laquelle je me suis trouvé et face à laquelle j'ai accepté d'assumer la part du travail qui m'incombait.

L'institution importe. À l'évidence, je n'aurais pas mené les mêmes recherches si je n'avais bénéficié de la totale liberté que procure le statut d'enseignant à l'École des hautes études, contraint uniquement d'enseigner ses propres recherches, sans avoir d'autres comptes à rendre que la rédaction annuelle d'un compte rendu de séminaire. Le privilège de cette situation idéale ne m'a pas échappé,

dans une conjoncture où la liberté des universitaires est soumise à des pressions toujours plus drastiques. Cela m'a précisément donné le sentiment d'une responsabilité particulière, encore accentuée par le fait d'entrer dans une maison profondément marquée par la personnalité de Jacques Le Goff. Les termes du contrat, tels que je les ai compris, impliquaient d'une part de nourrir le dialogue de l'histoire médiévale avec les sciences sociales et de l'autre, de maintenir l'ambition d'une histoire totalisante. Dans ces conditions, il m'était interdit de focaliser mes recherches sur un domaine étroitement circonscrit.

De fait, je n'étais pas spontanément porté à un repli de ce genre. Les recherches menées durant la préparation de la thèse ouvraient, à partir de l'œuvre de Pierre de Jean Olivi et de sa situation historique, sur une série d'interrogations d'ordres très divers et offraient d'abondants matériaux inédits à exploiter. L'essentiel de mon travail depuis cette date a consisté à poursuivre, alternativement, l'une ou l'autre de ces explorations. Dans l'ensemble, les avancées ont été proportionnelles à l'intérêt que ces questions éveillaient dans telle ou telle communauté savante. Au cours de la décennie écoulée, l'oscillation de mes préoccupations ne correspond donc pas à des bifurcations successives. Je ne crois pas avoir eu de grosse hésitation sur le cap à suivre. Les principales inflexions ont plutôt consisté à approfondir les hypothèses de départ et à les enrichir à la faveur de ce mouvement de va-et-vient entre différents dossiers. Une façon simple de présenter ce programme sera de commenter les termes choisis pour l'exprimer.

« *Histoire intellectuelle* »

Je ne me souviens pas du moment précis où l'expression s'est imposée à moi pour désigner le style général de mon travail. La

catégorie est bien établie en anglais depuis la fin du XIX^e siècle, comme traduction de la *Geistesgeschichte* illustrée par Burckhardt et Dilthey ; l'appellation recouvre une discipline qui a tenu un rang majeur dans les sciences historiques américaines durant les deux premiers tiers du XX^e siècle et que le fameux « linguistic turn » des années 1970-80 se proposait de renouveler¹. Elle n'était pas si fréquente, et certainement pas aussi florissante, dans l'historiographie française. Au printemps 1996, une historienne du social peu sensible aux subtilités scolastiques m'avait sèchement reproché de faire « de la bonne vieille histoire des idées » ; je n'avais alors à ma disposition, pour lui répondre, aucune catégorie commode qui aurait joui d'une légitimité indiscutable. Vers la même époque, un vénérable historien des religions ne comprenait pas davantage les raisons pour lesquelles je pouvais m'intéresser, en historien, aux élucubrations d'un penseur marginal dont l'œuvre n'avait eu, pensait-il, aucun impact social. Je n'étais pas désarçonné pour autant.

Une référence importante aurait pu être fournie par l'école de Cambridge d'histoire de la pensée politique. C'est précisément en 1996 que la lecture de *Reason and Rhetoric in the Philosophy of Hobbes* de Quentin Skinner m'a permis de lever un malentendu. Si le programme consistant à lire des « textes en contexte » avait tout pour plaire, je n'avais pas saisi d'emblée que le mot devait s'entendre au sens de « contextes argumentatifs » et non pas du contexte historique le plus large. Des lectures en histoire des sciences permettaient de penser que d'autres perspectives étaient plus fructueuses pour comprendre historiquement la pensée de Hobbes². J'ai ressenti peu après une déception du même ordre à l'égard de Reinhart Koselleck,

¹ Un coup d'envoi de ce tournant a été donné par Hayden White, « The Tasks of Intellectual History », *The Monist*, 1969, p. 606-630.

² Steven Shapin, Simon Schaffer, *Leviathan and the Air-Pump: Hobbes, Boyle, and the Experimental Life*, Princeton University Press, 1985.

en dépit de l'admiration infinie que j'ai pour ses travaux, en comprenant qu'il trace une séparation épistémologique insurmontable entre histoire sociale et histoire des concepts et déclare impossible leur rassemblement en une histoire totale³. Les mêmes réflexions me semblaient pouvoir admettre des conclusions opposées. Entre manifestations langagières et rapports sociaux, il faut certes admettre aussi bien une intrication mutuelle qu'un écart irréductible (toute parole est un acte social qui ne se réduit à cette dimension, de même qu'inversement, tout acte social ne se résume pas à une expression discursive). Si langage et société forment deux totalités distinctes qui peuvent être abordées de façons différenciées, leur interpénétration et l'interdépendance nécessaire de leurs approches suggèrent qu'ils forment en dernier ressort une totalité englobante qui est, de mon point de vue, simplement celle de l'expérience historique. Cette interrogation permettait ainsi de définir très précisément ce qui serait ma zone d'investigation, à savoir les lieux où la pensée et le langage s'incarnent dans le social.

Un ouvrage collectif paru peu auparavant m'assurait que j'allais dans le sens de la marche. Avec *Les formes de l'expérience*, Bernard Lepetit entendait orchestrer, comme l'indiquait le sous-titre, « une autre histoire sociale », adossée à la sociologie de Luc Boltanski, dans laquelle le point de vue et les compétences des acteurs étaient appelés à passer au premier plan⁴. Dans ses grandes lignes, le projet convenait très bien à ce que j'essayais de faire. On pouvait en effet décrire l'expérience de la pensée médiévale comme une « action située », en dépassant de la sorte des oppositions stériles entre

³ Reinhart Koselleck, « Histoire sociale et histoire des concepts », in *L'expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1997, p. 101-119.

⁴ Bernard Lepetit (dir.), *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995. Je profite de cette note pour souligner que le vide laissé par la disparition prématurée de B. Lepetit n'a pas été comblé. À titre personnel, je lui dois d'avoir défendu la publication dans les *Annales* d'un de mes premiers articles qui ne méritait peut-être pas tant de bienveillance.

« réalité » et « représentations ». Cependant, aussi stimulante qu'elle fût, cette publication m'était plus utile comme encouragement que comme modèle. Quant à son arrière-plan théorique, je dois admettre que je ne pouvais et ne peux toujours me réclamer du « pragmatisme » que dans le sens le plus trivial qui soit.

J'aurais en réalité dû accorder davantage d'attention à la publication, en 1992, d'un recueil d'articles du maître de Bernard Lepetit, Jean-Claude Perrot, qui avait pour la première fois inscrit le syntagme d'« histoire intellectuelle » dans un titre lié à l'école des *Annales*⁵. La posture avait un aspect militant que je n'avais pas bien perçu sur le coup. Il s'agissait d'investir un territoire laissé en friche par l'extinction d'une histoire des idées qui n'avait jamais été très florissante en France, et qui était pris en tenaille par les ambitions conjointes d'une histoire culturelle indifférente aux contenus intellectuels et celles d'une histoire des sciences constituées, menant de l'intérieur des généalogies idéales d'œuvres savantes soustraites à leur horizon historique⁶. Dans le courant de la décennie, l'expression s'est installée, si bien que je l'ai recueillie sans avoir à m'interroger sur sa provenance au moment où il a fallu qualifier ce que je faisais d'une formule simple et compréhensible. Il est significatif qu'Étienne Anheim l'ait également retenue, en 1999, pour présenter aux historiens français une collection fribourgeoise d'ouvrages d'histoire de la philosophie médiévale animée par un fort souci de mise en

⁵ Jean-Claude Perrot, *Une histoire intellectuelle de l'économie politique. XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1992. La relative déception que j'ai éprouvé à la première lecture vient à la fois de ce que j'attendais trop de ce livre, qui n'est pas une synthèse mais un recueil d'études, et que je ne mesurais mal le trajet qu'il avait fallu accomplir pour arriver à défendre de telles propositions.

⁶ *Ibid.*, p. 8 : « Sous nos yeux déjà s'esquisse un partage ; aux historiens, si l'on veut, la sociologie des disciplines et des institutions, les horizons culturels, les erreurs populaires ou les fausses sciences ; aux professionnels [ie. des disciplines scientifiques] en échange, l'étude des propositions ratifiées ».

situation historique⁷ - collection qui a également joué un rôle important dans ma formation⁸.

Dans sa grande concision, la formule avait l'avantage de maintenir un certain degré d'ambiguïté. Sans forcer le trait, on pouvait y entendre un écho du titre célèbre de Jacques Le Goff, *Les intellectuels au Moyen Âge*. Du fait de cet héritage, l'histoire intellectuelle à la française ne pouvait être disjointe d'une histoire sociale et institutionnelle des intellectuels. Elle devait l'englober, en y ajoutant des dimensions supplémentaires, mais sans l'abandonner. En accordant davantage d'attention aux enjeux proprement doctrinaux et aux formes d'expression des discours savants, il ne pouvait être question de se passer des acquis d'une sociologie des écoles et universités médiévales. De fait, c'est une formule très legoffienne que nous avons mis en avant, avec Étienne Anheim, dans un numéro de la *Revue de Synthèse* qui faisait suite à un colloque organisé avec Didier Boisseuil à Avignon en 2004, en parlant de « travail intellectuel ». Nous écrivions ainsi :

« La notion de 'travail intellectuel' permet de rassembler ces perspectives en montrant que l'œuvre de pensée, les conditions de sa production et les instruments dont elle fait usage peuvent être saisis de façon solidaire. Ainsi, plutôt que de considérer des objets constitués par avance correspondant à des types déterminés de discours, l'accent peut se porter sur le processus de production des idées et sur les modalités de l'action savante durant le Moyen Âge. En ce sens, il importe autant d'analyser les doctrines produites que de décrire les méthodes de réflexion, les techniques d'écriture et

⁷ Étienne Anheim, « L'histoire intellectuelle du Moyen Âge, entre pratiques sociales et débats doctrinaux. Revue critique de la collection 'Vestigia' », *Médiévales*, 37, 1999, p. 151-163.

⁸ Les titres les plus importants ont été pour moi Luca Bianchi et Eugenio Randi, *Dissonantes vérités. Aristote à la fin du Moyen Âge*, Fribourg-Paris, Éditions universitaires-Le Cerf, 1993 et Ruedi Imbach, *Dante, la philosophie et les laïcs. Initiations à la philosophie médiévale*, Fribourg-Paris, Éditions universitaires-Le Cerf, 1996.

l'usage des notions, dimensions par lesquelles se créent des traditions problématiques dont l'unité et la cohérence, trop souvent essentialisés, sont le résultat, précisément, d'un travail, historique de part en part.

Cette notion rappelle également que la production d'idées n'est pas une activité hors du monde : si les penseurs médiévaux appartiennent souvent à des univers sociaux spécifiques, leur activité intellectuelle est étroitement liée à leur statut. Entre le moine, le clerc universitaire et le laïc serviteur du prince, se distinguent des modes de vie qui sont aussi des façons de penser et d'écrire, en un mot de s'inscrire dans un espace social du savoir, qui constitue un ensemble de normes, de contraintes et de conditions concrètes indissociables de l'exercice intellectuel lui-même. Poser la question du travail intellectuel au Moyen Âge, c'est donc montrer que la pensée au travail est une activité sociale à part entière, et que la manière dont un auteur travaille, au sens intellectuel, n'est pas sans lien avec sa position sociale »⁹

Cette visée englobante fait la supériorité du terme sur celui d'« histoire des sciences », bien qu'il soit évidemment possible de mener à peu près les mêmes recherches en adoptant cette dernière étiquette. La position tranchée d'Alexandre Koyré qui niait l'existence de sciences médiévales en raison de leur subordination à la théologie a eu pour conséquence regrettable, dans le cadre français, d'éloigner les historiens des sciences modernes des spécialistes d'histoire intellectuelle médiévale alors que les mêmes démarches sont valides de part et d'autre d'une frontière chronologique qui est, du reste, mal définie. Dès le XII^e siècle, il

⁹ Étienne Anheim, Sylvain Piron, « Le travail intellectuel au Moyen Âge. Institutions et circulations », *Revue de synthèse*, 129, 2008, p. 482. Le colloque de 2004, organisé dans le cadre des manifestations du septième centenaire de l'université d'Avignon, avait un intitulé plus provocateur en évoquant la « liberté du travail intellectuel au Moyen Âge ».

importe en effet de tenir compte de la formation de disciplines distinctes, avec ce que cela implique en termes de constitution de *corpus* de référence, d'habitudes de travail et d'enjeux institutionnels. Mais une définition qui lierait trop étroitement l'étude de courants de la pensée médiévale à leur devenir scientifique dans la modernité serait porteuse d'une distorsion anachronique. Ce n'est bien sûr pas à l'aune de leur validation par un état ultérieur des savoirs qu'il faut apprécier les travaux des savants médiévaux. La discipline qui pratique le plus assidûment une telle généalogie téléologique, et qui le revendique expressément dans le meilleur des cas, est précisément la science économique. Face à un grand récit des origines qui situe son émergence à la fin du XVIII^e siècle, les périodes antérieures ne sauraient offrir au mieux que des approximations ou des intuitions partielles de formulations parvenues à leur perfection à partir d'Adam Smith ; ces textes ne mériteraient donc d'être lus qu'en regard de ce moment « classique »¹⁰. Les difficultés de la science économique à rendre compte de sa genèse ne sont qu'un aspect d'une incapacité plus générale à porter un regard réflexif sur ses propres conditions de possibilité, qui reposent effectivement sur des hypothèses anthropologiques et philosophiques remontant aux Lumières écossaises. Il n'est donc pas étonnant que ce soit sur ce terrain que la nécessité d'étudier les œuvres de pensée en fonction de leur situation historique ait été la plus pressante. La même leçon peut être étendue à l'ensemble des champs de savoir. Pour saisir, la structuration et le fonctionnement des univers multiples de la pensée

¹⁰ Odd Langholm est l'auteur le plus important qui procède expressément à une « lecture anticipatrice » des scolastiques, en s'inscrivant de la sorte dans une tradition vénérable dont l'ouvrage de référence est *l'Histoire de l'analyse économique* de Joseph Schumpeter. J'ai exprimé le plus clairement mon désaccord avec cette démarche dans les premières pages de « Albert le Grand et le concept de valeur », dans Roberto Lambertini, Leonardo Sileo (éds.), *I Beni di questo mondo. Atti del Convegno della Società Italiana per lo Studio del Pensiero Medievale (SISPM)*, Roma, 2005, Turnhout, Brepols, 2010, article non reproduit dans ce dossier car il est pour l'essentiel issu d'un chapitre de ma thèse.

médiévale, la première règle de prudence doit être de se retenir d'aborder ses matériaux à la lumière de nos propres clivages disciplinaires – geste que la plupart des historiens de la philosophie accomplissent fréquemment, le plus souvent sans même s'en rendre compte. De surcroît, si l'on cherche à embrasser dans toute son extension le panorama des activités intellectuelles du Moyen Âge central, on rencontre inévitablement des disciplines absentes des cursus universitaires et des pratiques savantes qui ne peuvent en aucun cas être qualifiées de « sciences », telles que la production et l'interprétation de prophéties textuelles pour prendre l'exemple d'un type de savoir auquel je me suis intéressé. Pour parvenir à une telle vue d'ensemble, il faut être simultanément attentif à l'organisation interne de chaque domaine de savoir et à la circulation des mêmes thèmes, concepts et références entre ces différents champs. C'est autour de ces préoccupations qu'a été conçu le numéro de la *Revue de Synthèse* sur le « travail intellectuel ».

De ce point de vue, l'approche biographique constitue une voie d'accès privilégiée puisqu'elle conduit à mettre en évidence le passage des mêmes individus d'un champ à un autre, la multiplicité de leurs intérêts, de leurs interventions et des milieux dans lesquels ils agissent. J'ai été amené à suivre cette voie en cherchant à saisir dans sa globalité l'œuvre intellectuelle de Pierre de Jean Olivi, pour des raisons que j'exposerai plus loin. Peu auparavant, j'avais déjà choisi la piste biographique pour aborder la pensée politique de Nicole Oresme¹¹. Ce faisant, il ne s'agissait pas de suivre un modèle génétique de constitution progressive d'une œuvre parvenant peu à peu à sa maturité, ni de prendre les théologiens scolastiques pour des auteurs au sens moderne du terme. Plus simplement, l'ensemble des écrits et des actions d'un intellectuel me semblait constituer une échelle d'analyse pertinente pour éclairer ses intentions et ses

¹¹ « Nicole Oresme. Violence, langage et raison politique » (vol. 5).

réalisations, sans avoir à y chercher de force une cohérence systématique. À la vérité, j'étais surtout à la recherche de ruptures et discontinuités ; celles que j'ai cru identifier chez Oresme sont peut-être excessives, et j'ai vainement tenté d'en saisir une chez Olivi, en allant jusqu'à la situer hypothétiquement au cours de ses études, en amont de toute production écrite¹². Cet échec s'est révélé utile pour abandonner tout préjugé d'un modèle standard d'évolution intellectuelle. Par la suite, la forme des biographies collectives m'a semblé être un instrument particulièrement efficace pour dresser le tableau d'ensemble d'un moment d'histoire intellectuelle. Le travail le plus concluant à cet égard est l'article préparé avec Emanuele Coccia sur les intellectuels laïcs italiens de la génération de Dante¹³. La mise en série des vies d'une dizaine de personnalités, actives au cours des mêmes décennies en Italie centrale et dans la plaine du Pô, partageant globalement les mêmes caractéristiques (presque tous sont laïcs, presque tous écrivent de la poésie, presque tous ont des engagements politiques, et un grand nombre entretiennent des relations épistolaires entre eux) s'est avérée bien plus efficace que la simple constitution d'un « idéal-type » de l'intellectuel laïc italien à cette date. D'un même tenant, on peut aussi bien saisir les traits

¹² L'unique fondement de cette hypothèse tient aux paroles censées avoir été prononcées sur son lit de mort et rapportées par plusieurs témoignages, par lesquelles il aurait annoncé avoir reçu « toute sa science » (c'est-à-dire, sa compréhension de l'histoire du salut) à la faveur d'une illumination à Paris, alors qu'il se lavait les mains pour se préparer à célébrer une messe. On pourrait donc situer cet événement vers 1272-1274, alors qu'il avait atteint la prêtrise et résidait encore à Paris. Plutôt que d'une rupture, il faudrait simplement parler d'un point de départ, dont le sens se ramène (pour l'historien) à la réception de la théologie de l'histoire de Bonaventure. Voir en dernier lieu : « Le métier de théologien selon Olivi. Philosophie, théologie, exégèse et pauvreté », à paraître dans Catherine König-Pralong, Olivier Ribordy, Tiziana Suarez-Nani (éds.), *Pierre de Jean Olivi. Philosophie et théologie*, Berlin, De Gruyter.

¹³ « Poésie, sciences et politiques » (vol. 4). Voir aussi « Les *studia* franciscains de Provence et d'Aquitaine » et « Avignon sous Jean XXII, l'Eldorado des théologiens » (vo. 2). Sans qu'il s'agisse à proprement parler d'un modèle, j'ai été très tôt sensibilisé à ce type d'approche par le livre de Bernard Guenée, *Entre l'Eglise et l'Etat. Quatre vies de prélats français à la fin du Moyen Age*, Paris, Gallimard, 1987.

généraux que les différences spécifiques de chacun. De plus, en tenant compte de la mobilité des personnes concernées entre différents espaces sociaux, il est possible d'articuler une problématique centrée sur des lieux et communautés de savoirs, telle que l'illustrent les travaux coordonnés par Christian Jacob¹⁴, avec une dynamique de rapports politiques qui ne se comprend qu'en fonction d'une échelle géographique et sociale plus large (en l'occurrence, l'affrontement entre l'Empire et la papauté et ses multiples réfractions dans le paysage politique italien).

Les travaux de Ruedi Imbach et d'Alain de Libera avaient depuis longtemps souligné que la pensée au Moyen Âge central n'est pas une activité réservée aux professionnels. Le cas de Dante suffisait à faire comprendre la nécessité de sortir de l'université et de dépasser les frontières entre sciences, philosophie et littérature. Plus radicalement encore, le travail mené sur les béguins et Spirituels de Languedoc faisait apparaître des milieux sociaux mêlant des frères mineurs et des prêtres relativement éduqués à des artisans et des femmes dont certains étaient presque totalement illettrés, tous étant pourtant également capables de risquer la mort ou de choisir le martyre pour leurs idées. Leurs dépositions devant l'inquisition révèlent souvent des convictions assumées en conscience, parfois au terme de processus qui laissent place au doute et aux interrogations¹⁵. Tous partagent néanmoins un certain degré d'instruction doctrinale dissidente. Dans d'autres cas, ce sont des parcours strictement individuels qui conduisent à exprimer des opinions non conformes. Quelques affaires présentes dans les fameux registres d'inquisition de Jacques Fournier concernent ainsi

¹⁴ Christian Jacob, *Lieux de savoir*, Vol. 1. *Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007. En dépit de toute la sympathie que l'on peut avoir pour l'entreprise et son ambition universaliste, le médiéviste est forcément déçu par la part congrue réservée à l'Occident médiéval.

¹⁵ Voir « La critique de l'Église chez les Spirituels languedociens » (vol. 3).

des personnes simples qui, comme le dit Jean-Pierre Albert, « s'en remettent à leur propre jugement pour forger leurs convictions »¹⁶. L'un de ces « bricolages » les plus intéressants est celui d'Arnaud de Savinhan, tailleur de pierre de Tarascon sur Ariège qui se montre insensible à des prophéties annonçant la venue prochaine de l'antéchrist, lors d'une discussion entre voisins sur un pont, en raison de sa conviction que le monde ne finira jamais. C'est une conviction qu'il s'est forgée dans son adolescence, finit-il par avouer après plusieurs mois d'incarcération dans le palais de l'évêque, en réfléchissant à un proverbe qui se disait dans le Sabarthez : « Tostemps es e tostemps sira qu'home ab autru moilher jaira »¹⁷. Je dis bien « réfléchir » car les termes par lesquels il s'en explique devant l'évêque de Pamiers ne se résument pas à une déduction de l'éternité du monde à partir de l'éternité proverbiale du cocuage. Pensant par lui-même (*per se cogitando*) au monde et à ce qu'il voyait dans le monde, il ne parvenait pas à se convaincre que Dieu pouvait l'avoir fait, qu'il pouvait avoir commencé et qu'il pourrait finir¹⁸. L'argument est tout sauf ingénu ; il est formellement identique à celui qu'énonce Maïmonide pour exposer le cœur de l'antinomie entre la physique aristotélicienne et le dogme de la création. De l'observation d'une chose en acte, il est impossible de tirer argument quant à son état antérieur¹⁹. Arnaud n'avait évidemment pas lu le

¹⁶ Jean-Pierre Albert, « Hérétiques, déviants, bricoleurs. Peut-on être un bon croyant ? », *L'Homme*, 173, 2005, p. 75-95 ; Id., « Croire et ne pas croire. Les chemins de l'hétérodoxie dans le Registre d'Inquisition de Jacques Fournier », *Heresis*, 39, 2003, p. 91-106.

¹⁷ Jean Duvernoy, *Le registre d'inquisition de Jacques Fournier*, Toulouse, Privat, 1965, t. 1, p. 160-167. Le cas d'Arnaud est également étudié par John H. Arnold, *Inquisition and Power. Catharism and the confessing subject in medieval Languedoc*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2001, p. 167-173.

¹⁸ Duvernoy, *Le registre*, p. 167 : « Interrogatus si unquam habuit instructorum qui informasset eum ut crederet predictos articulos hereticas, quos nunc confessus est, respondit quod non sed ipsemet per se adinvenit cogitando de mundo et de hiis que videbat in mundo, ex quibus non perpendebat, ut dixit, quod Deus ipsum fecisset, quod incepisset vel finiturus esset ».

¹⁹ Maïmonide, *Le Guide des égarés*, II, XVII, trad. Salomon Munk, Paris, Maisonneuve et Larose, 1970, t. 2, p. 130 : « On ne peut en aucune façon

traité de Boèce de Dacie sur la question, rédigé un demi-siècle auparavant. Il n'en avait eu nul besoin pour arriver par lui-même à la conclusion que le monde ne pouvait pas avoir eu de commencement et que les cycles de la génération des humains, des plantes et des animaux devraient se poursuivre sans interruption. Comme le prouvent ses tentatives maladroites pour exposer les articles de foi, son incapacité à croire aux dogmes de la création et de la résurrection des corps tient en bonne partie à un encadrement pastoral défaillant, mais cette explication ne suffit pas à rendre raison de l'aspect créatif de sa réflexion.

Le cadre d'interprétation adapté pour rendre compte d'une situation de ce type n'est pas celui d'une histoire des superstitions, de la culture populaire ou de l'hérésie, pour évoquer des étiquettes qui ont eu cours pour analyser les matériaux transmis par les registres de Jacques Fournier. Jean-Pierre Albert fait appel à une version modeste du programme des sciences cognitives afin de souligner que la transmission culturelle ne peut pas être ramenée à une réception passive ; elle tient toujours à une activité de l'esprit humain qui s'approprie et reformule à sa façon les messages qui lui sont proposés. Dans le cas d'Arnaud de Savinhan, le savoir commun des proverbes paysans a fourni un point d'appui plus efficace qu'une instruction religieuse déficiente dans l'élaboration d'une cosmologie personnelle très raisonnable. Pour Guillemette d'Ornolac, c'est l'observation des oies décapitées qui meurent une fois vidées de leur sang qui l'a convaincue de la matérialité de l'âme animale et

argumenter de la nature qu'à une chose, après être née, achevée et arrivée en définitive à son état le plus parfait, sur l'état où se trouvait cette chose au moment où elle se mouvait pour naître. On ne peut pas non plus argumenter de l'état où elle était au moment de se mouvoir sur celui dans lequel elle se trouvait avant de commencer à se mouvoir. Dès que tu te trompes là-dessus et que tu persistes à argumenter de la nature d'une chose arrivée à l'acte sur celle qu'elle avait étant en puissance, il te survient des doutes graves ; des choses qui doivent être te paraissent absurdes, et des choses absurdes te semblent devoir être ».

humaine. Le trait le plus frappant de telles déclarations tient à l'écart de registre entre le point d'appui des réponses qu'elles apportent et la forme des questions posées. C'est sur ce point qu'on ne peut se contenter d'une approche cognitive, sans y ajouter une dimension supplémentaire qui est proprement historique. Les propriétés naturelles de l'esprit humain offrent un argument puissant pour rappeler que tout individu est, en droit, capable de formuler à nouveaux frais une pensée spéculative, quel que soit son niveau d'éducation ; toutefois, elles ne permettent pas de rendre compte de la forme des interrogations auxquelles ces raisonnements répondent. Les questions que se posent Arnaud ou Guillemette ne sont nullement universelles ; elles correspondent à des difficultés particulières qui découlent de certains points du dogme chrétien et que les penseurs contemporains les plus éduqués affrontent ouvertement (la création du monde *ex nihilo*, l'unité de l'âme immortelle et du corps mortel). En ce sens, il n'est pas excessif d'affirmer que ces paysans et artisans des Pyrénées appartiennent eux aussi à l'univers de la pensée scolastique. Une dose d'imprégnation culturelle très légère leur a suffi pour recevoir des questionnements généraux, mais non les outils que les professionnels du savoir avaient élaborés pour y répondre. C'est précisément la minceur de cette imprégnation qui leur a laissé la possibilité d'élaborer ces « bricolages » personnels.

Cette distinction entre un questionnement général et des réponses singulières peut être prise comme modèle plus général d'analyse des débats savants. Dans toute controverse scientifique, les parties opposées doivent au moins partager un terrain commun afin de pouvoir exprimer leurs divergences. Ce socle des interrogations partagées à un moment donné est l'objet caché que l'histoire intellectuelle a pour tâche d'identifier et de comprendre, au moyen d'une interprétation de toutes les manifestations auxquelles elles

donnent lieu, qu'elles soient de l'ordre de spéculations articulées ou de préconceptions exprimées de façon moins sophistiquées – parfois simplement au moyen de la formation d'un néologisme. Ce faisant, il ne s'agit pas de privilégier un terme par rapport à l'autre, mais toujours de comprendre ces questions générales en fonction des réponses qui leur sont apportées et réciproquement. Bien que la démarche n'ait pas été spécialement présentée sous cet angle, ma tentative d'élucider l'opposition entre Olivi et les clercs parisiens qu'il qualifie d'*averroistae* vise à mettre en lumière aussi bien des lieux d'affrontement que des questionnements partagés²⁰. Comme les exemples choisis le font ressortir, un autre acquis majeur de cette démarche tient à ce qu'elle n'est pas contrainte par le canon d'une histoire de la philosophie ou d'une histoire des sciences qui déterminerait par avance quels documents sont dignes d'intérêt. La pensée la plus vivante ne s'exerce pas toujours là où on l'attend.

Une formulation plus souple, parlant d'« histoire des savoirs », serait sans doute plus à même de soutenir un tel programme qui s'étendrait, dans sa version idéale, à l'ensemble des champs structurés de connaissance, associant aux disciplines universitaires les savoirs occultes et vernaculaires. La formule pourrait également convenir à une extension d'un autre type qui viserait à couvrir toute la gamme des formes de savoir, allant des élaborations conceptuelles les plus sophistiquées à l'unité de base de la pensée que constitue la formation du vocabulaire commun. En revanche, cette désignation ne rendrait pas justice à l'aspect processuel de la démarche qui cherche à lier les conditions de production et de diffusion du savoir à son contenu. En parlant d'une « histoire sociale des idées » ou « des concepts », cette dimension serait plus explicitement mise en avant, mais cette fois, c'est le format des contenus qui risquerait d'être trop étroitement déterminé.

²⁰ « Olivi et les averroïstes » (vol. 2).

Au bout du compte, ma préférence pour l'appellation d'« histoire intellectuelle » tient principalement à des raisons grammaticales. En caractérisant un certain style d'enquête historique au moyen d'une épithète, elle laisse entièrement disponible le choix du complément de nom. C'est ce point qu'il faut maintenant aborder.

« *Des sociétés* »

Prise en elle-même, l'expression « histoire intellectuelle » laisse planer l'ombre inquiétante d'une *Geistesgeschichte* qui serait, non pas une histoire de la chose intellectuelle, mais une histoire intellectualisée. Il y a donc urgence à qualifier et déterminer l'expression pour conjurer ce fantôme hégélien. Dans le projet de recherches rédigé en avril 1999, je me proposais de mener une « histoire intellectuelle des pratiques économiques et politiques au Moyen Âge ». Le choix des termes était évidemment dicté par des considérations de prudence tactique²¹. Il était plus rassurant, pour moi comme pour mes lecteurs, de mettre en avant des thèmes parfaitement légitimes au regard de l'histoire sociale, plus ou moins renouvelée, qui occupait toujours une position dominante. Quant au terme de « pratiques », une étude lexicométrique du vocabulaire des sciences sociales françaises autour de l'an 2000 ferait probablement apparaître la centralité dont il jouissait alors, généralement associé à son corrélatif « normes ». Le terme permettait d'exprimer des inspirations variées, puisque l'on pouvait aussi bien y loger une référence à Bourdieu ou à Foucault (voire aux deux indistinctement) qu'une allusion à la sociologie ou à la linguistique pragmatique. L'usage du terme valait surtout de façon négative, pour signaler une prise de distance à l'égard de modèles sociologiques fondés sur une

²¹ Le projet, un peu différent, soumis au CNRS adoptait une formulation encore plus prudente : « Pensée, formes et vocabulaire des pratiques politiques et sociales au Moyen Âge ».

opposition entre l'individu et les groupes sociaux. Cela n'a pas été un grand sacrifice de l'abandonner, en adoptant deux ans plus tard pour le programme des séminaires une formule plus simple et englobante.

Le projet laissait déjà entendre que les limitations thématiques ne tiendraient pas longtemps puisqu'un chapitre annonçait des recherches d'angélologie. Dans sa formulation la plus extensive et la plus abstraite, il s'agissait d'atteindre « une dimension cognitive de l'expérience sociale, en visant ainsi la construction historique des institutions symboliques qui organisent la communication sociale, le régime des signes qu'elles sollicitent et les opérations de l'esprit qu'elles requièrent ». Cet énoncé valait d'abord et principalement en fonction de la question de l'abstraction monétaire, chantier qui est resté en sommeil depuis cette époque. Il pouvait aussi servir d'enseigne à ce qui fut le thème de mon premier séminaire consacré au « principe hiérarchique », compris inséparablement comme schème intellectuel et comme structure d'organisation du social²². Il suffirait de peu d'aménagements à cette formulation pour définir le cadre d'ensemble des recherches que je mène sur le prophétisme textuel ou sur l'éthique amoureuse. Dans l'un et l'autre cas, des comportements collectifs ou individuels se comprennent en fonction de dispositifs de production du sens face auxquels les acteurs disposent toujours d'une certaine marge de manœuvre : de recevoir ou non telle ou telle interprétation d'une prophétie, de rapporter ses sentiments à tel ou tel modèle littéraire ou doctrinal. Plus généralement et plus simplement, en proposant cette définition, je pensais à la question du langage et à l'étude des lexiques compris comme point de passage entre le discours social et une réflexion abstraite. Je m'exprimerais sans doute d'une manière différente aujourd'hui. Pourtant, s'il fallait expliciter les fondements

²² Voir plus loin, p. 137, le compte rendu du séminaire.

épistémologiques de ce que j'essaie de faire – exercice auquel je ne suis pas naturellement porté – je me tournerais encore vers ce que Vincent Descombes appelle « les institutions du sens »²³, en invoquant ainsi les médiations symboliques dont sont tissés les relations sociales et le rapport des sujets à eux-mêmes. Le privilège accordé aux débats scolastiques tient simplement à ce que les élaborations savantes verbalisent et thématisent cette matière première de la vie psychique et sociale et rendent plus apparent le travail historique qui s'exerce sur elles. Pris dans un sens aussi large, l'histoire intellectuelle ne pouvait recevoir comme complément d'objet que le social lui-même.

Le choix du pluriel : géographie

Le dernier point sur lequel je dois m'expliquer concerne donc le choix du pluriel et les raisons pour lesquelles il me semblait impossible de prétendre mener en ce sens une « histoire intellectuelle de la société médiévale ». On admet aisément que les traditions intellectuelles ne sont pas contraintes par des limites géographiques strictes. Pour le monde occidental, du XII^e au XIV^e siècle, leur centre de gravité est assurément situé à Paris. Même si, comme l'a récemment montré William Courtenay, le recrutement des maîtres et étudiants séculiers parisiens est bien moins international qu'on ne l'imaginait, et principalement restreint aux régions de langue d'oïl situées au nord de la Loire et à l'Angleterre²⁴, la constitution en réseau des écoles des ordres mendiants assure la consistance d'un maillage européen dans lequel les références et les polémiques circulent aussi rapidement que les hommes. Certains particularismes régionaux ont été mis en évidence, le plus célèbre d'entre eux

²³ Vincent Descombes, *Les institutions du sens*, Paris, Minuit, 1996.

²⁴ William J. Courtenay, *Parisian Scholars in the Early Fourteenth Century*, Cambridge University Press, 1999.

concernant l'école dominicaine allemande. Il n'est pourtant guère satisfaisant d'écrire une « histoire de la philosophie médiévale allemande » prise dans son isolement²⁵, puisqu'à chaque génération, les penseurs en question se sont déterminés en fonction de débats menés à Paris, le cas de Dietrich de Freiberg étant particulièrement net à cet égard²⁶. Pour ma part, les quelques recherches qui m'ont amené à étudier des contextes sociaux plus précis concernent surtout le Languedoc et la Toscane, mais je n'ai jamais été tenté d'abstraire ces situations locales d'un panorama général. L'horizon pertinent de la plupart des questions étudiées est bien celui de l'Europe occidentale dans son ensemble.

Pour autant, cette extension spatiale n'implique pas que cet espace ait formé, à cette époque, un ensemble social unifié. Les discussions d'éthique économique montrent clairement que la façon dont se posent des questions similaires peut varier fortement d'une région à une autre et recevoir des inflexions très différentes à Paris, Montpellier ou Florence. Le choix du pluriel a d'abord été de prudence et de circonspection. Il laissait également ouverte la possibilité, qui n'a pas encore été actualisée, d'entreprendre un véritable comparatisme transversal avec des univers orientaux contemporains. Mais au bout du compte, cette option a surtout rempli une fonction de mise en garde face à une propension assez commune à postuler une unité substantielle de l'Occident médiéval.

Cette pente peut faire l'objet d'une revendication explicite, comme dans le cas d'Alain Guerreau qui énonce ainsi son principal axiome : « La médiévistique a pour unique objet la reconstitution du fonctionnement et de la dynamique de la société de l'Europe féodale

²⁵ Loris Sturlese, *Storia della filosofia tedesca nel medioevo. Dagli inizi alla fine del XII secolo ; Il secolo XIII*, Firenze, Olschki, 1990-1996 ; Id., *Homo divinus : filosofische Projekte in Deutschland zwischen Meister Eckhart und Heinrich Seuse*, Stuttgart, Kohlhammer, 2007.

²⁶ Cf. Joel Biard, Dragos Calma, Ruedi Imbach (éd.), *Recherches sur Dietrich de Freiberg*, Turnhout, Brepols (Studia Artistarum 19), 2009.

saisie en tant que tout »²⁷. Le commentaire donné à cette thèse contient de vagues allusions à une dialectique du tout et des parties qui permettrait de faire droit à une relative diversité, mais cette concession ne fait pas illusion ; la pratique de l'historien, telle qu'elle s'observe dans le même ouvrage, consiste essentiellement à déclarer inexistant, inconcevable ou insignifiant tout phénomène qui ne se laisse pas ramener à un cadre élémentaire autoritairement posé comme définition du réel. Sans remettre en cause l'unité ultime d'un système d'ensemble formé par l'Europe occidentale, il me semble qu'existent en son sein, au cours du long Moyen Âge, des hétérogénéités fortes et que l'interaction de ces parties doit être prise en compte parmi les éléments explicatifs du mouvement d'ensemble des sociétés européennes.

Alain Guerreau lui-même, en étudiant la distribution des couvents des ordres mendiants, a mis en lumière par une démonstration statistique irréfutable la distinction entre deux ensembles urbains aux caractères contrastés dans l'espace de la France actuelle²⁸. Cette division prend une force supplémentaire si l'on constate qu'elle recouvre, à peu de choses près, celle des espaces linguistiques entre dialectes d'oïl d'un côté, dialectes d'oc et franco-provençal de l'autre²⁹. Une première leçon que l'on peut tirer de ces observations est qu'il n'existe pas une France médiévale, mais au moins deux. De plus, les principaux ensembles qui la composent appartiennent eux-mêmes à des sphères plus vastes. Du XI^e au XIII^e siècle, avant que le durcissement des frontières politiques ne

²⁷ Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris, Seuil, 2001, p. 301.

²⁸ Alain Guerreau, « Analyse factorielle et analyses statistiques classiques : le cas des ordres mendiants dans la France médiévale », *Annales ESC*, 36, 1981, p. 869-912.

²⁹ Les seuls cas litigieux concernent les Charentes, l'Allier et la Saône-et-Loire (puisque l'étude a été menée en fonction d'un découpage départemental, mais en réalité la ligne de partage traverse ces départements), zones de langues d'Oïl relevant d'un système urbain méridional. Le même partage correspond également à la division entre pays de droit coutumier et de droit écrit.

commence à peser davantage, on peut décrire l'Europe occidentale comme structurée en trois espaces, franco-anglais, germanique et méditerranéen. Les recherches que j'ai menées sur le vocabulaire économique mettent bien en évidence cette tripartition. Un exemple particulièrement parlant est fourni par l'apparition indépendante et presque simultanée de deux néologismes convergents qui expriment l'un et l'autre le règlement d'une transaction comme une pacification de la relation : *pagamentum* (de *pacare*) apparaît dans le sud de l'Italie au X^e siècle et se diffuse peu à peu dans toute la péninsule, puis de Provence en Gascogne et jusqu'au Portugal. Dans le même temps, *quitantia* ou *acquietatio* (de *quietare*) qui émergent d'abord en Anjou et Poitou se répandent ensuite entre Loire et Seine puis dans tout le nord de la France et en Angleterre. La cartographie des usages de ces termes fait précisément apparaître le lieu de leur croisement : les Gênois, qui apportent *pagamentum* aux foires de Champagne au XII^e siècle (le terme se retrouve ensuite rapidement en Flandre ou à Paris), sont les seuls Italiens à connaître un maigre emploi de *quitantia* qu'ils ont rapporté de France³⁰. Dans ce cas, on pourrait conclure à une complémentarité qui n'impliquerait pas d'altérité forte. En revanche, d'autres exemples indiquent de véritables divergences. Le terme *resicum* se répand rapidement à partir de 1150 sur le pourtour de la Méditerranée occidentale, de Pise à Valence, mais n'excède pas les limites de la zone de culture de l'olivier avant le XVI^e siècle³¹. Dans des domaines très différents, la plupart des dossiers étudiés ont fait apparaître des distinctions régionales qui ne sont pas anodines. Plutôt que de les penser à chaque fois comme des exceptions ou des variantes d'un modèle qui vaudrait pour tout l'Occident, il me semble méthodologiquement préférable de penser

³⁰ Ces cas sont examinés dans un article en préparation, « Le paiement et la quittance ».

³¹ Voir « L'apparition du *resicum* en Méditerranée occidentale, XII^e-XIII^e siècles » (vol. 4)

l'Europe de l'Ouest comme une composition d'espaces qui jouent les uns contre les autres et dont les termes ne sont jamais définitivement figés³².

Le choix du pluriel : Église et société

L'argument le plus fréquemment employé en faveur de l'unité du monde occidental au Moyen Âge central tient au rôle tenu par l'institution ecclésiastique. Je n'entends pas engager sur ce point une polémique contre tel ou tel auteur, mais seulement proposer un éclaircissement du rapport entre Église et société en Occident aux XI^e-XIII^e siècle, dans des termes qui devraient pouvoir être acceptables par tous.

L'Église grégorienne se veut unitaire et englobante ; institution centralisatrice à vocation universelle, elle s'oppose aux usages locaux ; elle exerce un pouvoir en profondeur sur les fidèles, y compris les détenteurs de l'autorité civile, et pèse lourdement sur la répartition des terres, des richesses et des fruits du travail. Pourtant, ce serait un raccourci trompeur de confondre cette prétention englobante avec une absorption effective de la société dans l'institution et de conclure du projet à sa réalisation. Lorsque l'ecclésiologie catholique post-tridentine décrit l'*ecclesia* comme une *societas*³³, le mot se comprend dans son sens classique qui se traduit en français moderne comme « association volontaire » et certainement pas au sens où les sciences sociales comprennent le concept de société. Pour désigner de façon exacte la position de l'Église romaine médiévale face à la société occidentale, il serait plus

³² On pourrait concevoir une histoire de l'Europe occidentale dans la longue durée en s'inspirant du modèle proposé par Jenö Szucs, *Les trois Europes*, Paris, L'Harmattan, 1985.

³³ Faute d'une enquête précise sur ce point, il me semble que ce vocabulaire, dominant dans les discussions des XIX^e-XX^e siècle, n'est pas courant avant le Concile de Trente. Cf. Patrick Granfield, « The Church as *Societas Perfecta* in the Schemata of Vatican I », *Church History*, 48, 1979, p. 431-446.

pertinent d'employer le concept gramscien d'« hégémonie » qui exprime l'effet d'une domination à la fois culturelle et socio-économique. Cette hégémonie permet de penser la subordination et l'adhésion de la société laïque aux valeurs et aux règles de la société ecclésiastique, sans pour autant impliquer une identité des deux termes. On sait bien que l'adhésion n'a jamais été totale et que la subordination a fréquemment été remise en cause. En sens inverse, les milieux ecclésiastiques n'ont jamais été réellement étanches aux valeurs et aux préoccupations laïques, y compris dans le cas des frères mineurs qui se voulaient pourtant radicalement étrangers au monde³⁴. Le choix du pluriel dans mon intitulé visait en premier lieu à pointer le maintien d'un écart entre ces deux « sociétés », ecclésiastique et laïque, qui ne sont pas réductibles l'une à l'autre. Du reste, si l'on veut comprendre la dynamique de l'Occident, c'est dans le rapport dialectique des deux termes qu'il faut le chercher, et non dans l'écrasement de l'un par l'autre.

Il se trouve, et ce n'est pas tout à fait un hasard, que la plupart de mes thèmes de recherche portent sur des points d'achoppement de cette hégémonie ou de résistance à son exercice. Parmi ces différents points, le premier qui est le plus évident passe souvent inaperçu. La présence de communautés juives en Occident, installées non pas à la périphérie mais au cœur des villes et bourgades, n'est pas un phénomène marginal. Cette altérité interne massive interdit à elle seule de décrire l'Occident médiéval comme une société chrétienne homogène. L'anti-judaïsme chrétien est marqué par une ambivalence qui reproduit le statut d'un texte sacré, à la fois rendu obsolète par le message évangélique et maintenu dans le canon de l'Écriture sainte. Jamais l'Église grégorienne n'a eu le projet d'éliminer cette présence juive puisque, au contraire, l'une des fonctions dévolues au pape était d'être le protecteur de leurs communautés. C'est d'une

³⁴ Voir « Un couvent sous influence. Santa Croce autour de 1300 » (vol. 3).

dynamique politique que procède leur expulsion hors des royaumes occidentaux autour de 1300. Le travail que j'ai mené avec Elsa Marmursztejn sur le cas anglais confirme les conclusions de l'article classique de Maurice Kriegel³⁵. Comme le révèle l'interprétation qu'en donne Duns Scot, l'événement se comprend comme la captation par le souverain anglais d'une mission religieuse qui le met en contradiction ouverte avec le droit de l'Église³⁶. Du point de vue des échanges culturels et savants, de l'exégèse à la philosophie, et de la médecine à l'astrologie, on sait que cette présence juive n'a rien d'anecdotique. Si l'on veut le saisir dans sa totalité, l'Occident médiéval ne peut donc être identifié à un peuple chrétien rassemblé dans l'Église romaine.

Le projet d'englobement de cette dernière rencontre une limite interne plus cruciale encore. Un des traits remarquables du christianisme occidental depuis le XI^e siècle tient à sa propension inépuisable à susciter de nouvelles formes de vie religieuse. L'inspiration de ces groupes provient généralement d'une réception immédiate du message évangélique, par des ermites, des moines ou des pénitents. Faisant rapidement école, ces personnages cristallisent autour d'eux des mouvements qui peuvent aussi bien être acceptés par les autorités et prendre souvent la forme de nouveaux ordres religieux, ou être rejetés et persécutés comme courants hérétiques. On peut choisir d'interpréter ce renouvellement permanent de l'Église comme un signe de sa vitalité. Mais l'existence et la répétition du phénomène signifient avant tout que la hiérarchie ecclésiastique ne détient pas le monopole de la légitimité religieuse. Elle doit constamment faire avec des surgissements qu'elle ne provoque pas et qui lui échappent souvent. Quoi qu'elle en ait,

³⁵ Maurice Kriegel, « Mobilisation politique et modernisation organique. Les expulsions de Juifs au Bas Moyen Age », *Archives des sciences sociales des religions*, 46, 1978, p. 5-20.

³⁶ Voir « Duns Scot et la politique » (vol. 4).

l'Église romaine ne parvient pas même pas à englober efficacement le christianisme latin – puisque, faut-il le préciser, les hérésies que dénonce la hiérarchie catholique n'en demeurent pas moins des courants qui se considèrent à bon droit comme parfaitement chrétiens. Le maintien d'une catégorie ecclésiologique comme objet d'étude historique a été porteur, en ce domaine, d'infinies confusions. Les différentes approches « hérésiologiques », qu'elles soient catholiques, réformées, laïques ou post-modernes, contribuent à durcir des qualifications d'hérésies qui ne constituaient que le résultat d'interactions historiques contingentes. Ce sont ces interactions et l'élaboration des discours hérésiologiques qui doivent être soumises à analyse. En prenant pour objet l'« hérésie » en tant que telle, fût-ce pour en dénoncer l'invention par l'institution ecclésiale, l'interprétation historique reste prédéterminée par le jugement porté par l'Église. Il peut en découler des conséquences absurdes, comme dans le cas des fraticelles franciscains, qui ont été littéralement laissés à l'abandon par l'historiographie³⁷. Leur hérésie, trop catholique pour intéresser les hérésiologues, les rendait en même temps infréquentables aux yeux des historiens du franciscanisme. Dans ce cas, comme dans bien d'autres, il me semble préférable de choisir une catégorie d'analyse qui décrive les attitudes et les projets des groupes et personnes concernés, plutôt que de reproduire et entériner le jugement porté sur eux. La notion qui convient le mieux à cette exigence est celle de « dissidence », comprise au sens minimal de désaccord avec un pouvoir hégémonique³⁸. Ces dissidences peuvent prendre des formes plus ou moins organisées, et conduire ou non à rompre avec l'institution. Le

³⁷ Voir « Le mouvement clandestin des dissidents franciscains au milieu du XIV^e siècle » (vol. 3).

³⁸ Jean-Pierre Cavallé, « Pour une histoire de la dis/simulation », *Les Dossiers du Grihl*, 2, 2009 [En ligne], <http://dossiersgrihl.revues.org/3666> ; mes travaux sur ce terrain doivent beaucoup aux échanges entretenus avec J.-P. Cavallé depuis une quinzaine d'années.

cas de Jean de Roquetaillade est particulièrement intéressant à observer à cet égard : assurément dissident au vu de sa critique de l'Église et de ses attentes eschatologiques, il met pourtant toute son énergie à se défendre de soutenir la moindre hérésie³⁹. Ces surgissements peuvent également s'analyser, du point de vue de l'unité ecclésiastique, comme des moments de réforme ou de rénovation de l'institution, ou comme l'effet des résistances qu'ils rencontrent. Mais cette perspective fournit des nouveaux arguments à la critique d'une identité entre Église et société. Une institution constamment occupée à travailler sur elle-même pour que ses membres soient à la hauteur de son projet et à trouver de nouveaux moyens pour encadrer et contrôler ses fidèles peut difficilement être dite ne faire qu'un avec l'objet qu'elle cherche à dominer. En dépit de son désir d'unité, et des efforts considérables déployés en ce sens, l'Église romaine n'est pas parvenue à englober de façon stable et assurée la société chrétienne occidentale. L'éclatement que représente la Réforme du XVI^e siècle ne marque donc pas, à mes yeux, la fin d'un monde, mais l'aboutissement de tendances centrifuges qui étaient à l'œuvre à une date bien antérieure.

Une limite du même ordre s'observe dans le domaine de la connaissance. Administratrice du salut, l'Église a en charge la production du dogme et la réfutation des hérésies. L'un des aspects les plus remarquables de l'Église grégorienne est d'avoir délégué cette tâche à une institution spécialisée. L'université médiévale demeure, on l'oublie trop souvent, un organe ecclésial dont l'activité est orientée vers une finalité dogmatique et pastorale. Le mouvement interne des pratiques intellectuelles qui se développent en son sein porte évidemment dans d'autres directions que la seule édification de la foi et des bonnes mœurs. Cette subordination a pourtant

³⁹ Voir « L'ecclésiologie franciscaine de Jean de Roquetaillade » et « Jean de Roquetaillade ou la dissidence par l'obéissance » (vol. 3).

perduré dans les principes affichés par l'enseignement confessionnel jusqu'à une date récente. Du point de vue de la théologie, les études profanes prises comme une finalité sont constamment dénoncées comme l'effet d'une *vana curiositas* ; seuls seraient légitimes les travaux menés en vue d'une *utilitas fidei*⁴⁰. Il est frappant de constater que ce lieu commun, en usage depuis Tertullien et Augustin et que les théologiens du XII^e siècle reprennent abondamment, se retrouve encore chez des auteurs comme Roger Bacon ou Pierre de Limoges qui pratiquent pourtant des recherches dont l'utilité pour la foi peut n'être parfois que très lointaine⁴¹. À suivre Hans Blumenberg, ce n'est qu'avec Descartes que la *curiositas* devient une valeur positive, légitimant l'activité scientifique pour elle-même⁴². Mais cette absence de valorisation idéologique doit être dissociée de la question des pratiques effectives. S'il est crucial de reconnaître et d'identifier la nature du point de vue dogmatique que l'institution ecclésiale exprime, il serait désastreux d'en faire la grille de lecture des activités savantes. Les réflexions qui ont exercé une force motrice sur les cadres du débat intellectuel ont été le plus souvent menées en dépit des interdits et des condamnations, dans une tension constante qu'il n'y a pas lieu de gommer. Cette tension n'oppose pas simplement des théologiens dominateurs à des philosophes opprimés. Elle est interne à la structure du modèle de savoir scolastique. Les savants que j'ai cités agissaient en chercheurs « curieux », selon des voies qu'ils dénonçaient eux-mêmes en tant que théologiens. Contrairement au vœu de Bonaventure, les savoirs médiévaux ne se laissent donc pas « réduire » à la théologie.

⁴⁰ Voir un exemple de cette opposition dans « Le poète et le théologien » (vol. 4).

⁴¹ Ce point a été souligné par Katherine Tachau dans un séminaire sur le thème de la *vana curiositas* donné à l'EHESS le 17 juin 2009.

⁴² Hans Blumenberg, *La légitimité des Temps modernes*, Paris, Gallimard, 1999, p. 256-461 (éd. initiale, 1966). L'argument serait à reprendre avec des matériaux et des problématiques mises à jour.

Ces diverses observations me conduisent à nuancer fortement les présupposés qui dominent actuellement, sous des formes différentes, dans l'historiographie française du Moyen Âge central occidental et tendent à effacer toute distinction entre « social » et « ecclésial »⁴³. Certes, la construction de l'institution ecclésiale est le phénomène historique majeur de la période et les fonctions qu'elle remplit sont évidemment centrales. Il est important de mettre en évidence les aspects liturgiques et monumentaux de l'englobement ecclésial. Mais plutôt que de postuler une conformité de la société aux valeurs et aux normes qu'elle impose, il me semble essentiel de demeurer sensible aux tensions internes de l'Église, aux contestations dont elle fait l'objet et aux mouvements intellectuels et culturels qui échappent à son emprise.

« *Élargie* »

Ces remarques préliminaires visaient à expliciter les hypothèses générales qui ont guidé mes recherches et plus encore, les idées directrices qui se sont clarifiées à mesure que j'avais avancé. Au terme de cet éclaircissement, l'expression qui semble le mieux convenir pour désigner le cadre général de cette démarche serait de parler d'une « histoire intellectuelle élargie ». La formule peut s'entendre en écho au titre d'un article célèbre d'Alain Boureau qui proposait de restreindre la tâche de l'histoire des mentalités à la « description des événements discursifs » dans des « moments rares et structurants »⁴⁴. Les énoncés scolastiques ont fourni et fournissent encore le terrain

⁴³ Je reprends ici les termes de Dominique Iogna-Prat, *La Maison Dieu. Une histoire monumentale de l'Église au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2006, p. 28, qui attribue cette inflexion à la seconde partie de l'œuvre de Georges Duby, en lui associant les noms de Jacques Le Goff et Alain Guerreau.

⁴⁴ Alain Boureau, « Propositions pour une histoire restreinte des mentalités », *Annales E.S.C.*, 6, nov.-déc. 1989, p. 1491-1504.

privilegié de cette approche⁴⁵. À l'évidence, mon travail s'inscrit dans le prolongement de ce programme, avec des inflexions qui tiennent surtout à quelques différences de préoccupations et de sensibilité. Le renversement de perspective ne doit donc pas s'entendre comme une critique, mais au contraire comme le prolongement d'un même effort. Une fois que la « restriction » a permis d'engager l'exploration historique de la scolastique, le projet peut se déployer dans un mouvement dont la principale caractéristique est d'abolir des barrières méthodologiques ou disciplinaires.

L'angle d'attaque se résume simplement. La pensée s'exerce dans des situations historiques déterminées, par une activité qui est toujours à la fois singulière et collective : elle s'exprime dans un langage donné, face à des traditions ou des textes reçus et selon des formes dictées par les usages et les conditions sociales, mais en fonction de projets ou d'intentions qui peuvent présenter, dans une plus ou moins grande mesure, des traits idiosyncratiques. Cette activité peut se décrire comme la part réflexive de la vie sociale, qui n'en épuise évidemment pas le sens, mais qui apporte des éclairages irremplaçables. Pour le dire très simplement, comprendre ce qui travaille les esprits à un moment donné constitue un volet essentiel de l'effort de compréhension historique totale.

Cette perspective est porteuse de quelques conséquences méthodologiques. Elle conduit en premier lieu à abolir la barrière entre les disciplines interprétatives et celles qui visent à l'établissement des faits et des documents. Si l'enquête a pour tâche de restituer des démarches savantes en situation, l'enquête doit repartir des traces observables qu'elles ont laissées. Conformément à

⁴⁵ Étienne Anheim, « Satan, Descartes et Kantorowicz. À propos de Satan hérétique », *Cahiers du Centre de recherches historiques*, 37, avril 2006, p. 199-208 ; Sylvain Piron, « Une anthropologie historique de la scolastique (Note de lecture) », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 64-1, janvier-février 2009, p. 207-215.

une préoccupation majeure qui s'est généralisée ces dernières années dans tous les secteurs de l'histoire médiévale, les sources doivent être examinées en tenant compte des conditions de leur constitution matérielle, de leur conservation et de leur utilisation. En dépit d'une expertise technique très limitée en ce domaine, il m'est arrivé plusieurs fois de souligner que les considérations codicologiques doivent constituer la première étape de l'approche d'une œuvre⁴⁶. Dans le même ordre d'idées, les façons dont certains types de textes sont lus et diffusés se comprennent mieux en examinant les contenus qui leur sont associés dans les mêmes manuscrits⁴⁷. C'est au moyen d'une observation des annotations marginales portées sur plusieurs manuscrits que j'ai pu faire avancer la compréhension des procès menés contre Olivi⁴⁸.

Dans le même mouvement, cette démarche conduit à abolir les frontières séparant les approches historiques, philosophiques ou littéraires. Un même texte peut certes être lu de différentes façons, comme un document historique qui illustrerait un phénomène politique ou social donné, en fonction de son contenu conceptuel ou de sa forme stylistique. Le propre de l'histoire intellectuelle est d'associer ces démarches, sans les hiérarchiser ni même les dissocier. Ces différents aspects me semblent si étroitement imbriqués qu'il est souvent impossible de distinguer ce qui relèverait spécifiquement de telle ou telle discipline. Face à un document comme le *Mirouer des simples ames* de Marguerite Porete, qui est le dernier texte sur lequel j'ai travaillé, une lecture lente, attentive aux ruptures stylistiques et aux inflexions lexicales, permet de repérer dans l'élaboration de la dialectique du néant des créatures et de la plénitude divine la trace incontestable d'une réception de la question de Bonaventure sur

⁴⁶ Voir « Autour d'un autographe » et « Nicholas of Bar's collection » (vol. 2) et surtout « Enquête sur un texte » (vol. 4).

⁴⁷ Voir « Anciennes sibylles et nouveaux oracles » (vol. 4).

⁴⁸ Voir « Censures et condamnation » (vol. 3).

l'humilité, dans une strate textuelle située en amont de la rédaction de l'ouvrage que l'on peut associer, par conséquent, à une phase précoce du cheminement spirituel de l'auteur⁴⁹. Cette rencontre textuelle éclaire aussitôt la situation historique de la béguine de Valenciennes dont la vie n'est pratiquement pas documentée, en donnant corps à l'hypothèse de sa fréquentation de prédicateurs franciscains anonymes. Dans un tel cas, l'explication de texte et le commentaire de document se superposent exactement. Selon les dossiers ou les perspectives choisis, les accentuations peuvent varier. Certains de mes travaux les plus récents relèvent pour l'essentiel d'une sociologie des milieux intellectuels, l'étude des contenus étant laissé à l'arrière-plan⁵⁰, ce qui n'implique aucunement l'abandon d'un style plus conceptuel pratiqué un peu plus tôt⁵¹. C'est surtout le signe qu'après des études exploratrices centrées sur des questions singulières, une phase de rassemblement synthétique était nécessaire.

⁴⁹ Article en préparation, en vue du colloque du 31 mai-1^{er} juin 2010.

⁵⁰ « Les *studia* franciscains d'Aquitaine et de Languedoc », « Avignon sous Jean XXII » (vol. 2), « Un couvent sous influence » (vol. 3), « Poésie, sciences et politiques ».

⁵¹ Voir surtout « Olivi et les averroïstes » et « L'expérience subjective » (vol. 2).

II. EN HAUT DES PISTES

Le film de Denys Arcand, *Les invasions barbares*, contient une réplique qui résume bien le point nodal du programme que je viens d'esquisser. Au cours d'une discussion d'été sur les bords d'un lac des cantons de l'Est, le personnage principal s'exclame : « on n'est jamais intelligent tout seul. Regarde les Grecs! ». Dans son commentaire de la *Métaphysique*, Thomas d'Aquin ne dit pas autre chose : seule la combinaison des travaux de plusieurs permet de produire « quelque chose de grand »⁵². De fait, l'intelligence n'est pas uniquement, ni même principalement une affaire de talent individuel ; il s'agit d'abord d'une qualité sociale, forgée par l'enseignement, la discussion, la confrontation et l'émulation. Pour cette raison, l'étude de la pensée médiévale – comme celle de toute autre période – n'est pas séparable de celle des milieux sociaux de production du savoir. La même remarque s'applique également à nos propres conditions de travail. À ce titre, l'intérêt des recherches présentées ici est d'abord tributaire des problématiques dont je me suis constitué l'héritier ; ces travaux portent évidemment la marque des institutions dans lesquelles j'ai pu travailler ; l'attention à tel ou tel questionnement est le plus souvent redevable à des échanges menés dans le cadre de cercles amicaux et savants. Bien qu'il soit méthodologiquement impossible de se faire le sociologue de son propre parcours, il me semble néanmoins indispensable de présenter ces recherches en les situant dans les chantiers collectifs en fonction desquels elles ont pris sens. Pour cette raison, le récit contenu dans

⁵² Thomas de Aquino, *Sententia Metaphysice*, I, 2 : « licet id quod unus homo potest immittere vel apponere ad cognitionem veritatis suo studio et ingenio, sit aliquid parvum per comparationem ad totam considerationem veritatis, tamen illud quod aggregatur ex omnibus coarticulatis, idest exquisitis et collectis, fit aliquid magnum, ut potest apparere in singulis artibus, quae per diversorum studia et ingenia ad mirabile incrementum pervenerunt. ». Je dois cette citation à Ruedi Imbach, séminaire d'Irène Catach, le 26 janvier 2010.

les pages qui suivent sera souvent mené, sans aucune coquetterie, à la première personne du pluriel, afin de désigner, à différents moments, les interrogations collectives que j'ai partagées avec tels ou tels proches.

Premières explorations

Le premier milieu concerné a été celui de l'École des hautes études en sciences sociales au début des années 1990. À l'époque où nous préparions ensemble nos mémoires de maîtrise à la Sorbonne sous l'austère férule de Bernard Guenée, Piroska Nagy avait eu l'excellente initiative de m'inviter à l'accompagner au séminaire de Jacques Le Goff, qui traitait du rire au Moyen Age, ainsi qu'à celui d'Alain Boureau qui était alors dans sa première année. Nous y découvrons une façon autrement joyeuse et stimulante de faire de l'histoire médiévale. Le sujet de ma recherche de maîtrise portait sur la construction d'une souveraineté royale française sur les phénomènes monétaires, par l'étude de la législation et du discours politique royal, en tentant de confronter les doctrines officielles avec les écrits théoriques de Nicole Oresme⁵³. Durant les fastidieuses séances de collation des ordonnances des rois de France, la lecture du numéro des *Annales* de novembre-décembre 1989 consacré au « tournant critique » était tombée à pic. En particulier, les « Propositions pour une histoire restreinte des mentalités » semblaient ouvrir des pistes fructueuses pour renouveler l'articulation entre les sphères des représentations et de l'action, ce qui était précisément le point sur lequel butait mon travail sur le « discours royal » français.

⁵³ Le mémoire de maîtrise a pour titre : « *L'ordonnance de monnaie* ». *Etude des ordonnances royales sur les monnaies (1285-1498)*, Université Paris I, juin 1991, 380 p.

Le premier lieu où s'est élaboré mon programme de recherches a donc été le séminaire d'Alain Boureau, au cours des années 1990-1992 (la maîtrise, achevée en septembre 1990, n'ayant pu être soutenue qu'au mois de juin suivant, la préparation du DEA s'est étalée sur deux années). Avec beaucoup d'indulgence et de bienveillance, Alain Boureau a suivi et toléré mes tâtonnements. Le trajet a été tout sauf linéaire. Ce sont rétrospectivement les écueils rencontrés qui me paraissent les plus instructifs. Comme point de départ, quelques formules d'inspiration cicéronienne repérées à la lecture du *Livre de Politiques* d'Oresme m'avaient suggéré une première idée de sujet de thèse sur l'amitié comme lien politique⁵⁴. Rapidement, le sujet m'a paru trop vaste et difficile à sérier, notamment en raison de l'hétérogénéité des sources, politiques, savantes et littéraires qu'il me semblait indispensable de croiser pour traiter la question dans toute son ampleur. L'échec vient surtout de ne pas avoir trouvé une clé à partir de laquelle une problématique aurait pu s'ordonner⁵⁵.

Les travaux d'exploration préliminaire menés avant de renoncer à ce thème n'ont cependant pas été inutiles. Ils m'ont d'abord donné l'occasion de commencer l'apprentissage du latin en lisant les traités d'Aelred de Rievaulx. Mes regrets de n'avoir pas pris le temps de rédiger la substance d'un exposé présenté au séminaire d'Alain Boureau en mars 1991 sur le *De amicitia spirituali* se sont évanouis à la lecture de la thèse de Damien Boquet, devenue rapidement un livre classique⁵⁶. Autre épreuve moins glorieuse, les manuscrits des

⁵⁴ La citation exacte est la suivante : « Et pour ce dit Tullus que nous ne sommes pas naiz seulement pour nous, mes pour nos amis et le paiz », A. D. Menut éd., *Maistre Nicole Oresme. Le Livre de Politiques d'Aristote*, dans *Transactions of the American Philosophical Society*, vol 60, part 6, Philadelphie, 1970, p. 339b.

⁵⁵ L'ouvrage qui à l'époque m'a semblé le plus proche de ce que je cherchais à faire est celui d'Anthony Black, *Guilds and Civil Society in European Political Thought from the Twelfth Century to the Present*, Ithaca, Cornell University Press, 1984.

⁵⁶ Damien Boquet, *L'ordre de l'affect au Moyen Âge. Autour de l'anthropologie affective*

commentaires « averroïstes » de l'*Éthique* signalés par René-Antoine Gauthier, transmis sous forme de *reportationes* dans l'écriture cursive d'étudiants parisiens, se dressaient comme des murs infranchissables pour une trop maigre formation paléographique, principalement diplomatique et vernaculaire, délivrée par Robert Fossier puis timidement pratiquée sur les registres de chancellerie royale française. Ce premier contact avec le fonds latin de la Bibliothèque nationale m'a au moins donné la mesure des efforts qu'il y aurait à accomplir pour être capable de prendre appui sur des sources scolastiques inédites. De cette époque date également une première fréquentation des écrits d'Héloïse et ma conviction très vive de leur authenticité et de leur importance pour l'histoire de la pensée médiévale, à une époque où cette opinion était loin d'être partagée par les médiévistes français. La recherche d'éléments d'une pensée sociale chez différents auteurs du XII^e siècle m'a aussi conduit à lire Hugues et Richard Saint-Victor. Parcourant tour à tour le *Didascalicon* du premier et le *Liber Exceptionum* du second, il m'a semblé que le partage entre les auteurs ne recouvrait pas exactement celui des ouvrages, les derniers chapitres du *Didascalicon* semblant être un ajout remontant à l'enseignement propédeutique donné par Richard à la suite de son maître – ce qui fut, accidentellement, la matière de mon premier article scientifique⁵⁷. Finalement, à l'occasion d'un colloque de musicologie de Royaumont, organisé par Marcel Peres autour de la question de la « mesure » au XIII^e siècle, auquel Alain Boureau m'avait proposé de présenter un exposé sur la « mesure monétaire », ce parcours m'a ramené aux questions économiques. C'est en préparant cette intervention que j'ai découvert et lu pour la première fois, en mai 1991, avec une véritable stupéfaction, le traité

d'Aelred de Rievaulx, Caen, Publications du CRAHM, 2005.

⁵⁷ Cf. « Note sur les chapitres ultimes du *Didascalicon* de Hugues de Saint-Victor », *Revue d'histoire des textes*, 23, 1993, p. 203-209.

économique d'Olivi édité par Giacomo Todeschini, qui allait devenir le point de départ des travaux ultérieurs.

La sortie de l'histoire des mentalités

Les préoccupations des apprentis médiévistes qui se croisaient alors aux séminaires de Jacques Le Goff et Alain Boureau relevaient typiquement du programme d'une anthropologie historique⁵⁸ : la question cruciale était de trouver les angles adéquats qui permettraient d'historiciser des objets apparemment universels – les larmes dans le cas de Piroska, l'amitié ou la monnaie dans mon cas. Dans la même veine, un groupe de travail informel associant des étudiants de différentes origines autour de la question de la souffrance au Moyen Âge s'est réuni pendant deux ans au Collège d'Espagne de la Cité universitaire. Ce travail collectif, auquel j'ai participé sans y donner de contribution écrite, a débouché sur la publication d'un numéro de *Médiévales* consacré à ce thème. L'introduction à ce volume rend bien compte de l'état de la réflexion collective. Partant d'une critique des projets de Lucien Febvre et de Norbert Elias, elle prenait acte de « l'échec de transposer la psychologie en histoire » et optait pour un programme modeste qui ne se proposait d'atteindre que les représentations et les usages de la souffrance, par la médiation des élaborations savantes⁵⁹. Cette réduction des ambitions provenait de la rencontre d'une série d'obstacles, que nous allions convertir pas à pas en ressorts de nos recherches futures.

⁵⁸ Le récit qui suit traite principalement les préoccupations que je partageais alors avec Piroska Nagy. Il concerne également, à des titres divers, un groupe plus vaste d'étudiants. Parmi ceux qui ont persisté dans la médiévisique, on peut citer Amaia Arizaleta, Nora Berend, Martine Clouzot, Véronique Frandon, Charles de Miramon ou Marilyn Nicoud.

⁵⁹ Voir l'article introductif de Véronique Frandon et Piroska Nagy, avec la collaboration de David El Kenz et Matthias Grässlin, « Pour une histoire de la souffrance : expressions, représentations, usages », *Médiévales*, 27, 1994, p. 5-14.

En premier lieu, nous découvrons progressivement sur le terrain l'inanité qu'il y avait à prétendre obtenir une vue d'ensemble « moyenne » par la réunion d'indices épars, prélevés dans des sources disparates. Mon échec à formuler un propos convaincant à mes propres yeux sur la question monétaire au colloque de Royaumont a été une première leçon cuisante en ce sens⁶⁰. Sans vouloir flétrir les auteurs par ailleurs éminemment respectables qui l'ont organisé et y ont collaboré, un volume comme *L'Homme médiéval*, paru en octobre 1989, qui avait le grand mérite de donner accès à une synthèse du savoir récent sur le Moyen Âge central, s'est très rapidement démodé du fait de l'excessive généralité de son objet⁶¹. Par contraste, nous avons peu à peu compris que l'histoire des grands thèmes que nous avions à l'esprit ne pourrait être que « restreinte » dans son exécution, tout en demeurant globale dans ses intentions. Toute la difficulté de l'exercice, qui n'a pas cessé pour moi jusqu'à ce jour, consiste à tenir cette double exigence. Dans l'immédiat, c'est précisément cette contrainte qui m'a conduit à abandonner la question de l'amitié, plutôt que de restreindre l'enquête à un champ mieux circonscrit mais nécessairement limité⁶².

D'avantage que la réception de la *microstoria*, qui ne semblait pas immédiatement pertinente pour l'histoire médiévale en raison d'une documentation trop peu abondante, ce sont les « essais d'histoire

⁶⁰ Les actes du colloque ne sont finalement parus qu'en 1998. La première version des actes ayant été perdue en cours de route, j'ai heureusement eu le temps de rédiger en septembre 1995 un article qui n'a que de très lointains rapports avec l'intervention initialement présentée. Cf. « Temps, mesure et monnaie », in Marcel Pérès (dir.), *La Rationalisation du temps aux XIIIe et XIVe siècles, musique et mentalités. Actes des rencontres de Royaumont, 1-3 juillet 1991*, Grâne, Créaphis, 1998, p. 48-63.

⁶¹ Jacques Le Goff (sous la direction de), *L'homme médiéval*, Paris, Le Seuil, 1989.

⁶² Bien que cela ne saute peut-être pas immédiatement aux yeux des lecteurs, j'ai finalement trouvé un lieu propice pour traiter la question, à l'occasion des débats sur l'usure. Cf. « Le devoir de gratitude. Émergence et vogue de la notion d'*antidora* au XIIIe siècle », dans *Credito e usura fra teologia, diritto e amministrazione. Linguaggi a confronto (sec. XII-XVI). Convegno internazionale di Trento, 3-5 settembre 2001*, Diego Quagliani, Giacomo Todeschini, Gian Maria Varanini (éds.), Rome, Ecole Française de Rome, 2005, p. 73-101.

expérimentale » d'*Alter Histoire* qui nous ont fait réfléchir aux formes d'écriture de l'histoire⁶³. Les exercices de réduction volontaire des sources ou de déplacement des repères chronologiques mettaient en lumière des impensés de l'historiographie classique. De façon plus constructive, les analyses d'« énoncés tangentiels » qu'Alain Boureau présentait en séminaire fournissaient des exemples d'articulation entre différents « univers de croyance ». Dans des conjonctions historiquement bien situées, des énonciations singulières pouvaient être perçues comme éléments d'un discours social ou traces de phénomènes de croyance de longue durée, sans perdre pour autant leur intelligibilité locale dans une temporalité brève. Un article paru dans le numéro de *Critique* de l'été 1991, dont nous avons auparavant entendu le contenu en séminaire, défendait la décision de « prendre au sérieux, à la lettre, les croyances des acteurs de l'histoire »⁶⁴. Les trois ouvrages ainsi rapprochés – *Croire et guérir* d'Aline Rousselle, *Les Guerriers de Dieu* de Denis Crouzet et *Storia notturna* de Carlo Ginzburg⁶⁵, qui furent tour à tour des lectures importantes dans notre éducation historique – obéissaient à des démarches distinctes entre elles, qui n'avaient au surplus que peu de choses en commun avec celle menée par Alain Boureau. La parenté qui les liait concernait avant tout une certaine posture de l'interprète face à ses documents, qui abandonnait un regard de surplomb pour se mettre à l'écoute des voix singulières transmises par les sources ou tâcher de reconstituer des discours souterrains. Sur le coup, ces lectures conjointes nous donnaient le sentiment qu'un tournant

⁶³ Alain Boureau, Daniel S. Milo, *Alter histoire. Essais d'histoire expérimentale*, Paris, Belles-Lettres, 1991, ainsi que Daniel S. Milo, *Trahir le temps (Histoire)*, Paris, Belles-Lettres, 1991.

⁶⁴ Alain Boureau, « La croyance comme compétence. Une nouvelle histoire des mentalités », *Critique*, 529-530, juin-juillet 1991, p. 512-526.

⁶⁵ Aline Rousselle, *Croire et guérir. La foi en Gaule dans l'antiquité tardive*, Paris, Fayard, 1990 ; Denis Crouzet, *Les Guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion (vers 1525-vers 1610)*, Seyssel, Champ Vallon, 1990 ; Carlo Ginzburg, *Storia notturna. Una decifrazione del Sabba*, Torino, Einaudi, 1989, trad. française, *Le Sabbat des sorcières*, Paris, Gallimard, 1992.

épistémologique majeur était en train de se produire. L'impression de nouveauté tenait largement à notre découverte de territoires inconnus et d'œuvres majeures, comme celle de Peter Brown, dont la genèse échappait évidemment à cette conjoncture étroite⁶⁶. Sans prétendre expliciter les arrière-plans des illusions dont nous étions bercés, il faut tout de même mentionner le contexte historique de l'écroulement du bloc soviétique qui a certainement eu des effets très profonds, à ce moment, sur notre façon d'aborder l'histoire. Le fait d'avoir observé en direct le déchirement d'un voile idéologique, immédiatement suivi d'un renouveau des passions nationales, a certainement contribué à nous rendre plus attentif à l'historicité des croyances. Mais peut-être étions nous tout simplement portés par l'enthousiasme que suscitait la fin de ce petit âge glaciaire en Europe centrale.

Le sentiment que toute cette histoire était à réécrire tenait également à la nature de la documentation qui se présentait à nous. Remontant à la source des représentations collectives qui organisaient la vie sociale et émotive de l'Occident médiéval, il nous fallait nécessairement pénétrer dans l'univers de la scolastique. Plutôt que d'y picorer quelques thèses illustratives d'un propos « moyen », il fallait y regarder de près, entrer de plain-pied dans les élaborations savantes, s'engager dans leur exploration patiente en suivant le fil de leurs argumentations. Dans ce domaine, du point de vue de l'interprétation historique, tout ou presque était à faire. Mon éducation philosophique médiévale se limitait à la lecture, pendant la préparation de la maîtrise, du livre de Pierre Alféri sur Ockham,

⁶⁶ L'illusion d'une nouveauté dans le traitement des questions d'histoire des religions s'est totalement défaite lorsque j'ai finalement lu, en 1996 et en traduction italienne, le grand livre d'Herbert Grundmann, *Religiöse Bewegungen im Mittelalter*, 1935, trad. it., *Movimenti religiosi nel Medioevo : ricerche sui nessi storici tra l'eresia, gli ordini mendicanti e il movimento religioso femminile nel XII e XIII secolo e sulle origini storiche della mistica tedesca*, Bologna, Il Mulino, 1974. L'absence de traduction française de cette œuvre, et sa très faible réception, sont aussi regrettables que surprenants.

dont la fraîcheur donnait le sentiment qu'il serait possible d'affronter la montagne à mains nues⁶⁷. Nous étions évidemment portés en ce sens par ce que l'on peut décrire après coup comme le « tournant scolastique » d'Alain Boureau⁶⁸. Il s'est agi en réalité d'un mouvement progressif d'attraction vers les élaborations des théologiens du XIII^e siècle qui s'est accentué dans ces années. Nous l'avons suivi au séminaire d'Alain de Libera et dans des discussions avec Irène Rosier. La parution de *Penser au Moyen Âge*, au printemps 1991, qui dénonçait avec vigueur « l'invisibilité » de la philosophie médiévale et l'indifférence des historiens à l'égard de « l'expérience de la pensée », est venue en quelque sorte apporter la confirmation du bien-fondé de ce trajet⁶⁹. Signe que le tournant était déjà acquis, plutôt que de s'offusquer des éléments de polémique inutile contre Jacques Le Goff contenus dans l'introduction, il paraissait plus urgent d'assimiler sans délai *La personne humaine au XIII^e siècle* d'Édouard Weber, lourd pavé peu engageant paru au même moment et dans lequel nous espérions – en vain, il faut bien l'avouer – trouver une clé pour entrer dans les débats universitaires sur l'unité et la pluralité des formes substantielles⁷⁰.

Bien qu'Alain Boureau insistât pour conserver l'usage du mot, dans un sens « restreint » ou « renouvelé », nous étions assurément en train de rompre avec l'histoire des mentalités, en partageant sans le savoir les diagnostics de Jean Wirth, dans une conférence prononcée à Strasbourg en 1988⁷¹, ou de Geoffrey Lloyd dont

⁶⁷ Pierre Alféri, *Guillaume d'Ockham, le singulier*, Paris, Minuit, 1989. Pour être complet, je dois aussi mentionner ma lecture de Pierre Duhem, destinée à situer Oresme du point de vue de l'histoire des sciences.

⁶⁸ J'en ai traité plus longuement lors d'une discussion autour de *Satan hérétique*, organisée en décembre 2005 : « Démonologie et anthropologie scolastique », *Cahiers du Centre de recherches historique*, 37, avril 2006, p. 173-179.

⁶⁹ Alain de Libera, *Penser au Moyen Âge*, Paris, Le Seuil (achevé d'imprimer : mai 1991).

⁷⁰ Édouard Weber, *La personne humaine au XIII^e siècle*, Paris, Vrin (achevé d'imprimer : avril 1991).

⁷¹ Jean Wirth, « La fin des mentalités (conférence prononcée le 19 mai 1988 au

l'ouvrage paru en 1990 a été traduit en 1993⁷². L'inachèvement du chantier ouvert par Jacques Le Goff durant ces années sur le rire au Moyen Âge peut également être pris comme signe de l'épuisement d'une certaine façon de formuler des questions historiques. Mais c'est une chose de reconnaître une impasse, et une autre de trouver une issue qui ne contraigne pas à abandonner totalement les ambitions initiales. Chacun de nous a suivi son propre cheminement. En règle générale, il passait par l'exploitation intensive d'un *corpus* réduit. Nous nous rendions compte qu'il serait pour cela nécessaire de maîtriser les outils de l'érudition auxquels nous n'avions pas été préparés. Parmi nous, Charles de Miramon était le plus sensible à cet aspect. C'est lui qui m'a incité à vérifier les manuscrits d'Olivi répertoriés dans l'incipitaire de la section latine de l'IRHT – la piste s'est révélée éminemment fructueuse. Dans un souci pédagogique, Alain Boureau a fait pendant quelque temps précéder son séminaire de séances propédeutiques durant lesquelles nous présentions tour à tour les différentes sources de l'histoire intellectuelle médiévale. J'ai été chargé de présenter dans ce cadre le genre des commentaires d'Aristote. L'exposé consacré à la traduction du cinquième livre de l'*Éthique* par Robert Grosseteste et les commentaires d'Albert le Grand et Nicole Oresme m'a finalement fourni une clé pour aborder la pensée économique des scolastiques⁷³. Il m'a cependant fallu encore quelques années avant de tirer les conséquences de cette « restriction » des champs d'études, en affrontant les questions qui

Palais Universitaire de Strasbourg) », *Les Dossiers du Grihl* [En ligne], Les dossiers de Jean-Pierre Cavaillé, Questions de méthodologie, mis en ligne le 24 mai 2007, dernière consultation le 23 janvier 2010. URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/284>

⁷² Geoffrey E. R. Lloyd, *Pour en finir avec les mentalités*, Paris, La Découverte, 1993 (éd. originale, *Demystifying mentalities*, CUP, 1990).

⁷³ Les résultats de cet exposé de décembre 1992 ont été reformulés une première fois dans le cadre de la thèse, puis à l'occasion d'un colloque de décembre 2005 dont les actes devraient paraître pendant l'été 2010. Cf. « Albert le Grand et le concept de valeur », à paraître dans Roberto Lambertini, Leonardo Sileo (éds.), *I Beni di questo mondo. Atti del Convegno della Società Italiana per lo Studio del Pensiero Medievale (SISPM)*, Roma, 2005, Turnhout, Brepols.

en découlaient logiquement, telles que celles de la constitution des sources ou de l'interprétation des documents en fonction de leur contexte local⁷⁴. Entre temps, il m'avait fallu pousser à sa limite le programme d'une anthropologie historique.

À l'écoute de Marcel Gauchet

Le choix de poursuivre mes études à l'EHESS était également lié à la présence de Marcel Gauchet. La lecture du *Désenchantement du monde*, quelques années plus tôt, avait été proprement renversante⁷⁵. L'ouvrage offrait un cadre d'intelligibilité globale de l'histoire occidentale, dans une épure qui laissait de multiples questions ouvertes et qui maintenait surtout dans l'ombre la richesse des matériaux mobilisés. Son séminaire, consacré à une « histoire du sujet », s'est longtemps distribué en deux volets, l'un retraçant l'histoire politique du christianisme dans la longue durée tandis que l'autre abordait la constitution du champ psychopathologique moderne. Durant l'année 1990-1991, dans sa deuxième année, le volet politique du séminaire a enchaîné l'examen de trois questions massives – qu'est-ce qu'un chrétien ? qu'est-ce qu'un roi chrétien ? qu'est-ce qu'une nation ? – qui conduisaient à revenir sur les moments saillants de l'histoire médiévale occidentale. Des points traités trop allusivement dans le livre se trouvaient de la sorte plus clairement exposés. S'il m'était difficile d'adhérer sans réserve à tous les points de la démonstration – par une simple prudence professionnelle à l'égard d'enchaînements causaux établis spéculativement, que l'historien a besoin d'étayer au moyen de

⁷⁴ Cf. « Marchands et confesseurs. Le *Traité des contrats* d'Olivi dans son contexte (Narbonne, fin XIIIe-début XIVe siècle) », dans *L'Argent au Moyen Age. XXVIIIe Congrès de la SHMESP (Clermont-Ferrand, 1997)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p. 289-308.

⁷⁵ Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985.

traces documentaires, fussent-elles furtives – le schéma d'ensemble possédait une indiscutable force explicative qui rendait compte de certains des traits les plus remarquables du devenir occidental. Au fil de mes travaux ultérieurs, je n'ai jamais été amené à contester ce dessin général et la chronologie qui le sous-tendait, mais plutôt à en trouver des confirmations et y apporter quelques compléments et modifications marginales.

Le versant psychiatrique du séminaire s'est révélé tout aussi important, notamment du point de vue de la démarche mise en œuvre qui était cette fois fondée sur des travaux de première main. On peut s'en faire une idée à la lecture d'ouvrages tels que *L'inconscient cérébral*⁷⁶ ou *Le vrai Charcot*, travail collectif qui s'attache à suivre le mouvement interne de la pensée du neurologue, dans un très grand détail chronologique, afin de repérer les moments précis d'inflexion de son cadre conceptuel⁷⁷. La leçon a été inoubliable : une histoire intellectuelle devait être simultanément aussi fine et précise que possible dans ses observations, et ambitieuse dans sa tentative de reconstruire l'horizon historique d'une problématique à un moment donné (le « champ du pensable », selon l'expression employée dans *L'inconscient cérébral*). L'enjeu devenait alors de suivre les transformations de ces horizons à mesure que s'effectue le travail de pensée et que se modifient les coordonnées sociales et politiques de son lieu d'exercice. Cette façon de procéder ouvrait une voie particulièrement féconde pour articuler histoire intellectuelle et histoire politique et sociale. Si les formes et les contenus des productions intellectuelles sont toujours déterminés socialement et culturellement, ces déterminations ne doivent pas être perçues seulement comme des contraintes, au sens d'une détermination de la

⁷⁶ Marcel Gauchet, *L'inconscient cérébral*, Le Seuil, 1992.

⁷⁷ Marcel Gauchet et Gladys Swain, *Le vrai Charcot. Les chemins imprévus de l'inconscient*, suivi de deux essais de Jacques Gasser et Alain Chevrier, Paris, Calmann-Lévy, 1997 – rassemblant des travaux menés entre 1980 et 1985.

superstructure par l'infrastructure. Elles constituent aussi bien des stimulations à formuler des élaborations nouvelles, qui peuvent à leur tour avoir, ou non, un impact sur l'ensemble de la société. Dans une telle perspective, l'objet légitime de l'histoire intellectuelle ne se réduit pas à telle ou telle œuvre de pensée pour la raison qu'elle serait dominante ou représentative, dans l'illusion de saisir ainsi la pensée « moyenne » d'une époque. Au contraire, des pensées singulières peuvent se révéler bien plus parlantes. Le cas paradigmatique est celui de Hobbes, auteur relativement isolé en son temps mais qui a pourtant été le premier à expliciter les conditions de la politique moderne⁷⁸.

Cette approche conduisait à élargir considérablement le champ des documents et phénomènes qui peuvent relever d'une histoire intellectuelle, comprise comme part réflexive de l'histoire globale. Chaque situation historique est porteuse de tensions et de questionnements qui peuvent ou non trouver à s'expliciter dans une pensée articulée et peuvent aussi bien se traduire dans des productions littéraires ou artistiques, dans des actes, des conduites ou toutes sortes de phénomènes politiques ou sociaux. Les voies imprévues de la découverte de l'inconscient au XIX^e siècle (découverte que la doxa freudienne ramenait à un cas de génération spontanée) fournissaient un exemple remarquable de ce que pouvait être le traitement complet d'un problème. Il fallait, une fois repéré les enjeux, en passer par une lecture subtile et méticuleuse des témoignages les plus révélateurs. Quelques années avant que Jacques Revel popularise l'idée de jeux d'échelles entre niveaux d'analyse historique⁷⁹, nous avons sous les yeux une manière de faire qui

⁷⁸ Marcel Gauchet, « L'État au miroir de la raison d'État : La France et la chrétienté », in Yves Charles Zarka (dir.), *Raison et déraison d'État, Théoriciens et théories de la raison d'État aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, PUF, 1994, p. 193-244, qui a donné lieu à une importante discussion publiée dans les *Cahiers du centre de recherches historiques*, 20, 1998.

⁷⁹ Jacques Revel (ed.), *Jeux d'échelles: la micro-analyse à l'expérience*, Paris,

s'appuyait sur des études de cas circonstanciés pour éclairer des mutations anthropologiques de grande ampleur.

Il est difficile d'exprimer en quelques mots l'étendue de ma dette. Elle est d'autant plus radicale que je n'avais reçu auparavant aucun véritable enseignement de philosophie. Dépourvu de doctrine constituée, j'écoutais et jugeais au vu des résultats. Pas à pas, j'apprenais à penser, à poser des questions, à aller au fond des problèmes que je rencontrais de mon côté. Un peu plus tard, j'ai compris que le propre du travail intellectuel consiste à se défaire des préjugés qui entravent l'observation et la réflexion. Je ressens comme un grand privilège d'avoir pu, au tout début de mon parcours, assister à l'exercice d'une pensée libre – et d'y avoir accessoirement participé à la faveur de quelques longues discussions, puisque nous étions à l'époque voisins et que Marcel Gauchet avait accepté d'être le rapporteur de mon mémoire de DEA. Le travail que j'ai mené depuis cette époque ne se réduit évidemment pas à la transposition de sa grille de lecture sur des objets médiévaux. De ce point de vue, je suis d'ailleurs encore très loin d'avoir accompli la part du programme de travail qui me reviendrait. Il est cependant indéniable que ma façon de faire est irrémédiablement marquée par ces leçons. Dès que je l'ai pu, j'ai tenté de rendre une maigre part de ce que j'avais reçu en réalisant, avec François Azouvi, un ouvrage d'entretiens qui avait pour but principal de faire apparaître l'architecture d'ensemble d'un projet intellectuel qui n'était pas encore visible dans sa totalité⁸⁰.

Gallimard, 1996.

⁸⁰ *La condition historique*, Paris, Stock, 2003. François Azouvi ayant eu le même projet que moi au même moment, Marcel Gauchet a eu l'idée de nous réunir pour mener à bien ces entretiens.

De la critique de la pensée économique à l'histoire

Un autre bénéfice inestimable de la fréquentation de ce séminaire a été la rencontre de Jean Pichette qui m'a apporté bien davantage qu'une introduction vivante à la sociologie de Michel Freitag. Nous nous retrouvions également dans un intérêt commun pour une critique de la pensée économique, qui constituait assurément l'un des points sur lesquels les analyses de Marcel Gauchet nous satisfaisaient le moins. Sur la recommandation de ce dernier, Jean avait été invité à participer aux travaux d'un groupe de recherche interdisciplinaire du Centre de recherches historiques animé par Alain Guéry. Nous nous y sommes rendus ensemble et y avons été chaleureusement accueillis. Le groupe « Dons, monnaies, prélèvements » rassemblait des historiens, économistes et sociologues qui lisaient collectivement, et le plus souvent contradictoirement, des ouvrages marquants pour l'histoire de la pensée économique. Lors de notre arrivée, un travail de plusieurs années consacré à la *Philosophie de l'argent* de Georg Simmel arrivait à son terme⁸¹. Ce milieu a été hautement propice à la maturation de mes réflexions sur les phénomènes monétaires. Mais c'est avant tout à l'enseignement personnel d'Alain Guéry que je suis redevable.

Notre entente vient en premier lieu du partage d'une référence privilégiée à l'anthropologie sociale, ouverte et comparative, de Marcel Mauss, antérieure à la formalisation structurale de Claude Lévi-Strauss. Il ne s'agissait pas dans son cas d'une référence ornementale, comme trop souvent les historiens sont tentés de le faire en important des concepts anthropologiques, sans les mettre véritablement en œuvre. Au contraire, dans sa conversation, les interrogations de la grande époque de *l'Année sociologique*

⁸¹ Jean-Marie Baldner et al., *A propos de « Philosophie de l'argent » de Georg Simmel*, Paris, l'Harmattan, 1993.

demeuraient vivantes – celles de Mauss et de ses proches, au premier rang desquels figuraient Robert Hertz et Louis Gernet⁸². Son apport le plus précieux est d'avoir appliqué ces questions à la monarchie française d'Ancien Régime et son système des finances, dans quelques articles qui annoncent des livres à venir⁸³. L'enquête qui a conduit Mauss à *l'Essai sur le don* portait sur les formes archaïques de l'échange, antérieures à la définition juridique d'une relation contractuelle qui consiste précisément à limiter les obligations de chacun. Bien que ses conclusions prolongent l'analyse jusqu'à l'époque contemporaine, *l'Essai* n'aborde pas véritablement l'histoire des sociétés occidentales. Reposant les mêmes questions, Alain Guéry a fait apparaître une antinomie entre deux formes de don qui coexistent et parfois se superposent, tout en procédant de deux sources incompatibles. Face au don qui oblige, le christianisme promeut un don gratuit qui interdit toute forme de don en retour. La distinction, cruciale, passait généralement inaperçue. Elle était tout simplement inscrite dans la taxinomie des dépenses royales. Je l'ai ensuite retrouvée dans les débats scolastiques sur l'usure, dont elle constitue un axe essentiel⁸⁴. Ce point d'appui a été pour moi décisif, à la fois sur le fond et dans la forme. Il m'a en effet plus largement montré de quelle façon inscrire un questionnement anthropologique

⁸² Robert Hertz, *Mélanges de sociologie religieuse et folklore*, Paris, Alcan, 1928 ; Louis Gernet, *Anthropologie de la Grèce antique*, Paris, Maspéro, 1968. En dépit de l'écart entre les dates de publication de ces recueils posthumes de leurs œuvres majeures (celui de Hertz a été édité par M. Mauss), l'un et l'autre sont contemporains, nés tous deux en 1882. Hertz est mort au front pendant la première guerre mondiale, tandis que Gernet a été le dernier témoin de cette grande génération qui a passé le relais à Jean-Pierre Vernant.

⁸³ Les plus importants sont : « Le roi dépensier: le don, la contrainte et l'origine du système financier de la monarchie française d'Ancien Régime », *Annales ESC*, 39, 6, 1984, p. 1241-1269 ; « L'État, l'outil du bien commun », in Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de Mémoire*, III *Les France*, vol. 3, *De l'archive à l'emblème*, Paris, Gallimard, 1992, p. 818-867 ; « L'œuvre royale. Du roi magicien au roi technicien », *Le Débat*, 74, mars-avril 1993, p. 123-142 ; « La crise politique des dons royaux au XVI^e siècle », in *L'histoire grande ouverte - Hommages à Emmanuel Le Roy Ladurie*, André Burguière et al. (dir.), Paris, Fayard, 1997, p. 154-162.

⁸⁴ Cf. « Le devoir de gratitude ».

au cœur d'une analyse historique et comment employer cette instrumentation pour donner corps à une critique de la pensée économique, ce qui était alors une de mes préoccupations majeures.

Le premier ressort de la démarche qui m'a conduit à l'histoire procède en effet d'un traumatisme initial ressenti à l'automne 1984, à l'occasion d'un cours, au demeurant très honorable, donné à Sciences-Po par Jean-Claude Casanova sur Adam Smith et Ricardo. Toutes proportions gardées, le choc a été du même ordre que l'indignation morale du jeune Marx effectuant cette même rencontre en 1844, dans des circonstances et avec des bagages intellectuels évidemment bien différents⁸⁵. On ne parlait pas encore à l'époque d'idéologie néo-libérale mais tous les ingrédients étaient déjà réunis. Cette fiction d'individus déliés, indifférents à autrui et agissant selon des critères d'utilité personnelle, qui commençait à prendre une consistance inquiétante, m'apparaissait comme un insoutenable appauvrissement de notre humanité. Mes objections se fondaient sur des observations d'une grande banalité. Comme le dit l'expression commune, nous venons au monde. Nous venons dans un monde social qui nous précède radicalement, dont nous devons apprendre la langue et les lois pour devenir les individus libres et égaux qu'il nous est permis et imposé d'être. Ma conviction première, que je n'ai jamais tenté de thématiser complètement, est que la liberté individuelle pouvait être défendue sans nier cette antériorité du social et du rapport à autrui. À proprement parler, je n'ai pas été chercher au Moyen Âge une réponse à cette question, puisque c'est d'abord une philosophie politique nouvelle qu'elle appelle, capable de surmonter les antinomies post-modernes d'une société qui tend à ignorer ses conditions de possibilité. Cependant, il est indéniable que

⁸⁵ Lous Dumont, *Homo Æqualis. Genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard, 1985, p. 174-199, qui développe les analyses de Maximilien Ruben, dans Karl Marx, *Œuvres, Économie II*, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), 1968.

la plupart des questions que j'ai abordées se rattachent à ce problème. C'est en particulier le cas de la phrase de Cicéron citée par Oresme qui avait attiré mon attention : « non nobis solum nati sumus, ortusque nostri partem patria vindicat, partem amici » (*De officiis*, 1, 22).

Dans un premier temps, je n'ai pu m'empêcher de m'attaquer frontalement à la pensée économique. La question de la monnaie paraissait être le point vulnérable de la doctrine dominante, qualifiée par antiphrase de « monétariste » alors que l'un de ses dogmes centraux était celui de l'absence de stimulation réelle de l'économie par la création monétaire, laquelle n'était supposée produire que de l'inflation. Plus fondamentalement, la constitution de l'économie comme champ autonome n'a été possible qu'au moyen d'une fiction théorique qui fait procéder la monnaie du libre jeu d'un marché supposé premier, afin de surmonter, dit la fable, les inconvénients du troc. Sur ce point, le tournant décisif peut être localisé dans la rupture d'Adam Smith avec son ami David Hume qui considérait encore, avec une grande subtilité dans son analyse, la monnaie comme une institution conventionnelle destinée à socialiser les passions⁸⁶. Un courant d'économistes, principalement français, qualifiés d'« hétérodoxes » (expression qui signale le très fort dogmatisme de la discipline), soulignait de différentes façons l'antériorité de la monnaie sur le marché. L'enjeu de la recherche historique menée dans le cadre de la maîtrise s'inscrivait déjà pour partie dans cette optique, puisqu'il s'agissait de faire apparaître la monnaie comme une construction politique. Il me semblait que la perspective d'une anthropologie historique des phénomènes monétaires, rigoureusement menée, pourrait apporter des munitions supplémentaires à cette critique. Bien entendu, la science

⁸⁶ J'ai développé ce point dans ma thèse, en m'appuyant notamment sur Daniel Diatkine, *De la convention à l'illusion. Les conceptions monétaires de Locke, Hume et Smith (premiers textes)*, Thèse de sciences économiques, Paris I, 1986.

économique est totalement insensible à toute forme de critique externe. Elle n'admet que des contestations internes et restreintes, qui partagent sa conceptualité et l'essentiel de ses présupposés. Comme chaque épisode de crise permet de le constater, elle est en outre parfaitement immunisée contre l'échec. Autant dire que ma démarche revenait à combattre un rhinocéros à l'aide d'une sarbacane.

Encouragé simultanément par les leçons de Marcel Gauchet et la fréquentation d'Alain Guéry, j'ai donc consacré l'essentiel de l'année 1991/92 à bâtir une grille générale d'interprétation des phénomènes monétaires. En bonne méthode, il fallait rejeter toutes les définitions héritées de l'histoire de la pensée économique, afin de construire un cadre d'analyse dans laquelle la compréhension et le fonctionnement modernes de la monnaie ne constituent pas le principal terme de la comparaison mais apparaissent au contraire comme une branche de l'arbre des possibles, dont le développement pouvait être tout à la fois non nécessaire et compréhensible. À cette condition, il était possible de repérer le point qui m'intéressait et que je situais au Moyen Âge central, en m'appuyant sur un ouvrage important qui avait été le premier à attirer mon attention sur les questions d'histoire monétaire⁸⁷. Ce comparatisme généralisé conduisait à mettre en évidence le caractère fondamentalement politique de l'institution monétaire, en insistant sur la figure du trésor, comme attribut essentiel d'un pouvoir séparé. Il permettait également de faire ressortir les dimensions cognitives du phénomène monétaire.

⁸⁷ Marie-Thérèse Boyer-Xambeu, Ghislain Deleplace, Lucien Gillard, *Monnaie privée et pouvoir des princes. L'économie des relations monétaires à la Renaissance*, Paris, CNRS-Presses de la FNSP, 1986. En remontant aux origines de ce parcours, je dois remercier mon ami Laurent Niguès de m'avoir prêté ce livre, peu après sa parution, et de m'avoir encouragé à poursuivre dans cette voie. Lucien Gillard est un pilier du groupe « Dons, monnaies, prélèvements ». Lorsqu'il m'a invité à présenter mes travaux devant ses comparses, en 1999, nous n'avons malheureusement pas réussi à trouver le plan qui aurait permis un dialogue.

Sur cet axe, l'élément crucial consistait en ce que j'ai appelé l'« abstraction monétaire » : le fait de comprendre la monnaie, non comme une richesse matérielle, mais l'expression numérique d'une unité de compte. J'ai passé en vain des semaines à tenter d'identifier les lieux et moments historiques où cette transformation pourrait s'attester clairement, sans comprendre que les deux aspects demeuraient toujours associés et qu'il ne s'agissait pas d'un passage, mais plutôt d'une prépondérance de l'un sur l'autre, qui ne devait pas nécessairement être associée à un moment unique et encore moins à une quelconque forme de progrès. J'avais mal apprécié l'écart qui existe entre une grille de lecture heuristique et le repérage des questions historiques concrètes qui peuvent être documentées. Pour reprendre les termes de la discussion ouverte par Koselleck, on pourrait en faire un cas exemplaire où l'histoire des concepts (élargie ici à des concepts non verbaux) et l'histoire sociale ne parviennent pas à se rencontrer ; il me semble plus simple d'y voir une erreur d'appréciation dans le choix des focales, puisqu'il aurait fallu dissocier plus nettement des observations fines et une mise en perspective de très longue durée. En dépit de cet échec, le chemin accompli m'a permis de formuler certaines interrogations qui n'étaient pas totalement inutiles⁸⁸. Il m'a permis de replacer dans un cadre théorique plus large les conclusions atteintes lors de la maîtrise⁸⁹. En comparaison, le volet du mémoire de DEA qui était censé ouvrir sur des pistes proprement historiques n'a pas été convenablement développé, faute de temps⁹⁰. La seule perspective de travail sérieuse qui s'offrait à moi au terme de ce travail concernait le *Traité des contrats d'Olivi*.

⁸⁸ Cf. « La dette de Panurge », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 162, mars 2002, p. 255-270.

⁸⁹ Cf. « Monnaie et majesté royale dans la France du XIV^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 51-2, 1996, p. 324-354.

⁹⁰ *L'abstraction monétaire et la première construction des monnaies nationales (XIII^e-XIV^e siècles)*, mémoire de DEA, EHESS, juin 1992, 146 p.

Un sujet de thèse

C'est sur ce terrain que la recherche a repris quelques années plus tard, lorsque j'ai pu me consacrer à la préparation d'une thèse, à partir de septembre 1995, grâce à l'obtention d'une bourse à l'Institut universitaire européen de Florence. L'interruption involontaire de trois années a révélé après coup son utilité pour le mûrissement du projet. Les seize mois de service national au titre de la coopération, en tant qu'assistant-bibliothécaire à la Maison française d'Oxford, ont davantage été propices à des lectures variées qu'à une activité de recherche continue. J'ai toutefois eu l'occasion d'entendre certains des meilleurs médiévistes anglais, tels que Peter Biller ou Peter Linehan, intervenir au séminaire organisé le mardi soir à All Souls par Miri Rubin et Robin Briggs, et de poursuivre durant les week-ends mon apprentissage de la paléographie sur les manuscrits de la Bodleian Library, en particulier le cod. Bod. 52 contenant une version, jusqu'alors inaperçue, du *De contractibus*. Les travaux alimentaires effectués par la suite ont eu pour seul effet positif de laisser décanter un peu plus des projets encore trop flous et entretenir mon impatience d'en découdre. La clarification s'est finalement effectuée très simplement à mon arrivée à Florence. J'avais été admis dans une institution où l'histoire médiévale n'a théoriquement pas droit de cité, en proposant une enquête de longue durée sur l'introuvable « abstraction monétaire ». Une fois sur place, il tombait sous le sens que la plus intéressante matière à exploiter était constituée par le gisement des manuscrits d'Olivi provenant de Santa Croce, répartis entre la Biblioteca Nazionale Centrale et la Laurenziana. La recherche s'est donc rapidement restreinte au premier paragraphe du sujet d'études annoncé.

Le sujet de thèse ainsi défini se résumait à une question simple : il s'agissait de comprendre pourquoi et comment un franciscain réputé

pour son attachement à une pratique rigoureuse de la pauvreté volontaire avait simultanément été le plus compréhensif des scolastiques à l'égard des pratiques marchandes, pour reprendre les termes des catégories à l'aide desquelles les données étaient habituellement présentées. La question était évidemment mal posée, et un premier aspect du travail consistait à la déplacer, en faisant porter l'attention sur la fonction sociale des frères mineurs dans le monde urbain languedocien, ou en analysant la distinction de registre entre la perfection évangélique vouée par les franciscains et la morale attendue des laïcs⁹¹. De toute évidence, il fallait également tenter de situer ce bref texte dans la totalité d'une œuvre riche et encore relativement peu étudiée. La seule question de la chronologie imposait déjà d'embrasser l'ensemble des écrits d'Olivi. Si des citations explicites montraient que le *De contractibus* est postérieur aux *Quodlibets*, il fallait ensuite chercher à dater ces derniers textes et à les situer par rapport aux questions disputées et aux commentaires bibliques. De fil en aiguille, l'établissement d'une chronologie relative de l'ensemble des écrits, ancree sur quelques éléments de datation absolue, s'est imposé comme une tâche préliminaire indispensable. Tant qu'à mener pareille exploration, il était raisonnable de mettre à profit les lectures qu'elle imposait pour faire apparaître quelques lignes de force des préoccupations philosophiques et théologiques de l'auteur.

⁹¹ Ces questions ont été respectivement traitées dans « Marchands et confesseurs. Le *Traité des contrats* d'Olivi dans son contexte (Narbonne, fin XIII^e-début XIV^e siècle) », in *L'Argent au Moyen Age. XXVIII^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur (Clermont-Ferrand, 1997)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p. 289-308 ; « Perfection évangélique et moralité civile. Pierre de Jean Olivi et l'éthique économique franciscaine », in B. Molina, G. Scarcia (éds.), *Ideologia del credito fra Tre e Quattrocento: dall'Astese ad Angelo da Chivasso : atti del convegno internazionale (Asti, 2000)*, Asti, Centro di studi sui Lombardi e sul credito nel medioevo, 2001, p. 103-143.

III. DES COMMUNAUTÉS SAVANTES

La rédaction du doctorat a bien entendu été un effort solitaire. Je n'ai pourtant jamais eu le sentiment de travailler seul. Comme à tout moment depuis lors, j'ai partagé mes interrogations, mes doutes et ma documentation avec d'autres chercheurs engagés dans des recherches conjointes ou parallèles. Je voudrais donc présenter sous cet angle les principaux travaux menés pendant la thèse et au cours des années suivantes, avant d'en venir, dans une dernière section de ce mémoire, à la présentation de quelques chantiers ouverts.

Le « colloque Olivi » et ses suites

C'est pendant mon séjour à Oxford, dans les années 1992-1994, qu'Alain Boureau a conçu un intérêt croissant pour Olivi. Le franciscain prenait le relais de Robert Kilwardby comme point d'entrée dans la scolastique, dans une stratégie qui visait, sinon à contourner Thomas d'Aquin, du moins à le situer dans un paysage intellectuel plus complexe que le tableau habituellement dressé. Comme le Centre de recherches historiques foisonnait alors de multiples enquêtes collectives, un « atelier PJO » avait été mis en place, auquel participaient notamment Irène Rosier et Gilbert Dahan ou, parmi les doctorants, Maaike van der Lugt et Charles de Miramon. Les *Quodlibets* avaient été choisis pour aborder l'œuvre d'Olivi, comme textes brefs, peu connus et aisément accessibles à partir de l'édition vénitienne de 1505. Le projet d'en réaliser collectivement une traduction s'est peu à peu révélé inadapté dans la mesure où ces questions, d'une date relativement tardive, présentaient souvent un caractère synthétique, supposant connus les développements plus substantiels des longues questions disputées

datant de la première partie de la carrière de l'auteur. La seule publication issue de cet atelier a été, quelques années plus tard, l'édition de la « Lettre à R. », préparée avec Elsa Marmursztejn et Cindy Kilmer, et dont j'ai rédigé l'introduction⁹².

Cette première approche collective d'Olivi a été relancée par le biais d'une autre enquête à visée comparatiste consacrée au vœu religieux. Les deux rencontres organisées sur ce thème, avec Pierre-Antoine Fabre, ont donné lieu à des publications provisoires qui n'ont pas débouché sur le volume de synthèse attendu⁹³. L'un des effets les plus positifs de cette enquête a été la venue à Paris de David Burr comme directeur d'études invité en juin 1996. Ce dernier travaillait alors à son ouvrage de synthèse sur les Spirituels, et ses interventions ont surtout porté sur Ange Clareno et les béguins de Languedoc. La sensibilité humaine avec laquelle il abordait ses personnages a fait une grande impression sur son auditoire. Grâce à l'apparition du courrier électronique, j'ai pu maintenir durant toutes les années de thèse un dialogue écrit qui m'a été infiniment précieux. Mais puisque l'enjeu ultime de cette activité était de faire à Olivi la place qu'il méritait d'occuper dans l'histoire intellectuelle médiévale, la façon la plus efficace d'y parvenir consistait à commémorer dignement le septième centenaire de sa mort.

Grottaferrata-Narbonne

Plus de trois ans à l'avance, Alain Boureau avait repéré la date anniversaire du 14 mars 1998. Nous avons pris notre temps pour concevoir et préparer ce colloque, notamment en sollicitant quelques chercheurs qui ne s'étaient pas encore penchés attentivement sur

⁹² « Petrus Ioannis Olivi. Epistola ad fratrem R. », *Archivum Franciscanum Historicum*, 91-1/2, 1998, p. 33-64

⁹³ J'y ai contribué avec « Vœu et contrat chez Pierre de Jean Olivi », *Cahiers du Centre de recherches historiques*, 16, 1996, p. 43-56

Olivi. Le choix de l'organiser, jour pour jour lors de l'anniversaire de son décès et sur les lieux mêmes, à Narbonne, avait été soigneusement réfléchi. Malgré quelques oublis et quelques défections, nous avons réussi à rassembler l'essentiel des philosophes et historiens qui s'intéressaient au sujet. Les Pères du Collegio San Bonaventura avaient également relevé la date et avaient finalement compris que le frère languedocien était le plus important théologien franciscain qui n'avait pas encore fait l'objet d'une entreprise d'édition systématique. Une réunion programmée à Grottaferrata en décembre 1997 devait avoir pour objet les œuvres d'Olivi et la définition d'un éventuel programme éditorial.

Ces deux colloques tombaient à point nommé dans mon parcours. La première année de thèse avait été mise à profit pour faire un premier tour d'horizon des écrits d'Olivi, en m'intéressant d'abord aux supports dans lesquels ils étaient conservés. J'ai ainsi pu repérer de nombreux manuscrits négligés, dans l'incipitaire de l'IRHT, en dépouillant méthodiquement tous les catalogues de bibliothèque auxquels je pouvais accéder, puis en explorant certains dépôts. Ma visite à Barcelone s'est notamment révélée fructueuse⁹⁴. Après avoir parcouru une première fois la totalité des écrits disponibles, imprimés ou inédits, le principal effort de la deuxième année de thèse avait porté sur le tri de plus d'un millier de références internes, le plus souvent présentées sous la forme laconique d'un « sicut alibi dictum est ». Une fois ces renvois sibyllins identifiés, la plupart des contradictions apparentes pouvaient être résolues en distinguant

⁹⁴ J'ai naïvement transmis en décembre 1996 le résultat de ces recherches à Antonio Ciceri, à qui Jacqueline Hamesse avait demandé de compléter sa maîtrise de théologie à Louvain par un inventaire des manuscrits d'Olivi. Ciceri a publié l'ensemble sous son nom dans *l'Archivum franciscanum historicum*, sans signaler ce qu'il me devait. J'ai pu y répondre en ajoutant de nouveaux manuscrits repérés entre temps, « Compléments à l'inventaire des manuscrits d'Olivi », *Archivum Franciscanum Historicum*, 90-3/4, 1997, p. 591-596. J'espère publier d'ici quelque temps, avec Antonio Montefusco, un inventaire complet des œuvres et des manuscrits d'Olivi.

plusieurs états textuels des mêmes questions, à l'aide des manuscrits conservés au Vatican et confisqués lors de la procédure de censure menée en 1283, qui contenaient souvent, de ce fait, des versions plus précoces que les recensions dérivant d'une mise en forme réalisée par l'auteur à une date ultérieure⁹⁵. Mis bout à bout, ces renvois internes permettaient de dessiner une chronologie relative de l'ensemble de la carrière d'Olivi qui donnait une image assez neuve de la succession de ses intérêts.

La préparation des deux colloques a également donné lieu à des déplacements et des rencontres utiles. J'ai ainsi passé deux semaines à Narbonne dans les archives municipales, afin de rassembler une documentation permettant de comprendre la société urbaine dans laquelle vivaient les frères mineurs. À Grottaferrata, Romain Mailleux m'a réservé un accueil chaleureux et les conseils donnés par Cesare Cenci ont été profitables, mais le fruit le plus précieux de ces visites a été la rencontre des membres de la commission Léonine. Adriano Oliva a été le premier à comprendre l'intérêt de mes graphiques représentant les citations croisées. Je lui suis infiniment reconnaissant de m'avoir introduit aux méthodes de travail de la commission. Mais l'événement le plus important de ces années de préparation du doctorat a été sans conteste la rencontre de Louis Jacques Bataillon. Ce n'est pas le lieu de répéter les qualités exceptionnelles de cet immense savant et d'exposer le rôle qu'il a tenu dans l'orientation des recherches en histoire intellectuelle du treizième siècle au cours des dernières décennies⁹⁶. Pour ma part, quelques formules économes ont suffi à aiguiller de façon décisive

⁹⁵ C'est par exemple ainsi que peut être résolu le problème sur lequel bute David Burr dans l'établissement d'une chronologie des *Quaestiones de perfectione evangelica*. La septième question de la série, qui est la dernière à demeurer inédite, a connu deux rédactions successives.

⁹⁶ Dragos Calma et Sylvain Piron, « Louis-Jacques Bataillon, *in memoriam* », *Oliviana* [En ligne], 3 | 2009, mis en ligne le 01 avril 2009, URL : <http://oliviana.revues.org/index348.html>

mes recherches et à confirmer l'intérêt de certaines pistes dans lesquelles j'hésitais à m'engager. Plus généralement, l'ouvrage du Père Torrell d'initiation à Thomas d'Aquin, synthèse d'un siècle d'érudition dominicaine, a constitué à mes yeux le modèle des travaux qu'il y aurait à accomplir sur Olivi. Au regard de cet exemple, ma thèse ne pouvait être au mieux qu'un brouillon informe du livre qu'il y aurait à publier une fois que toute une série de dossiers cruciaux seraient démêlés. Dans l'immédiat, l'édition des actes du colloque de Narbonne suffisait à rendre visible dans le paysage éditorial les nouvelles recherches en cours sur Olivi.

La réunion des éditeurs ne s'est malheureusement pas prolongée par une coordination raisonnée des efforts envisagés. Le comité scientifique désigné pour préparer la création d'une nouvelle collection, dont je faisais partie avec Marco Bartoli et Servus Gieben, ne s'est réuni qu'une seule fois et son avis n'a jamais été sollicité, de même que nul compte n'a été tenu du plan d'ensemble d'édition des *opera omnia* que j'avais proposé. Chaque volume a été publié en fonction de convenances individuelles, sans tentative d'harmonisation ni réelle supervision scientifique. Je comprends mieux rétrospectivement le choix de David Flood de continuer à publier ses éditions au Franciscan Institute de Saint Bonaventure. En revanche, le colloque de Narbonne a permis de nouer des liens durables d'amitié et de travail. L'accueil que nous avons reçu de la part de la Commission archéologique et littéraire et le fait que nos travaux se déroulent dans la grande salle des synodes du palais des archevêques ont produit un effet de dépaysement qui mettait en évidence le caractère particulier de l'occasion. Comme l'a souligné Louisa Burnham dans une allocution mémorable, c'était la première fois depuis 682 ans qu'un banquet commémoratif réunissait un 14 mars en Languedoc les disciples et admirateurs de frère Peire Joan.

Oliviana

Outre la publication des actes, dont la mise en page a été très efficacement réalisée par Cécile Soudan dans les semaines où j’achevais ma thèse, l’un des prolongements les plus évidents du colloque a été la création, quelques années plus tard, d’une revue électronique consacrée aux recherches sur Olivi. Ce choix est venu de la convergence de plusieurs facteurs qu’il convient d’expliquer. David Burr avait créé, dès 1996, une « Olivi Page », qui est rapidement devenue fameuse, mais qu’il a cessé de mettre à jour en novembre 2000. Nous avons accepté l’idée que le groupe parisien devrait assumer la coordination de la recherche collective. Restait à en définir les formes.

Un élément de poids à prendre en compte était la perspective d’une publication électronique de la *Lectura super Apocalipsim* par Warren Lewis. L’édition que ce dernier avait préparée, dans le cadre de sa thèse dirigée par Heiko Oberman, était devenu l’un des cas de samizdats les plus célèbres de la médiévistique⁹⁷. Nous avons tenu à lui rendre hommage en l’invitant à Narbonne où son intervention, qui visait à démontrer qu’Olivi avait bien été un hérétique et à s’en réjouir ostensiblement, avait suscité quelques agacements. Après la soutenance de sa thèse à Tübingen en 1975, Warren a mené une carrière universitaire quelque peu hors normes, sans trouver le temps ou l’occasion de publier son travail. En 1998, il était devenu clair que Paolo Vian avait de son côté renoncé à l’idée de poursuivre jusqu’au stade de l’impression son édition critique la *Lectura*. Celle-ci était destinée à demeurer, comme il l’avait confié à Marco Bartoli, « in cassetta ». Les articles savants qu’il a consacrés à la tradition manuscrite suffisaient à exécuter la part qui lui revenait du testament

⁹⁷ Lors du colloque, en essayant de faire le compte, nous sommes arrivés à une estimation d’au moins une centaine de copies pirates de la *Lectura*.

spirituel de Raoul Manselli, lequel avait annoncé dès 1955 que son édition était déjà « in corso di stampa ». Prenant sa retraite en 2002, Warren se remit à l'ouvrage comme chercheur associé à Notre Dame. Grâce à l'entregent bienveillant de Kent Emery, une possibilité de publication se fit jour chez Brill, dans la collection du Thomas-Institut de Cologne, dont les responsables n'excluaient pas la perspective d'une diffusion électronique simultanée à condition qu'elle n'anticipe pas la publication du volume. C'est en cette qualité que j'ai prodigué de multiples conseils et encouragements à Warren depuis cette époque et que j'ai révisé la totalité de son édition en la confrontant au meilleur manuscrit disponible (Paris, lat. 713).

Un autre facteur important tient à ce que le Collegio San Bonaventura avait rejeté ma proposition de publier dans la nouvelle collection olivienne un ouvrage consacré à la chronologie de ses œuvres qui aurait notamment pu servir de *prolegomena postquam* aux volumes édités en 1922-1926 par Bernhard Jansen. En reprenant les chapitres et les annexes de ma thèse consacrés à cette question, il y avait matière à composer un volume d'environ 120 pages de texte et 100 pages de matériaux justificatifs. Un tel livre n'aurait pas eu sa place chez un autre éditeur et je n'ai pas cherché à le proposer ailleurs. De ce refus, j'ai tiré une leçon simple. Il serait préférable de disposer d'un lieu de publication autonome. Le format électronique se prêtant mal aux articles longs, une telle revue conviendrait surtout à la publication de pièces brèves et de matériaux justificatifs, tels que la prosopographie des béguins de Louisa Burnham⁹⁸. À ma grande honte, je dois admettre que je n'ai jamais trouvé le temps et l'énergie depuis lors de reprendre le dossier de la chronologie pour en donner une rédaction plus synthétique. À chaque fois que j'ai été sur le point de le faire, des événements inattendus ont contrarié mes plans.

⁹⁸ Louisa A. Burnham, « A Prosopography of the Beguins and Spiritual Friars of Languedoc », *Oliviana*, 2, 2006, mis en ligne le 27 juin 2006, URL : <http://oliviana.revues.org/index37.html>

Un dernier élément à prendre en compte tient à ma collaboration à Revues.org. Marin Dacos m'avait contacté au printemps 2000, par l'intermédiaire de Didier Boisseuil qui était alors son collègue à Avignon. Il s'agissait d'étoffer le projet en contribuant à développer un annuaire de liens en histoire dont je me suis rapidement retrouvé le principal, sinon le seul rédacteur, puis par moments le dernier soutien d'une entreprise qui a longtemps été menacée avant d'obtenir des financements publics et l'appui inconditionnel d'institutions puissantes⁹⁹. Puisque la philosophie du projet visait à développer des outils d'édition en répondant aux demandes des revues, la création d'une publication électronique légère avait l'intérêt d'offrir un cobaye sur lequel différentes expérimentations pouvaient être tentées. De mon côté, il s'agissait aussi de plaider par l'exemple auprès de la communauté des médiévistes, en montrant qu'Internet pouvait être un espace de publication scientifique doté de tous les attributs nécessaires, y compris la stabilité des références garantissant la possibilité de citations pérennes.

Le choix de créer une revue microscopique, paraissant à un rythme irrégulier et indolent (la moyenne est d'un numéro tous les trente-deux mois), sur un sujet hyper-spécialisé, et dont la presque totalité des articles sont rédigés par des membres du comité de rédaction peut avoir quelque chose d'incongru, vu de l'extérieur. Il ne s'agit évidemment pas de proposer à l'imitation un modèle reproductible. De ce point de vue, l'existence d'*Oliviiana* doit plutôt se comprendre comme plaidoyer pour la diversité des formats de périodiques scientifiques. Le sens du projet répond essentiellement à l'objectif de faire émerger un objet d'enquête auquel aucune

⁹⁹ Après de multiples péripéties, c'est seulement en septembre 2009 qu'a été signée la décision de création d'une unité mixte de service associant le CNRS, l'EHESS, les universités d'Avignon et de Provence. Le comité de rédaction de Revues.org, dont je fais partie depuis sa création en 2002, s'est alors transformé en conseil scientifique du « Centre pour l'édition électronique ouverte ».

publication scientifique n'accordait d'attention spécifique. Plutôt que de laisser les travaux sur Olivi et les Spirituels se disperser dans des publications établies, le fait de les rassembler en un lieu permettait de donner à la question une visibilité supérieure. Au bout de trois numéros, la revue me semble avoir fait la preuve de son utilité. Le renouvellement est déjà en cours, puisque l'équipe s'est enrichie des apports d'Antonio Montefusco, qui étudie notamment les traditions latines et vernaculaires des opuscules spirituels d'Olivi, et de Kate Mesler qui s'intéresse, entre autres choses, aux prophéties joachimites. Le quatrième numéro bénéficiera également de la participation de Juhana Toivanen, qui a récemment soutenu à Jyväskylä une thèse remarquable sur la conscience animale chez Olivi¹⁰⁰.

Le club des amateurs de prophéties

Parmi les personnalités contactées en vue de mettre sur pied un comité de rédaction, Robert Lerner et Gian Luca Potestà ont été les plus réceptifs et ont aussitôt pris au sérieux les responsabilités que je leur proposais d'assumer. Depuis 2003, outre les moments sporadiques de préparation d'un numéro de la revue, nous entretenons des conversations savantes qui se sont prolongées par des échanges moins virtuels, puisque l'un et l'autre ont été tour à tour directeurs d'études invités à l'EHESS, et que j'ai été en retour invité à Milan et à Evanston. Cette fréquentation a eu, de mon point de vue, d'innombrables bienfaits.

L'un des principaux volets qu'il me restait à explorer pour arriver à une perception plus complète d'Olivi concernait son joachimisme

¹⁰⁰ Antonio Montefusco, *Iacopone nell'Umbria del due-trecento. Un'alternativa francescana*, Roma, Istituto storico dei Cappuccini, 2006 ; Juhana Toivanen, *Animal Consciousness. Peter Olivi on Cognitive Functions of the Sensitive Soul*, Jyväskylä (Jyväskylä studies in education, psychology and social research, 370), 2009.

que je n'avais pu aborder que très superficiellement dans le cadre de la thèse. Le travail mené en relisant la *Lectura super Apocalipsim* n'a pas suffi à combler cette lacune, en raison de la myopie inhérente au travail d'édition de texte qui conduit à focaliser l'attention sur des détails davantage que sur le dessin d'ensemble. Il fallait en outre prendre un recul supplémentaire pour mieux apprécier le statut très particulier de ce commentaire de l'Apocalypse et le mettre en regard d'autres séries textuelles, des textes authentiques de Joachim de Fiore qu'Olivi connaissait bien aux productions pseudépigraphes qu'il semble volontairement écarter, à l'exception de celles qui passent par l'intermédiaire de Conrad d'Offida et sont marquées du sceau de frère Léon. Sans les encouragements de mes prestigieux collègues, je n'aurais sans doute pas consacré deux années de séminaire aux différentes formes de prophétisme textuel, joachimite ou non.

Cette exploration m'a conduit à ouvrir beaucoup de dossiers qui n'ont encore donné lieu qu'à peu de publications. Il m'importait en effet avant tout de comprendre les règles générales de production, diffusion et réception de ce genre de documents. Après avoir observé dans la longue durée les modalités de circulation et de rassemblement textuel des prophéties dans des collections aux formes caractéristiques¹⁰¹, je cherche maintenant à analyser la structure herméneutique qui prévaut dans l'interprétation de ces écrits. Pour que sa parole ait une efficacité, le prophète doit presque par nécessité se présenter en employant une formule de dénégation (la référence la plus courante étant le *non sum propheta* d'Amos 7,14), et revendiquer la seule qualité d'interprète inspiré d'un document dont l'authenticité est garantie par l'ancienneté et renforcée par sa provenance exotique, le plus souvent grecque ou hébraïque¹⁰². Dans un autre travail en préparation, j'examine dans le détail la variété des

¹⁰¹ « Anciennes sibylles et nouveaux oracles » (vol. 4).

¹⁰² Communication au colloque « Le pouvoir des mots », organisé par Nicole Bériou, Jean-Patrice Boudet, Irène Rosier-Catach, Lyon, juin 2009.

techniques d'interprétation déployées sur le même texte par Arnaud de Villeneuve et Jean de Roquetaillade, qui appartiennent pourtant aux mêmes courants¹⁰³. Outre ces vues d'ensemble, j'espère aboutir un jour à des résultats probants sur quelques dossiers précis. Un texte qui m'a particulièrement retenu est l'*Oraculum Cyrilli*, rédigé vers 1300, sous la forme d'une lettre adressée, dans un mauvais latin émaillé de faux hellénismes, par un Cyrille du Mont-Carmel à Joachim de Flore, et dont Arnaud de Villeneuve, se prenant au jeu, a écrit les réponses de Joachim vers 1305. Ange Clarenno affirme que la première partie de l'Oracle serait un récit de la vie d'Olivi et de ses tribulations. Il me semble qu'il y a lieu d'accorder un certain crédit à cette indication et de considérer par conséquent ce matériau comme une source supplémentaire pour la biographie du franciscain – source d'autant plus précieuse, en dépit de son caractère crypté, qu'elle serait la seule à présenter une forme narrative. Je suis encore loin d'être parvenu à une interprétation satisfaisante. Le principal point qui me paraît acquis à ce jour est qu'au moment où une procédure de censure fut lancée contre lui, Olivi a été incarcéré et mis au pain et à l'eau pendant une durée relativement longue. Les autres documents sur lesquels je me suis penché demanderont pour leur part une investigation collective.

Robert et Gian Luca font tous deux partie du comité des éditeurs de Joachim de Fiore, avec Alexander Patschovsky, Kurt-Viktor Selge et Roberto Rusconi. De façon moins protocolaire, avec le concours énergique de Felicitas Schmieder, nous cherchons à animer un réseau de chercheurs intéressés par le prophétisme, et en particulier les prophéties pseudo-joachimites et Jean de Roquetaillade. Sans avoir reçu de définition formelle, ce groupe est parvenu à se réunir de façon régulière, à Modène (juin 2008), Budapest (juin 2009) et bientôt

¹⁰³ Communication au colloque « Allégories, symboles et dissidence », organisé par Anne Rolet, Nantes, décembre 2009.

à Prague (juillet 2010), avec la participation d'un certain nombre de doctorants et jeunes chercheurs italiens, américains et tchèques (Pavlina Cermanova, Courtney Kneupper, Kate Mesler, Marco Pedretti, Elena Tealdi). Alors que l'édition critique des œuvres authentiques de Joachim arrivera prochainement à son terme, la question qui se pose à présent est de savoir comment traiter les écrits qui lui ont été attribués au cours du XIII^e siècle. Le plus important de ces textes est le *Super Hieremiam* dont la tradition textuelle est particulièrement complexe. Ni Robert Moynihan, ni Stephen Wessley, qui ont récemment abordé la question, ne sont parvenus à des solutions satisfaisantes¹⁰⁴. Les quelques sondages que j'ai pu effectuer suggèrent que chacune des deux branches de la tradition textuelle doit être à son tour subdivisée selon les différents états d'une rédaction évolutive qui a pu débuter au monastère de Fiore et se poursuivre à la curie pontificale dans les années 1230-1240, avec une intervention plus ou moins intense de rédacteurs franciscains. Seule une équipe aguerrie pourra venir à bout de cet écrit protéiforme. Le *Super Isaiam*, également produit au milieu du XIII^e siècle, pose moins de difficultés mais sa tradition textuelle n'a pas encore été examinée dans son ensemble. Parcourant avec Emanuele Coccia les manuscrits du chapitre d'Olomouc, nous en avons examiné deux exemplaires produits dans les pays tchèques au début du XV^e siècle. J'ai l'intention d'étudier de façon plus approfondie ces volumes et leur histoire en compagnie de Pavlina Cermanova, ainsi qu'un troisième manuscrit du même fonds contenant la *Postilla super Danielelem* de Barthélemy Sicard, principale production savante des Spirituels franciscains de Languedoc après le décès d'Olivi. Enfin, un travail collectif est envisagé avec Kate Mesler et Gian Luca Potestà

¹⁰⁴ Robert Moynihan, « The development of the Pseudo-Joachim commentary *Super Hieremiam* : new manuscript evidence », *Mélanges de l'Ecole française de Rome - Moyen Age*, 98, 1986, p. 109-142 ; Stephen E. Wessley, *Joachim of Fiore and Monastic Reform*, New York, 1990, p. 101-135.

autour d'un manuscrit de Turin contenant la collection personnelle de prophéties rassemblées durant sa vie par un juriste piémontais au cours du XV^e siècle.

Le manuscrit trouvé en Lorraine

La meilleure justification de l'existence d'*Oliviana* a été apportée par un message envoyé le 31 mai 2008, à 13h53, le jour même où nous étions réunis à Evanston pour une journée d'hommage à Robert Lerner. Le message que j'ai découvert deux jours plus tard à mon retour de Chicago était intitulé « Manuscrit franciscain XV^e s. ». Il fournissait un lien vers un site reproduisant l'intégralité de ce manuscrit et posait une question simple : « Un étudiant serait peut-être intéressé par son étude et pourrait ainsi me renseigner sur son contenu ? » Le volume était dépourvu de page de titre, les premiers folios étant visiblement manquants. Un rapide coup d'œil à la première page conservée laissait apparaître, au bout de quelques lignes, une formule caractéristique de la *Lectura super Apocalipsim*. Il ne m'a fallu que quelques heures pour arriver à la certitude que ce manuscrit comportait un texte inconnu de Jean de Roquetaillade, discutant de différents points issus du commentaire d'Olivi¹⁰⁵. L'identification était stupéfiante en elle-même. Elle l'était encore plus, en considérant la façon dont cette pièce inattendue s'insérait dans les travaux que j'avais réalisés au cours des années précédentes. Je pensais précisément être arrivé au terme d'une étude des procédures menées contre Olivi, en particulier contre la *Lectura super Apocalipsim*. J'avais tour à tour attribué à Bonagrazia de Bergame une intervention anonyme dans cette procédure, puis mis à jour un texte

¹⁰⁵ Une première présentation du texte, rédigée trois semaines plus tard, a été publiée dans la *Revue d'histoire des textes*. Ce n'est qu'en décembre que j'ai finalement relevé que le nom de l'auteur figurait en toutes lettres au début de la protestation de foi finale.

ignoré de tous (sauf de Robert Lerner) comme étant de la main de Jacques Fournier, en pensant à chaque fois avoir franchi l'ultime étape de l'enquête¹⁰⁶. Par ailleurs, une lecture de l'édition récente du *Liber ostensor* de Roquetaillade m'avait amené à souligner sa grande proximité avec l'ecclésiologie olivienne, au prix de quelques manœuvres imputable à des stratégies d'écritures d'un prisonnier suspect d'hérésie¹⁰⁷. Le *Sexdequiloquium* faisait surgir un nouvel avis remis à Jean XXII dans ce dossier, le premier qui soit transmis dans son intégralité. On pouvait ainsi fixer de façon (probablement) définitive la liste des articles soumis par le pape à ses experts. Le *Magister Franciscus* qui l'avait rédigé était aisément identifiable à François de Meyronnes, ce qui n'était pas non plus sans intérêt. D'autre part, le fait même que ce texte ait été soumis à Roquetaillade pour qu'il s'explique sur une œuvre condamnée signalait que ses accusateurs avaient bien compris ses rapports privilégiés avec ce texte. La façon dont il parvient à maintenir l'essentiel des positions d'Olivier, en se gardant de défendre la moindre opinion hérétique, confirme l'hypothèse d'une très grande fidélité, à peine maquillée pour des motifs de prudence.

Outre l'intérêt du contenu, l'exhumation du manuscrit était elle-même digne d'un roman. Le propriétaire du volume a souhaité garder l'anonymat, mais j'ai pu le rencontrer et consulter le manuscrit en sa compagnie. Nous sommes ainsi parvenus à établir l'origine probable de ce volume, relique de la collection de livres anciens plus vaste qu'un ancêtre chirurgien avait constituée à Paris dans les premières décennies du XX^e siècle. Après avoir réchappé à un cambriolage de la maison de campagne dans laquelle la bibliothèque était conservée, le manuscrit sans reliure avait été rangé au bas d'une armoire avec d'autres vieux papiers. Ayant longtemps

¹⁰⁶ Voir « Censures et condamnation », « Bonagrazia de Bergame », « Un avis retrouvé de Jacques Fournier » (vol. 3) et l'introduction à ce volume.

¹⁰⁷ « L'ecclésiologie franciscaine de Jean de Roquetaillade » (vol. 3).

cherché en vain un avis expert dans les milieux bibliophiles, l'inventeur du codex avait finalement repéré lui-même la présence de thèmes franciscains en différents lieux du texte ; après avoir interrogé des frères mineurs, sans grand résultat, il s'était tourné vers les deux spécialistes du manuscrit médiéval et du franciscanisme qui se souciaient de mettre leur travaux à la disposition du plus grand nombre sur Internet, Denis Muzerelle et moi-même¹⁰⁸. C'est grâce à *Oliviana* que le manuscrit est arrivé sous mes yeux ; c'est donc naturellement dans ce même lieu qu'il fallait exposer, collectivement, le résultat d'une première approche de cette œuvre inattendue. Face à un ouvrage dont la taille peut être estimée à environ 115 000 mots, il était indispensable de mettre sur pied une équipe éditoriale pour venir à bout de l'édition critique dans un délai raisonnable. Mettant principalement à profit le cercle des amateurs de prophéties textuelles, j'ai choisi de co-diriger l'entreprise avec Christine Morerod-Fattebert, patiente éditrice du *Liber secretuum eventuum* et du *Liber ostensor* de Roquetaillade, et je me réjouis chaque jour de cette décision.

Le séminaire

Par un enchaînement de circonstances qui doit beaucoup à la chance, moins de deux ans après la soutenance de ma thèse, je me suis retrouvé de l'autre côté de la barrière, élu maître de conférences à l'EHESS. La période intermédiaire avait été adoucie par un séjour de six mois au Collegium Budapest. Le retour à Paris a été plus difficile et l'entrée en fonction, vécue comme une charge écrasante.

¹⁰⁸ Pour cette raison, j'ai tenu à publier ses observations sur le manuscrit, en composant un article factice à partir de ses courriers, dont l'auteur a approuvé la publication, cf. Denis Muzerelle, « Examen paléographique du manuscrit lorrain », *Oliviana*, 3, 2009, mis en ligne le 08 avril 2009, URL : <http://oliviana.revues.org/index328.html>

Pour être à la hauteur de l'idée que je me faisais de l'institution, il me fallait fixer pour moi-même certaines règles à suivre.

La principale responsabilité consistait à organiser chaque année un séminaire de recherche. J'avais sous les yeux l'exemple d'Alain Boureau et je me souvenais de la façon de faire de Jacques Le Goff. Pour des raisons que je ne m'explique pas bien, le modèle qui s'est imposé à mon esprit provenait d'une très ancienne lecture. Marcel Mauss avait été chargé de prononcer en 1935 devant l'assemblée des enseignants de l'École pratique la nécrologie du grand indianiste Sylvain Lévi. Dans ce discours aux tonalités hagiographiques, il rappelle les règles de méthode que s'était donné celui qu'il appelait son « deuxième oncle » : « ne rien publier que d'original, ne rien enseigner qui ne fût digne de publication »¹⁰⁹. Relisant ces pages, je rougis de ne pas avoir tenu compte du conseil suivant qui était de « publier tout de suite tout travail achevé », mais une telle exigence n'était évidemment pas à la portée d'un débutant.

Interprétant sans doute de travers cet exemple, j'ai tenté de surmonter mon sentiment d'indignité au moyen de quelques décisions qui se sont révélées assez coûteuses dans l'immédiat : ne pas prendre comme thème de séminaire des sujets déjà traités dans ma thèse, changer de sujet chaque année, et même de domaine d'études les premiers temps, mettre sur la table le plus souvent possible des documents rares ou inédits. J'ai de la sorte accumulé en quelques années des quantités de matériaux et de pistes qui sont encore très loin d'avoir été pleinement exploités. Les mêmes exigences valaient aussi bien quant aux façons de procéder. Si le précepte de base était de ne rien prendre pour acquis et se méfier des lieux communs et des certitudes trop facilement partagées, cette

¹⁰⁹ Marcel Mauss, *Ceuvres*, Paris, Minuit, 1969, t. 3, p. 538. Un ouvrage collectif lui a récemment été consacré : L. Bansat-Boudon, R. Lardinois (dir.), *Sylvain Lévi. Études indiennes, histoire sociale*, Turnhout, Brepols, « Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, Sciences religieuses, 130 », 2007.

défiante méthodique imposait de ne jamais rien citer de seconde main, mais toujours remonter aux sources. Il fallait alors prendre les documents dans leur globalité, en exécrant la pratique des « morceaux choisis », mais aussi dans leur histoire et leur matérialité, ce qui impliquait de retourner aux manuscrits dès que possible, ou à défaut, de lire de près les apparats critiques. Ces exigences imposaient également une sobriété dans la publication : ne jamais rien publier qui ne contienne des matériaux ou des interprétations originales, en évitant autant que possible les répétitions. Pour être efficace, cette stratégie aurait réclamé de ne publier que dans des lieux visibles, ce que j'ai longtemps omis de faire.

Le groupe

Organisant les activités du Centre de recherches historiques au début des années 1990, Bernard Lepetit avait poussé à la constitution de multiples « groupes de recherches » qui devaient n'être que des configurations légères de rencontres intellectuelles au sein du laboratoire. Dans cet esprit, Alain Boureau avait fondé un « Groupe d'anthropologie scolastique » en 1993, qui se différenciait du « Groupe d'anthropologie historique de l'Occident médiéval » par un jeu de mots subtil, en remontant d'une référence à l'anthropologie culturelle lévi-straussienne à l'ancien sens philosophique du terme. Le groupe s'est progressivement élargi au fil des années. Au noyau initial des jeunes docteurs qui avaient préparé leur thèse avec Alain Boureau (Charles de Miramon, Piroska Nagy, Maaïke van der Lugt, Elsa Marmursztejn, Béatrice Delaurenti, Thierry Lesieur) et à la nouvelle cohorte de doctorants (Amélie De Las Heras, Blaise Dufal, Bénédicte Girault, Pauline Labey, Vicki-Marie Petrick, Séverine Rousset) se sont associés des jeunes historiens qui partageaient des préoccupations convergentes (Étienne Anheim, Damien Boquet,

Cédric Giraud) et des chercheurs étrangers sans poste fixe qui trouvaient dans le groupe un lieu d'écoute et de débat (Gianluca Briguglia, Emanuele Coccia, Isabel Iribarren, Catherine König-Pralong, Andrea Robiglio). Il faudrait encore ajouter à cette liste des proches qui, sans être officiellement affiliés au groupe pour des raisons principalement institutionnelles, participent à nos travaux et discussions (Claire Angotti, Joël Chandelier, Benoît Grévin, Martin Morard, etc.) et des collègues étrangers qui partagent notre façon de concevoir et d'aborder l'histoire intellectuelle médiévale et entretiennent des échanges suivis avec plusieurs d'entre nous (Gian Luca Potestà, Constant Mews, Louisa Burnham, Samantha Kelly, Patrick Nold, etc.).

Davantage qu'une institution, le groupe se définit plutôt comme un tissu de relations intellectuelles et amicales, qui sont souvent d'autant plus fortes qu'elles demeurent informelles, entre des personnalités qui ont à la fois des intérêts communs et des sensibilités nettement différenciées. Le principal lieu de rencontre est constitué par le séminaire collectif du printemps, dévolu à la présentation de travaux en cours et à la discussion de livres récents et de thèses fraîchement défendues. Si je peux dire sans forfanterie que je pense collectivement, c'est qu'il m'arrive quotidiennement d'intérioriser les points de vue propres aux uns et aux autres, dans un échange qui n'a pas besoin de s'actualiser pour produire des effets puissants. Cela étant, l'échange réel compte énormément et tout ce que j'écris, y compris le présent texte, doit être relu par deux ou trois amis avant que je puisse le considérer comme achevé. L'analogie la plus parlante que je puisse trouver pour décrire ce fonctionnement serait celle d'un collectif de musiciens de jazz, jouant de différents instruments et dans différents styles, capables de changer d'instrument comme de style, qui peuvent se retrouver dans

des formations variées, plus ou moins restreintes, en divers points du globe, pour improviser ensemble.

Avec les philosophes

Je n'ai jamais eu la tentation de devenir philosophe, ni même entretenu l'espoir de partager véritablement leur idiome. En revanche, le projet d'une histoire intellectuelle telle que je la concevais imposait que je sois au moins capable de me faire comprendre d'eux, de participer à leurs travaux et de publier dans leurs ouvrages et leurs revues. Pour des raisons contingentes, ce dialogue a surtout été mené dans les années 2002-2005, mais je n'ai nullement abandonné cette exigence de principe.

Ce dialogue tient d'abord à la configuration particulière du milieu parisien dans ces années qui ont connu une renaissance spectaculaire de l'intérêt pour la philosophie médiévale. Olivier Boulnois avait participé à la première journée d'études sur le vœu en 1995. Un empêchement ne lui avait pas permis de se rendre au colloque de Narbonne, mais il était particulièrement attentif au dossier Olivi et avait été, à ce titre, un destinataire de la partie philosophique de ma thèse. Répondant à ses commandes, j'ai d'abord contribué à un volume de traduction de textes sur la science divine, puis ai officiellement donné 25% de mon temps de travail à une « action concertée incitative » du CNRS consacrée à l'histoire de la subjectivité. Les réunions organisées à Villejuif en mars 2002, puis à la Sorbonne en juin 2003, ont été particulièrement fructueuses, tant du point de vue des échanges que de celui des rencontres avec une génération de jeunes philosophes médiévistes qui finissaient alors leurs thèses ou venaient juste de la soutenir (Jean-Baptiste Brenet, Julie Casteigt, Sebastian Maxim, Andrea Robiglio, Jacob Schmutz). Dans la même période, j'ai également répondu présent, avec Elsa

Marmursztejn, à l'occasion d'un colloque sur Duns Scot, lors lequel nous avons sensiblement outrepassé le rôle d'historiens qui nous avait été assigné par le programme¹¹⁰.

C'est principalement autour de la personnalité de Ruedi Imbach que s'est fédéré ce regain d'intérêt pour la pensée médiévale au cours des dix dernières années. Des réunions informelles rassemblant les enseignants parisiens concernés en début d'année universitaire visaient simplement à nous informer mutuellement de ce que chacun faisait. De ces rencontres sont nés quelques projets et réalisations, tels que la collection de traductions « Translatio » publiée chez Vrin. De façon plus solennelle, les journées « Incipit » ou les conférences Pierre Abélard du mois de mai sont rapidement devenues des institutions qui attirent un public international. J'y ai tenu ma part, en intervenant plusieurs fois dans les séances de présentation de livres récents. Ma contribution la plus importante à ce milieu a été de suggérer à Ruedi Imbach l'idée d'organiser à la Sorbonne une table ronde marquant le retour à Paris de la Commission Léonine. La rencontre a eu lieu en décembre 2003. Malheureusement, en raison de circonstances personnelles, je n'ai pas trouvé le temps au moment requis de mettre par écrit ma contribution qui visait à souligner la continuité existant entre l'école du Saulchoir de l'entre-deux-guerres et le renouvellement des cadres et des méthodes de la Commission Léonine intervenu au début des années 1950. Le même maître général de l'ordre dominicain qui avait prononcé la censure de Marie-Dominique Chenu en 1942 était venu, moins de dix ans plus tard et juste avant qu'éclate l'affaire des prêtres-ouvriers, chercher ses élèves pour relancer une institution savante qui menaçait ruine. Il m'aurait fallu, pour parvenir à un exposé digne de publication, compléter les souvenirs du Père Bataillon et mon dépouillement du *Bulletin thomiste* dans l'entre-deux-guerres, par une recherche dans

¹¹⁰ Voir « Duns Scot et la politique » (vol. 5) et l'introduction de ce volume.

les archives de la province de France et de la Commission léonine. J'espère trouver le temps de mener à bien d'ici quelque temps ce travail qui me tient à coeur¹¹¹.

Mes échanges les plus intenses avec les philosophes ont eu lieu dans le cadre bien plus modeste d'un séminaire d'étudiants animé par Dragos Calma à l'ENS au printemps 2004. J'avais rencontré Dragos par l'intermédiaire d'Emanuele Coccia qui avait assisté à quelques séances de mon séminaire l'année précédente. J'étais enthousiasmé par les travaux qu'ils menaient ensemble sur l'averroïsme latin du XIII^e siècle, qu'ils renouvelaient tout simplement en allant consulter de nombreux textes inédits¹¹². J'avais de mon côté des questions convergentes. Les plus anciens écrits conservés d'Olivi sont apparemment issus d'un commentaire de la *Physique* d'Aristote, sans doute délivré au *studium* franciscain de Paris au début des années 1270. Le jeune franciscain savait donc de quoi il parlait en mentionnant à cinq reprises, dans des questions disputées à Narbonne dans les années 1277-1279, des positions tenues par les *averroïstae*. Un an après une première séance de discussion sur ce thème, je me suis mis à l'ouvrage, pour contribuer à un dossier de la *Freiburger Zeitschrift* dirigé par Dragos et Emanuele. L'effort a été si intense qu'il m'a porté à la limite de l'effacement entre les frontières disciplinaires¹¹³. La leçon que j'en tire est pourtant sans équivoque. En droit, il n'existe aucune discontinuité entre

¹¹¹ J'en ai dit à peine quelques mots dans « Nicholas of Bar's collection » (vol. 2).

¹¹² Dragos Calma, Emanuele Coccia, « Un commentaire inédit sur la Physique attribué à Siger de Brabant (Paris, ms. lat. 16297, ff. 70va-73va, 76ra-76vb), étude et édition de texte », *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge*, 73, 2006, p. 283-349 ; Eid., « Antoine de Parme, un averroïste oublié. Etude et transcription des *Dubia et remotiones super intellectum possibilem et agentem* », à paraître dans Alain de Libera (éd.), *Translatio studiorum. Averroès, l'averroïsme, l'antiaverroïsme. XIVth Annual Symposium of the Société Internationale pour l'Etude de la Philosophie Médiévale*, Genève, 4-6 octobre 2006, Turnhout, Brepols (coll. Rencontres de Philosophie Médiévale), 2010 ; D. Calma, « Une question inédite de Siger de Brabant copiée par Pierre de Limoges (BnF, ms. lat. 16407, f. 227va-vb), étude et édition de texte », *Przegląd Tomistyczny*, 12, 2006, p. 141-175.

¹¹³ Voir « Olivi et les averroïstes » (vol. 2) et l'introduction à ce volume.

l'interprétation historique et la lecture philosophique des mêmes textes. Dans les faits, des problématiques comme la noétique d'Averroès sont d'une telle complexité que, pour ne pas y perdre pied, il faut être doté d'une certaine tournure d'esprit qui fait apprécier le concept pour lui-même. Mais l'effort en valait la peine, et cette exploration de territoires strictement philosophiques m'a paradoxalement fourni, en jouant un peu, des arguments supplémentaires à l'appui des aspects les plus sociologiques de ma démarche. L'averroïsme est irréfutable, puisque aucune objection individuelle ne peut être valablement opposée à l'intellect unique ; en cherchant à en tirer, comme l'a fait Dante en son temps, des implications politiques, on peut y trouver un point d'appui spéculatif à une théorie de l'intelligence collective.

Enquêtes collectives

Les raisons pour lesquelles j'ai moins pratiqué ce type de travaux après l'été 2005 tiennent sans doute pour partie à l'épuisement mental ressenti après ma tentative de lire le commentaire d'Averroès au *De anima*. Mais il faudrait corriger cette impression en évoquant des travaux qui n'ont pas encore abouti à une rédaction achevée. Ainsi, le séminaire donné en octobre 2007 à Olomouc avec Emanuele Coccia et Tamás Visi sur la référence à Maïmonide chez Olivi à propos de la création du monde est l'une des plus belles sessions de free-jazz intellectuel de ma carrière (pour reprendre la métaphore employée plus haut). En réalité, l'inflexion est avant tout liée au fait que j'ai été embarqué, après cette date, dans plusieurs projets de recherches collectifs qui m'ont davantage fait pencher vers la sociologie des intellectuels et l'histoire des frères mineurs.

Quodlibase

L'impossibilité, ou plutôt l'inutilité de tracer une démarcation entre des approches historique et philosophique apparaît plus clairement si l'on considère un exercice universitaire comme le Quodlibet. Lors de ces disputes, un maître était tenu de déterminer des questions posées par n'importe qui sur n'importe quel sujet. Une fois « mise en ordre », chaque série rassemble des questions qui vont des points les plus ardues de théologie trinitaire à des problèmes de morale pratique. Pour ce motif, ces documents fournissent un terrain privilégié pour observer l'activité doctrinale et la fonction sociale des théologiens, ce qui a été le sujet de la thèse d'Elsa Marmursztejn¹¹⁴.

Alain Boureau avait lancé l'idée de transformer le répertoire des collections de Quolibets dressé par Palémon Glorieux en une base de données interrogeable en ligne. Après quelques séances de discussions préliminaires au sein du groupe, j'ai pris en charge la réalisation du projet, en confiant à François Lermigeaux la programmation de la base. Un travail collectif a permis de numériser les données rassemblées par Glorieux et de les mettre à jour en fonction des recherches et des éditions de texte intervenues depuis 1935. Je me suis ensuite chargé d'alimenter la base en insérant les intitulés et références de quelque 6 000 questions, ainsi que les données biographiques concernant leurs 150 auteurs. Dans un certain nombre de cas, notamment lorsque les manuscrits étaient disponibles à la Bibliothèque nationale ou en microfiches à l'IRHT, les intitulés de questions inédites présentés par Glorieux ont été vérifiés et fréquemment corrigés – je l'ai fait notamment pour Servais du Mont-Saint-Eloi ou la collection de Nicolas de Bar. Inaugurée en juin 2006, la base n'est toujours pas totalement achevée. Il reste

¹¹⁴ Elsa Marmursztejn, *L'autorité des maîtres. Scolastique, normes et société au XIII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2007.

encore à mettre en relation les entrées bibliographiques avec les questions et collections. En outre, le projet d'un index thématique des questions, sur lequel le groupe a travaillé au printemps 2006, en prenant comme point de départ une proposition d'Andrea Robiglio, n'a pas été mené à bien. Les efforts à accomplir pour produire une telle indexation sont apparus hors de proportion avec l'usage qui pourrait en être fait. En dépit de ces limites, la base est déjà utile et largement utilisée, puisque plus de 175 utilisateurs sont enregistrés, dont un petit nombre la fréquente assidûment.

La réalisation de ce projet est allé de pair avec la préparation de deux ouvrages collectifs sur les Quodlibets théologiques coordonnés depuis Nicosie par Chris Schabel. Les deux entreprises ont des chronologies rigoureusement parallèles. Conçues en 2000, elles sont arrivées à terme en 2006/2007¹¹⁵. Dès le moment où Elsa et moi avons été contactés par Chris pour participer à ces volumes, j'ai continuellement échangé avec lui des idées, informations, références ou copies de manuscrits. Nous avons ainsi compilé ensemble la bibliographie des éditions de Quodlibets, avec la participation toujours aussi efficace que réjouissante de Bill Duba. Notre collaboration ne s'est pas arrêtée là puisque j'ai participé, avec Giovanni Ceccarelli, au volume consacré à Guiral Ot édité par Bill et Chris¹¹⁶. Nous avons eu le bonheur d'intervenir côte à côte tous les trois dans la même session du colloque de la Société internationale pour l'étude de la philosophie médiévale consacré aux *studia* des ordres religieux en octobre 2008¹¹⁷. Avec les mêmes compagnons, je dois encore intervenir dans un colloque sur François de la Marche et contribuer à un volume sur Philippe de Mézières en partie édité par

¹¹⁵ Chris Schabel (dir.), *Theological Quodlibeta in the Middle Ages. The Thirteenth Century*, Leiden, Brill, 2006 ; Id., *Theological Quodlibeta in the Middle Ages. The Fourteenth Century*, Leiden, Brill, 2007. Voir « Franciscan Quodlibeta » et « Nicholas of Bar's collection », (vol. 2).

¹¹⁶ « Gerald Odonis' Economics Treatise » (vol. 5).

¹¹⁷ « Les *studia* franciscains de Languedoc et d'Aquitaine » (vol. 2).

Chris. Ces échanges particulièrement gratifiants, fondés sur une parfaite compréhension mutuelle, un sens aigu de l'humour et une générosité sans limite, m'ont également fait progresser sur un point important, en m'amenant à considérer plus attentivement le renouveau de la discussion théologique dans les premières décennies du XIV^e siècle.

Chris Schabel, Russ Friedman et Bill Duba ont tous trois été formés à Iowa City par Katherine Tachau. Le style d'histoire intellectuelle qu'ils pratiquent remonte au maître de cette dernière, William Courtenay, qui mène aussi bien une analyse conceptuelle qu'une histoire institutionnelle et sociale des universités et écoles médiévales, en se fondant sur une philologie impeccable. Cette panoplie idéale résume assez bien le modèle vers lequel j'essaie de tendre.

Une autre collaboration précieuse qui recoupe pour partie ce cercle est celle que j'entretiens depuis plus de dix ans avec mon ami Giovanni Ceccarelli sur des questions de morale et de pratiques économiques. Nous avons invité Giovanni au colloque de Narbonne sur la recommandation de Giacomo Todeschini, et à raison car sa contribution sur « le jeu comme contrat » est sans doute l'article le plus souvent cité du volume¹¹⁸. En dépit de ses liens avec Todeschini, le manière de faire de Giovanni est plus proche de celle que je pratique, davantage attentive aux contextes et usages sociaux qu'aux seuls jeux de transformation interne des discours. Là où Giacomo Todeschini prête surtout attention aux glissements de sens, nous aurions plutôt tendance à marquer clairement les distinctions de registres. Depuis Narbonne, nous avons plusieurs fois eu l'occasion de travailler ensemble, et notamment avec Chris Schabel pour le premier volume des *Theological Quodlibeta*, ou en préparant une intervention sur le *De contractibus* de Guiral Ot.

¹¹⁸ C'est du moins l'article qui nous a valu une colonne entière dans *Le Monde*.

L'économie des ordres mendiants

En 1999, j'ai présenté une candidature à l'École française de Rome en proposant comme principal sujet de recherche une approche du couvent Santa Croce à Florence à partir de sa bibliothèque. Pleinement développé, le projet viserait à faire l'histoire totale d'un couvent franciscain, en considérant aussi bien la construction du bâtiment et sa décoration, les activités d'enseignement qui s'y déroulent, la production et la conservation des livres, mais aussi la prédication, la circulation des frères au sein de la province, le fonctionnement de l'inquisition, les communautés de tertiaires installées à proximité, les relations des frères avec la ville et la place du couvent dans le système urbain. La périodisation pertinente irait des dernières décennies du XIII^e siècle aux débuts de l'Observance franciscaine. Je ne sais si je trouverai jamais le temps et l'énergie de mener à bien ce projet, ou du moins d'en organiser la réalisation, puisqu'une telle approche impose évidemment la collaboration de chercheurs ayant des compétences multiples.

La première idée de cette recherche remonte aux semaines passées à étudier un manuscrit de Santa Croce (Biblioteca nazionale centrale, D. 6. 359) qui conserve encore sa reliure d'origine et sur lequel j'ai mené mon apprentissage codicologique au printemps 1997. J'ai découvert après coup que la principale question que je me posais avait été résolue trente-trois ans auparavant et que le codex avait déjà fait l'objet d'une description impeccable à laquelle je n'avais finalement à apporter que des corrections infimes¹¹⁹. Ce manuscrit comportait bien un premier état, anonyme, de l'enseignement de

¹¹⁹ Je fais respectivement allusion à Hildebert A. Huning, « Die Stellung des Petrus de Trabibus zur Philosophie nach dem zweiten Prolog zum ersten Buch seines Sentenzenkommentars. Ms 154, Bibl. Communale, Assisi », *Franziskanische Studien*, 46, 1964, p. 193-286 et Francesco Del Punta, Concetta Luna (ed.), *Aegidii Romani opera omnia. I Catalogo dei manoscritti (96-151), 1/2* Italia (Firenze, Padova, Venezia)*, Firenze, Olschki, 1989, p. 89-111.

Piero delle Travi (Petrus de Trabibus), donné au *studium* florentin en 1295-1296. Le temps passé sur ce volume n'a pourtant pas été inutile. Avant de parvenir à cette conclusion, j'ai dû me documenter sur tous les lecteurs actifs à Santa Croce dans la période et sur les détails de leurs carrières, en rencontrant des personnages tels que Filippo d'Oltrarno¹²⁰ ou Giacomo da Tresanti, mais aussi Andrea de' Mozzi, de la famille des grands banquiers, qui fut par la suite inquisiteur et dont la seule activité intellectuelle connue était représentée par quelques annotations sur le cod. D. 6. 359. Par ailleurs, considérant la date, je n'ai pu résister à la suggestion que Dante aurait assisté aux disputes quodlibétiques, et posé lui-même une ou deux questions au théologien franciscain¹²¹. Se dessinait ainsi, à travers ces premiers linéaments, la question des liens multiples entre le couvent et la ville – aussi bien les relations sociales maintenues par les frères avec leur milieu d'origine que l'ouverture du *studium* à un public extérieur. Comme souvent, la documentation florentine est exceptionnellement riche, puisque l'on conserve des registres produits par les notaires actifs au sein du couvent dans les années 1295-1322. Connus depuis longtemps, ces documents n'avaient été que très partiellement exploités. Ils promettaient d'apporter des lumières précieuses sur un point qui était pour moi décisif. Pour comprendre qui étaient les Spirituels et ce qu'ils avaient voulu faire, il fallait mieux connaître ce qui se passait réellement dans les couvents franciscains autour de 1300. Cette démarche ponctuelle était lourde de conséquences. Elle conduisait à prendre les frères mineurs pour des acteurs sociaux à part entière, et non plus à les traiter comme des fantômes désincarnés à qui l'on imputait par principe les idéaux de

¹²⁰ J'habitais alors dans l'Oltrarno, et mon voisin le sculpteur Fabrizio Gerbino que je tenais informé de l'avancement de mes travaux a longtemps pensé que l'ensemble de ma thèse était consacrée à Pippo d'Oltrarno.

¹²¹ Voir « Le poète et le théologien » (vol. 4).

détachement qu'ils proclamaient, en omettant à dessein d'observer de plus près leurs activités quotidiennes¹²².

Peu de temps après, Nicole Bériou et Jacques Chiffolleau ont posé en termes plus généraux une question similaire, en invitant à réfléchir aux pratiques économiques des ordres mendiants. Une équipe de recherche que j'ai contribué à animer s'est réunie à Paris, Lyon et Rome en 2002 et 2003. Les résultats ont abouti à un ouvrage finalement paru en 2009. J'ai présenté dans ce cadre l'étude de la situation florentine autour de 1300¹²³. Le cas ne peut évidemment être érigé en règle puisque Santa Croce est, avec la maison parisienne, l'un des deux plus grands couvents de l'ordre. Le couvent de Padoue, qui était également le siège de l'inquisition provinciale, peut offrir un point de comparaison. Il présente aux mêmes dates des traits semblables, et même encore plus accentués. Les multiples titulaires de la charge d'inquisiteur avaient pratiqué des détournements de fonds de grande ampleur qui leur permettaient d'entretenir un train de vie luxueux ou d'enrichir leurs familles, sans oublier de faire bénéficier le personnel dirigeant de la province de toutes sortes de cadeaux et d'offrir des repas à l'ensemble des frères, ce que l'on peut décrire au sens juridique du terme comme un système de corruption généralisée. Un dossier d'accusation dénonçant ces pratiques, compilé pour le compte de la ville et de l'évêque en 1302, a récemment été publié¹²⁴ ; il faut le compléter par des archives pontificales partiellement éditées, qui permettent de suivre l'enquête jusqu'à sa conclusion en 1308¹²⁵. Le travail mené sur

¹²² À titre d'exemple, il suffit de renvoyer à la description irénique du même couvent par Raoul Manselli, « Firenze nel Trecento : S. Croce e la cultura francescana », *Clio*, 9, 1973, p. 325-342.

¹²³ « Un couvent sous influence » (vol. 3).

¹²⁴ *Il «Liber contractuum» dei frati Minori di Padova e di Vicenza (1263-1302)*, E. Bonato (éd.), Rome, Viella, 2002.

¹²⁵ Mariano D'Alatri, *Eretici e inquisitori in Italia. Studi e documenti. I. Il Duecento*, Roma, Istituto storico dei Cappuccini, 1986, p. 143-178, qui laisse de côté une partie des documents contenus dans le registre qu'il publie, sans indiquer les

ce dossier, présenté en séminaire en décembre 2008, n'a pas encore été rédigé.

Puisque les livres constituent la principale richesse que les frères accumulent, thésaurisent, donnent en gage ou revendent, comme le souligne Neslihan Şenocak dans ses belles études¹²⁶, la recherche collective a rebondi sur cette question. Je collabore sur ce thème à une nouvelle équipe dirigée par Nicole Bériou et Donatella Nebbiai dans le cadre de laquelle j'ai donné un exposé sur la circulation des livres interdits à partir de l'exemple d'Olivi. Dans le colloque à venir, je présenterai avec Antonio Montefusco les données concernant l'usage des livres dans les groupes de fraticelles italiens du XIV^e siècle.

Sources franciscaines

De février 1993 à juillet 2000, j'ai presque continuellement vécu à l'étranger. Au fil des années, j'ai suivi les pistes de recherches qui se présentaient à moi, en dialoguant principalement avec des chercheurs américains ou italiens. À Florence, dans une institution internationale où j'étais certes isolé en tant que médiéviste, je pouvais avoir des discussions fécondes avec des historiens des sciences anglais et irlandais, un sociologue suédois ou un économiste hollandais. C'est plutôt de retour en France que je me suis senti isolé en tant que médiéviste. J'étais frappé de constater que les principaux sujets qui m'intéressaient, et qui me paraissent de la plus haute importance, étaient presque totalement délaissés par les médiévistes français, qu'il s'agisse de la pensée économique et politique médiévale, des courants joachimites ou du franciscanisme en

raisons de ce choix, cf. Archivio Segreto Vaticano, Collectorie 133.

¹²⁶ Neslihan Şenocak, « Book acquisition in the Medieval Franciscan order », *The journal of religious history*, 27, 2003, p. 14-28, et « Circulation of books in the Medieval Franciscan order: attitude, methods and critics », *Ibid.*, 28, 2004, p. 146-161.

général. Sur ce dernier point, le contraste était particulièrement vif avec la situation italienne où les études franciscaines prolifèrent sans discontinuer depuis des décennies. Les Pères Théophiles Desbonnets et Jacques-Guy Bougerol n'avaient pas eu de successeurs. André Vauchez avait coordonné des enquêtes collectives importantes à Rome et après son retour en France¹²⁷, qui n'avaient connu que des prolongements très partiels. Jacques Dalarun était le seul à affronter dans leur globalité les questions liées à la généalogie des sources franciscaines.

Cette relative déshérence pouvait être une stimulation à produire rapidement un ouvrage centré sur les tensions qui parcourent l'ordre. Au contraire, l'absence d'interlocuteurs m'a plutôt conduit à laisser reposer, peut-être trop longtemps, ce projet de livre. Si je n'ai pas pris la question comme thème de séminaire à Paris, j'en ai fait la matière d'un cours intensif de master à la Central European University de Budapest en 2001 et 2002. Cette expérience a été marquante, aussi bien en raison des recherches préparatoires à ces cours et de leur exécution que des liens étroits que j'ai maintenu depuis lors avec plusieurs des étudiants qui y avaient assisté.

Aussi, quand Jacques Dalarun m'a demandé en février 2006 de participer à une nouvelle traduction des sources franciscaines, je ne pouvais pas me dérober à l'appel. Outre le choix des personnes – qui souvent n'avaient jamais encore abordé le domaine franciscain et y ont apporté pour cette raison un air frais salubre – le dispositif adopté pour mener les traductions s'est révélé particulièrement fructueux. L'une des principales tâches qui m'incombait était de relire la traduction de la *Compilation d'Assise* préparée par François Delmas-Goyon. Ce dernier ayant choisi de compiler dans ses notes

¹²⁷ André Vauchez (dir.), *Mouvements franciscains et société française: XII^e-XX^e siècles*, Paris, Beauchesne, 1984, constitue l'exception. L'article de Jean-Louis Biget « Autour de Bernard Délicieux. Franciscanisme et société en Languedoc entre 1295 et 1330 », a été une lecture fondamentale pour ma recherche.

tous les lieux variants des différents florilèges issus des « fiches » de frère Léon, la discussion sur les choix de traduction conduisait naturellement à reprendre à la base tout ce que l'on pouvait savoir de la transmission textuelle des souvenirs du scribe de François. L'organisation d'un séminaire des traducteurs à l'IRHT nous a donné l'occasion de mettre sur la table l'état de nos réflexions. Le résultat auquel nous sommes parvenus a été présenté sommairement dans les introductions à ces textes, dans le recueil des traductions paru en mars 2010¹²⁸. Nous y reviendrons de façon plus extensive dans un avenir proche. Comme le montre le cas des écrits léonins, et de quelques autres, cet effort de mise à disposition du grand public s'est accompagné de véritables avancées scientifiques. La dynamique de groupe m'a incité à prendre comme thème de séminaire 2008-2009 la question des « conflictualités franciscaines ». La découverte du *Sexdequiloquium* et les quelques aperçus qu'il fournit sur le mouvement clandestin des fraticelles italiens est tombé à pic et m'a permis de renouveler la compréhension d'un volet particulièrement négligé de l'histoire des tensions franciscaines¹²⁹.

Retour à Héloïse

Le prolongement le moins attendu de mes travaux tient sûrement à l'attention que j'ai accordée aux *Epistolae duorum amantium* puisque ces textes relèvent de l'art du *dictamen* dans lequel j'étais totalement ignare et d'une époque bien antérieure à celle que je fréquente habituellement. À dire vrai, j'en ai été le premier surpris. Sans gommer l'aspect déconcertant de ce choix, je peux seulement tenter de montrer en quoi ce détour appartient à la démarche d'ensemble.

Le premier élément déterminant tient à ce que j'ai découvert le dossier avec retard, à l'occasion de la publication du colloque

¹²⁸ Voir « Les écrits de frère Léon » (vol. 3).

¹²⁹ « Le mouvement clandestins des dissidents franciscains » (vol. 3).

« Pierre Abélard » de Nantes au printemps 2003¹³⁰. Lisant la contribution de Constant Mews à ce volume, j'étais à la fois ravi de découvrir l'existence de ce recueil de lettres et enchanté de l'hypothèse qu'elles fussent d'Héloïse et Abélard. Mais je constatais en même temps que je n'avais pas entendu parler plus tôt de *Love Lost Letters*, livre paru à la fin de l'année 1999. Le silence entourant cet ouvrage parmi les médiévistes français m'a paru saisissant¹³¹. Qu'elle soit juste ou non, l'hypothèse méritait d'être débattue et l'importance des personnages concernés était telle que tout médiéviste devait être intéressé par la question. À titre de cause dispositive, pour ainsi dire, c'est cette absence de réactions explicites de la part des historiens français du douzième siècle et des spécialistes de littérature latine qui m'a incité à agir. Après avoir lu le livre, j'ai aussitôt écrit à l'auteur pour m'enquérir d'un éventuel projet de traduction en français. Celle-ci était déjà en cours, sous la responsabilité de Ruedi Imbach. Le résultat étant peu satisfaisant, j'ai passé une bonne partie de l'année suivante à la réviser de fond en comble¹³². Je devais initialement m'occuper de traduire un choix de lettres pour accompagner la traduction du livre. Après réflexion, il a semblé plus pertinent de traduire la totalité du dossier et de le publier dans un volume séparé. C'est en menant ce travail – avec l'aide du regretté Michel Lemoine, puis de Monique Gouillet, et en

¹³⁰ Constant J. Mews, « Les lettres d'amour perdues d'Héloïse et la théologie d'Abélard », in Jean Jolivet et Henri Habrias (ed.), *Pierre Abélard. Colloque international de Nantes*, Rennes, PUR, 2003, p. 137-159.

¹³¹ À ma connaissance, aucune recension n'est parue en France avant la traduction du livre, à l'exception d'un court essai de Giles Constable, « Sur l'attribution des *Epistolae duorum amantium* », *Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes rendus des séances*, 2001, p. 1679-1693, initialement rédigée en anglais pour un volume paru en 2005, qui contient également une réponse efficace de Stephen Jaeger. Si cette critique devait être considérée, en raison de son lieu de publication, comme la réponse officielle de l'establishment français, la faiblesse de ses arguments ne pouvait qu'encourager à ouvrir plus largement le débat.

¹³² Constant J. Mews, *La voix d'Héloïse. Dialogue de deux amants*, traduit par Emilie Champs avec la collaboration de François-Xavier Putallaz et Sylvain Piron Fribourg, Academic Press-Paris, Le Cerf (Vestigia, 31), 2005.

dialogue permanent avec Constant Mews – que j’ai été peu à peu convaincu de la justesse de l’attribution, en voyant surgir à l’occasion de nouveaux arguments. En accord avec Constant, il nous a semblé préférable que je développe ma propre argumentation et que j’en profite pour répondre à certaines des critiques les plus fortes adressées à son travail.

À mesure que j’avancais dans ce nouveau territoire, je comprenais que le silence entourant le livre correspondait en réalité à une désapprobation générale face à une hypothèse trop audacieuse ou – pour le dire encore plus clairement – trop belle pour être vraie, de la part de collègues qui souvent n’avaient lu ni le livre en question, ni l’article indigeste et monumental que Peter von Moos lui avait opposé¹³³. Je m’étais engagé dans ce travail sans idée préconçue, fasciné par la richesse des matériaux qu’apportait ce dossier dont la seule existence suffisait à renverser des dogmes de la profession que j’avais toujours trouvés absurdes, tels que l’impossibilité de « lettres privées » au Moyen Âge. Convaincu par la démonstration d’Ewald Könsgen, que les travaux de Mews confirmaient, le seul point qui m’importait initialement était de défendre l’idée que ces fragments provenaient bien d’un échange authentique de messages intimes. Que leurs auteurs puissent avoir été parmi les figures les plus marquantes du douzième siècle n’était qu’un éventuel bénéfice supplémentaire. C’est l’effort de traduire les lettres une à une qui m’a conduit à franchir le pas.

La transcription du bibliothécaire cistercien grâce auquel nous connaissons ce dossier est volontairement lacunaire ; il me semblait qu’une compréhension achevée des lettres devait idéalement s’accompagner de propositions pour restituer les passages manquants. Dans les quelques cas pour lesquels j’ai tenté l’exercice,

¹³³ Peter von Moos, « Die *Epistolae duorum amantium* und die säkulare Religion der Liebe. Methodenkritische Vorüberlegungen zu einem einmaligen Werk mittellateinischer Briefliteratur », *Studi Medievali*, 44, 2003, p. 1-115.

les résultats étaient plutôt encourageants. Un instinct d'historien me poussait à aller plus loin encore, en cherchant à situer ces fragments dans la continuité de l'histoire intime de ce couple. Cette démarche me paraissait être le seul moyen de percer le sens de messages trop souvent allusifs et d'éclairer quelque peu, par ricochet, leur environnement social. La « reconstitution de l'intrigue » qui est en issue peut être perçue comme un simple guide de lecture destiné à fournir au grand public une trame narrative facilitant l'approche de textes souvent opaques¹³⁴. Il s'agit en réalité de mon principal apport à l'examen du dossier qui est au principe de toutes les interprétations originales que j'ai pu apporter par la suite.

J'ai explicité dans d'autres circonstances les règles que je me suis astreint à suivre durant cet exercice : « Le recours à l'imagination historique a sa place dans la palette des instruments disponibles – et la pratique historique en fait constamment usage, le plus souvent sans l'avouer – mais il n'a pas à être rejeté en bout de chaîne. Au contraire, son usage contrôlé peut raisonnablement être mis au service de l'établissement des faits, dans des situations d'insuffisance documentaire, en respectant quelques règles de l'art : un principe d'économie enjoint de ne pas multiplier les hypothèses sans nécessité ; un principe d'exhaustivité réclame que l'on rende compte de la totalité des indices disponibles, sans s'autoriser à en déclarer un seul insignifiant ; il faut enfin accepter de tirer les conséquences de l'exercice en admettant que des faits inconnus par ailleurs puissent être établis de la sorte. »¹³⁵

Cette reconstitution faisait apparaître une histoire qui ne concordait pas en tout point avec la présentation donnée par Abélard

¹³⁴ J'aurais préféré faire figurer cette « reconstitution » après la traduction et le texte latin et non avant les lettres elles-mêmes, comme l'a voulu Pierre Nora. C'est mon seul regret concernant la composition de l'ouvrage

¹³⁵ Compte rendu de Jacques Dalarun, *Vers une résolution de la question franciscaine. La Légende ombrienne de Thomas de Celano*, Paris, Fayard, 2007, in *Annales HSS*, 63-1, 2008, p. 183-187.

dans l'*Historia calamitatum*. Mais ce récit ne détient évidemment aucun privilège dans l'énonciation de la vérité ultime sur les événements qu'il relate. Les discordances provenant des lettres d'Héloïse laissaient déjà soupçonner qu'Abélard n'avait pas tout raconté. Si de nouvelles pièces pouvaient témoigner, de l'intérieur, des premiers épisodes de leur liaison, il était prévisible qu'elles apporteraient des éléments nouveaux et inattendus. Mais, somme toute, l'écart entre les deux séries de lettres était faible. Mis face à face, les deux ensembles s'emboîtaient bien et se complétaient de façon très éclairante. Ce gain d'intelligibilité me semblait devoir être porté au crédit de l'hypothèse soumise à vérification. En l'absence de preuves textuelles irréfutables, la plausibilité paraissait suffisamment forte pour que l'on puisse conclure positivement.

De fil en aiguille, je m'étais laissé prendre au jeu, mais l'investissement dans ce dossier n'était pas dépourvu de motifs sérieux. J'ai déjà mentionné plus haut un intérêt ancien pour Héloïse. À cette époque (automne 1990), elle m'avait déjà paru injustement traitée par l'historiographie française et la situation ne s'était guère améliorée entre temps. Après des débats très vifs au cours des années 1970, la communauté savante internationale avait atteint un consensus sur la question de l'authenticité de sa correspondance avec Abélard, après la rétractation de John Benton¹³⁶, notamment grâce des publications importantes de Peter Dronke, David Luscombe ou Pietro Zerbi¹³⁷. En dépit des objections maintenues par

¹³⁶ John F. Benton, « A Reconsideration of the Authenticity of the Correspondence of Abelard and Heloise », in *Petrus Abaelardus, (1079-1142): Person, Werk und Wirkung*, ed. Rudolf Thomas et al, Trier, Paulinus Verlag, 1980, p. 41-52.

¹³⁷ Peter Dronke, « Abelard and Heloise in Medieval Testimonies » (1976) et « Heloise, Abelard and some recent discussions », repris in Id., *Intellectuals and Poets in Medieval Europe*, Rome, 1992, p. 247-290 ; Piero Zerbi, « Abelardo ed Eloisa: il problema di un amore e di una corrispondenza », in W. van Hoecke, A. Welkenhuysen (ed.), *Love and Marriage in the Twelfth Century*, Leuven: Leuven University Press, 1981, p. 130-161 ; David Luscombe, « From Paris to the Paraclete : The Correspondence of Abelard and Heloise », *Proceedings of the British Academy*, 74, 1988, p. 247-283.

Hubert Silvestre, la vigoureuse mise au point publiée en 1992 par Barbara Newman aurait dû mettre définitivement fin aux débats¹³⁸. Pourtant, en France, pour des raisons qu'il serait intéressant d'analyser en détail, la méfiance s'est maintenue bien plus longtemps et ne semble pas s'être encore totalement dissipée¹³⁹. Pour Georges Duby, en 1995, le doute relevait d'une intime conviction qui faisait fi des travaux savants publiés au cours des décennies précédentes¹⁴⁰. Cette stratégie du soupçon lui permettait d'évacuer une exception majeure aux normes que l'historien imposait au passé : « Les écrits datant de l'époque que j'étudie [...] sont tous officiels, lancés vers un public, jamais repliés sur l'intime [...] écrits par des hommes »¹⁴¹. Sans même qu'il y ait besoin d'évoquer la question de l'attribution, les *Epistolae* prouvaient d'un seul coup l'existence de trois phénomènes dont Duby niait la possibilité au XII^e siècle : une femme, écrivant des lettres de caractère intime, dans lesquelles elle exprimait des sentiments personnels. Cette position d'un maître influent a lourdement pesé sur l'opinion des médiévistes français. Avec quelques variantes notables, des préjugés du même ordre inspirent les positions exprimées par Peter von Moos. Ayant pour unique a priori idéologique la défense de la discussion libre et argumentée au

¹³⁸ Barbara Newman, « Authenticity, Authority and the Repression of Heloise », *Journal of Medieval and Renaissance Studies*, 22, 1992, p. 121-157, repris in Ead., *Virile Woman to Woman Christ: Studies in Medieval Religion and Literature*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1995, p. 46-75. Voir aussi la synthèse de la discussion par John Marenbon, « Authenticity Revisited », in Bonnie Wheeler (ed.), *Listening to Heloise: The Voice of A Twelfth-Century Woman*, New York, St. Martin's Press, 2000, p. 19-33.

¹³⁹ Ce n'est sans doute pas un hasard si le nom d'Héloïse n'est pas même évoqué dans un volume où elle aurait logiquement dû figurer au premier rang, Danielle Régnier-Bohler (dir.), *Voix de femmes au Moyen Âge. Savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie*, Paris Robert Laffont, 2006. Le retour du soupçon refoulé s'exprime particulièrement chez Jean-Yves Tilliette, « Introduction », dans *Lettres d'Abélard et Héloïse*, ed. Éric Hicks, transl. É. Hicks, Th. Moreau, Paris, Le Livre de Poche, 2007.

¹⁴⁰ Georges Duby, *Dames du XII^e siècle. I Héloïse, Aliénor, Iseut et quelques autres*, Paris, Gallimard, 1995, p. 93 : « Admettons qu'Héloïse ait bien écrit ses trois missives, ce dont personnellement je doute ».

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 8-9.

sein de communautés bienveillantes, j'étais choqué de voir que ces positions magistrales étaient acceptées par beaucoup au nom de l'argument d'autorité. Il y avait une lourde chape de plomb à soulever pour seulement ouvrir le débat. En dépit de quelques réactions positives¹⁴², je n'ignore pas que l'hostilité, l'incrédulité ou le désintérêt sont les attitudes les plus répandues face aux thèses que je défends.

Il faut admettre que l'affaire a été mal engagée, du fait d'une argumentation maladroite de Constant Mews, ou plutôt du choix malheureux de son éditrice qui lui a imposé de présenter comme des affirmations ce qui aurait seulement dû être proposé comme hypothèse soumise à la discussion. Ce choix est d'autant plus dommageable que le livre lui-même avait une portée plus générale, visant à éclairer ce moment particulier des premières décennies du XII^e siècle où se nouent et se séparent des traditions intellectuelles et littéraires. Pour une compréhension de longue durée de la scolastique, il est important de saisir l'origine de cette dissociation entre poésie et philosophie, ou plus généralement entre des organisations des savoirs fondées respectivement sur la dialectique et la grammaire. Pour cette raison, en dépit du décalage chronologique, dans la constitution du présent dossier, les articles consacrés à Héloïse voisinent avec ceux qui s'intéressent à Dante et au renouveau de l'articulation entre poésie et science au début du XIV^e siècle.

L'usage pauvre des institutions

David Burr emploie souvent des formules remarquables à propos d'Olivi, qui m'ont aidé à comprendre pourquoi j'ai déployé comme

¹⁴² Damien Boquet, *Médiévales*, 51 2006, 185-188; Elisabeth Lalou, « *Quid sit amor?* », *Critique* 716-717, 2007, p. 80-90 ; Laurence Moulinier, *Revue Mabillon*, 18, 2007, p. 279-284.

lui tant d'efforts pour tenter de cerner une personnalité souvent difficile à suivre. Commentant l'échec de ses partisans à obtenir sa canonisation, il écrit ainsi :

« Perhaps, his credentials should be reconsidered. He could be the patron saint of those who refuse to put their trust in institutions »¹⁴³.

La formule touche en effet un point névralgique, de l'homme comme de ses doctrines. Quoiqu'en ait dit Nicolas III dans *Exiit qui seminat*, aucune bulle pontificale ne peut garantir au frère mineur qu'il est sur un « chemin de perfection », sinon le seul mouvement interne d'un « vœu continué » qui se reproduit en éprouvant à chaque instant la liberté du sujet¹⁴⁴.

Pour employer une expression typiquement olivienne, pour ma part, j'ai toujours fait un usage pauvre des institutions. Ne prenant d'elles que le strict minimum, j'essaie de naviguer en sorte de ne jamais me laisser imposer un joug de cet ordre. D'instinct, j'ai refusé de m'engager dans des compétitions qui visaient à étalonner des performances selon la conformité au modèle attendu. L'essentiel, c'est-à-dire l'apprentissage et l'exercice de la liberté, se passait ailleurs. Ce choix initial m'a conduit à emprunter un chemin plus sinueux, plus lent et plus risqué à la fois, et j'en apprécie d'autant mieux le point où j'en suis arrivé.

La seule légitimité de l'EHESS est d'être une institution qui favorise la liberté intellectuelle, et ce dispositif instable n'est pas sans analogie avec les contradictions internes de l'ordre des frères mineurs au XIII^e siècle. La logique de l'institution porte d'elle-même dans un sens contraire aux valeurs qui la fondent. Un bon nombre de

¹⁴³ David Burr, *Olivi's Peaceable Kingdom. A Reading of the Apocalypse Commentary*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1993, p. 263.

¹⁴⁴ Voir « L'expérience subjective » (vol. 2).

mes collègues, trop longtemps plongés dans l'institution et les jeux de pouvoir, ont comme rétréci au lavage, perdant les qualités qui devraient fonder leur position pour agir et penser en fonction d'objectifs institutionnels pris comme des finalités en eux-mêmes.

La liberté dont je parle ne peut évidemment être le seul privilège d'une maison. En ce sens, l'Ecole des hautes études est chargée d'une mission vis-à-vis de l'ensemble de la communauté scientifique, française et internationale. Pour cette raison, il m'a paru nécessaire d'agir vigoureusement l'an dernier. En exprimant la solidarité de cette institution avec les désastres infligés à l'université française, c'est la raison d'être de cette Ecole qu'il m'a semblé défendre. Ma principale activité militante, depuis l'automne 2008, a consisté à alimenter un « carnet de recherches » consacré aux questions d'évaluation¹⁴⁵. Sans entrer ici dans le détail de ces affaires, il me suffira d'indiquer qu'une nouvelle fois, j'ai opté pour une forme d'intelligence collective, dans une écriture commune, mais non dépourvue de désaccord et de tensions internes, avec Claire Lemercier, Emmanuelle Picard et Sophie Roux. Avec un peu d'immodestie, on pourrait décrire la mission de que se donne ce site comme celle d'un observatoire des libertés intellectuelles.

¹⁴⁵ <http://evaluation.hypotheses.org/>

IV. CHANTIERS OUVERTS

Dans cette dernière section, je voudrais rapidement énumérer les principaux chantiers ouverts, qui donneront lieu à des travaux et des publications futures.

Pierre de Jean Olivi : une biographie

La décision de ne pas publier ma thèse a été prise dès le moment où a débuté sa rédaction. Le choix de proposer, comme l'indiquait le titre, un « parcours » complet de l'œuvre du théologien signifiait que j'allais présenter mes dossiers dans un état presque brut, sans disposer du recul nécessaire pour raffiner mes interprétations. Le terrain qu'il fallait arpenter pour arriver à répondre à la question initialement posée – pourquoi le *De contractibus* ? – ne pouvait être franchi d'une traite. Une étape préliminaire imposait de défricher les matériaux et de tenter de les classer. Cette première partie, essentiellement philologique, avait pour principal but de proposer une chronologie relative de la totalité de ses écrits. Dans un deuxième temps, une fois la matière dépliée, on pouvait tenter de donner une vision transversale de son projet de théologien, en cherchant à souligner les distances prises vis-à-vis de Bonaventure, qui demeurait pourtant son unique maître proclamé. En philosophe, Olivi critique sévèrement une série d'éléments doctrinaux néoplatoniciens, notamment en matière de théorie de la connaissance ; en regard, on pouvait observer un usage du pseudo-Denys « déplatonisé » qui servait de clé à son herméneutique biblique. Cette dernière permettait à son tour d'aborder le projet franciscain du théologien et de mettre en lumière les traits saillants de son ecclésiologie. La doctrine de la pauvreté évangélique offrait à son tour un accès à la morale civile exprimée dans le *De contractibus*, qui

pouvait également être situé en fonction d'autres contextes intellectuels et sociaux.

Aussi tortueux qu'il soit, l'ensemble du parcours possède une certaine cohérence. Mais le niveau atteint dans mon exposition me semblait beaucoup trop incertain pour constituer une synthèse digne de publication. Considérant principalement les lacunes de ce travail, j'ai surtout prêté attention aux points qui demandaient à être repris et approfondis, sans penser à publier rapidement les parties qui auraient mérité de l'être. De ce point de vue, je dois admettre que mes choix éditoriaux ont été désastreux.

Le premier chapitre qui ait été repris et développé, dès 1999, est celui consacré à Santa Croce et Petrus de Trabibus¹⁴⁶. Il m'a ensuite semblé nécessaire de tirer au clair la question des censures et de la condamnation finale de la *Lectura super Apocalipsim*. Un article de synthèse, débuté en 1999, n'a été achevé qu'en 2006 et du fait de quelques surprises, le dossier n'a pas été refermé avant 2009. Un autre thème qui demandait des précisions importantes concernait l'enseignement philosophique d'Olivi et ses relations avec les maîtres ès arts parisiens. J'ai mené à bien l'étude d'une partie de la question dans la *Freiburger Zeitschrift*¹⁴⁷. Il reste encore à éditer et situer les quelques textes qui me paraissent issus de leçons sur la *Physique*, données au *studium* parisien au début des années 1270. Dernier travail préliminaire à accomplir, il sera nécessaire de réviser la chronologie des œuvres et d'en publier une version abrégée. Peu de lecteurs semblent avoir repéré que les démonstrations essentielles ont déjà été présentées dans un article des actes du colloque de Grottaferrata qui met en lumière les renvois que fait Olivi à ses écrits non retrouvés¹⁴⁸.

¹⁴⁶ « Le poète et le théologien » (vol. 4).

¹⁴⁷ « Olivi et les averroïstes » (vol. 2).

¹⁴⁸ « Les œuvres perdues d'Olivi : essai de reconstitution », *Archivum franciscanum historicum*, 91-3/4, 1998, p. 357-394. L'article a été composé à partir d'extraits

Les autres parties de la thèse ont fait l'objet de publications erratiques. La section concernant la critique des idées divines est parue dans les actes du colloque de Narbonne¹⁴⁹. Une traduction partielle de la question sur la science et la volonté divine, sous-jacente à cet article, a été publiée, alors que le texte latin n'a toujours pas été définitivement édité¹⁵⁰. Les autres sections de la traversée de l'épistémologie olivienne sont pour leur part demeurées inédites. L'interprétation de la hiérarchie céleste a été retravaillée, à l'occasion d'un colloque auquel m'a invité Isabel Iribarren à Oxford en 2005¹⁵¹. La section concernant l'herméneutique biblique va finalement paraître, presque sans modification, dans les actes d'un nouveau colloque consacré à Olivi, organisé à Fribourg en octobre 2008¹⁵². Les chapitres concernant l'ecclésiologie franciscaine et la doctrine de la pauvreté méritaient sans doute mieux que les actes d'un colloque tenu à Asti en 2000 et publiés sur place l'année suivante¹⁵³. De la dernière partie, les développements concernant l'usure ont été repris dans un article qui n'a sans doute pas non plus reçu la visibilité qui conviendrait¹⁵⁴. Le cas le plus absurde concerne les pages relatives à

des chapitres de ma thèse établissant la place de ces textes perdus dans la chronologie d'ensemble.

¹⁴⁹ « La liberté divine et la destruction des idées chez Olivi », in A. Boureau, S. Piron (éd.), *Pierre de Jean Olivi (1248-1298). Pensée scolastique, dissidence spirituelle et société*, Paris, Vrin, 1999, p. 71-89.

¹⁵⁰ « Pierre de Jean Olivi : les idées comme vérification de la liberté divine », in O. Boulnois et J.-C. Bardout (dir.), *La science divine*, Paris, PUF, 2002, p. 204-225.

¹⁵¹ « Deplatonising the Celestial Hierarchy » (vol. 2).

¹⁵² « Le métier de théologien selon Olivi. Philosophie, théologie, exégèse et pauvreté », à paraître in Catherine König-Pralong, Olivier Ribordy, Tiziana Suarez-Nani (éds.), *Pierre de Jean Olivi. Philosophie et théologie*, Berlin, De Gruyter.

¹⁵³ « Perfection évangélique et moralité civile. Pierre de Jean Olivi et l'éthique économique franciscaine », in B. Molina, G. Scarica (éds.), *Ideologia del credito fra Tre e Quattrocento: dall'Astese ad Angelo da Chivasso : atti del convegno internazionale (Asti, 2000)*, Asti, Centro di studi sui Lombardi e sul credito nel medioevo, 2001, p. 103-143.

¹⁵⁴ « Le devoir de gratitude. Emergence et vogue de la notion d'*antidora* au XIII^e siècle », in D. Quaglioni, G. Todeschini, G. M. Varanini (éd.), *Credito e usura fra teologia, diritto e amministrazione. Linguaggi a confronto (sec. XII-XVI). Convegno internazionale di Trento, 3-5 settembre 2001*, Rome, Ecole Française de Rome, 2005, p. 73-101.

l'émergence du concept de valeur dans la scolastique du XIII^e siècle ; fondé sur un exposé initialement présenté en décembre 1992, puis repris dans la thèse, et finalement présenté lors d'un colloque à Rome en 2005, ce texte maintes fois remanié est toujours sous presse¹⁵⁵. En revanche, la mise en contexte du *De contractibus* dans le cadre narbonnais, présentée au congrès de la société des médiévistes de 1997, est paru dès l'année suivante¹⁵⁶.

Les négligences dont j'ai témoigné dans la publication des différentes parties de cette thèse viennent pour l'essentiel de ce que j'avais décidé dès le départ qu'il faudrait recomposer les éléments dans un ordre différent. Le plan de la thèse était dicté par l'objectif d'arriver au *De contractibus*. Le plan d'un livre de synthèse n'avait aucune raison d'accorder un tel privilège à cette partie de l'œuvre. L'ordre le plus efficace devrait tout simplement être celui de la biographie. Le projet consisterait à situer Olivi, à chacune des étapes de sa vie, dans les univers qu'il traverse : le Languedoc au milieu du XIII^e siècle, l'ordre franciscain réorganisé sous Bonaventure, l'université parisienne lors de la seconde régence de Thomas d'Aquin, les tensions entre maîtres ès arts et théologiens dans les années 1270, les rapports entre la papauté et les ordres mendiants, etc.. Sur le modèle de la biographie que Gian Luca Potestà a consacré à Joachim de Fiore, le récit ferait ainsi alterner la présentation des œuvres et l'examen des contextes intellectuels, politique et sociaux de la seconde moitié du XIII^e siècle.

Le plus grand scandale tient au sort malheureux réservé au *De contractibus*. Dès 1993, j'avais relevé l'existence de deux nouveaux

¹⁵⁵ « Albert le Grand et le concept de valeur », à paraître in Roberto Lambertini, Leonardo Sileo (éds.), *I Beni di questo mondo. Atti del Convegno della Società Italiana per lo Studio del Pensiero Medievale (SISPM)*, Roma, 2005, Turnhout, Brepols (FIDEM), 2010. La parution est annoncée pour juin 2010.

¹⁵⁶ « Marchands et confesseurs. Le *Traité des contrats* d'Olivi dans son contexte (Narbonne, fin XIII^e-début XIV^e siècle) », in *L'Argent au Moyen Age. XXVIII^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur (Clermont-Ferrand, 1997)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p. 289-308.

manuscrits, dont l'un constitue le seul témoin complet d'une version révisée par l'auteur, sans doute au moment où il s'est occupé de mettre au propre une édition finale de ses œuvres. J'avais proposé, dans les annexes de ma thèse, une nouvelle édition de ce texte. Rapidement après la soutenance, j'en ai préparé une traduction française. Plusieurs motifs ont retardé jusqu'à ce jour la parution attendue d'un volume bilingue. La principale tient au fait que j'ai appris le latin et la paléographie en préparant cette édition, sans rien connaître des règles de l'art. De ce fait, je sais pertinemment que l'édition produite n'est pas conforme aux meilleurs standards. Or, dans le cas d'une œuvre qui a déjà été publiée récemment, une nouvelle édition doit être impeccable. Il m'a fallu longtemps pour comprendre que mes réticences à publier ce texte venaient tout simplement de ma conscience de ces lacunes. J'ai donc la ferme intention de reprendre à nouveaux frais cette édition, ainsi que la traduction du traité. L'autre grande difficulté concernait l'introduction. J'en ai rédigé plusieurs versions en 2001/2002, dont aucune ne m'a satisfait. Le souci venait ici d'une volonté de concision trop grande. Face à un texte qui bouleverse les idées reçues des historiens comme des économistes, il n'y a pas de raisons de vouloir être avare d'explications. Cette publication est à présent prioritaire sur tous mes autres projets.

D'autres éditions de textes, actuellement en chantier, progresseront plus lentement. Après avoir accompli ma part du travail sur la *Lectura super Apocalipsim*, j'ai repris récemment avec David Burr un ancien projet que nous avons évoqué dès 1997. Il s'agirait de produire, de façon raisonnable, une édition de la *Lectura super Matheum* qui est le véritable chef d'œuvre théologique d'Olivi. Avec quatorze manuscrits complets pour une taille que l'on peut estimer à 560 000 mots, il s'agit également du plus long des commentaires bibliques et du plus largement diffusé. La

participation de David Flood, et d'autres collaborations éventuelles, devraient permettre d'avancer à un bon rythme. La publication de certains chapitres dans *Oliviana* est envisagée, et sera sans nul doute un moyen d'entretenir la flamme des éditeurs.

Une autre édition en chantier devrait également être menée à terme d'ici quelques années. Parcourant tous les inédits d'Olivi, son commentaire sur la *Hiérarchie céleste* m'était apparu comme un texte stratégique qui permettait de saisir simultanément le noyau de ses considérations exégétiques, théologiques et philosophiques. Piroška Nagy m'a aidé à produire en 2002 une transcription complète de l'ouvrage, à partir du meilleur manuscrit disponible (Urb. Lat. 480). Il me reste à collationner les trois autres témoins. Ce texte fait un usage abondant de la traduction et du commentaire de Robert Grosseteste, à l'édition desquels James McEvoy s'attèle depuis des décennies¹⁵⁷. J'ai longtemps pensé qu'il serait préférable d'attendre la publication de ce volume attendu, avant d'admettre que cette attente n'était qu'une mauvaise excuse à mon inaction.

Parmi les autres textes dont je dois produire une édition figure la longue question sur la science et la volonté divine (question I, 6 de la *Summa*). La cause contingente du retard pris dans l'achèvement du projet tient à la longue fermeture pour travaux de la Bibliothèque apostolique vaticane. Entre temps, j'ai repéré dans un manuscrit de Gdansk des extraits de ce texte et, possiblement, d'une autre question du premier livre de la *Summa* dont aucune trace n'était connue, mais je n'ai pas encore obtenu communication d'une copie des folios concernés.

J'ai eu l'occasion d'étudier assidûment d'autres textes inédits. La *Postilla super Danielelem* de Barthélemy Sicard est un ouvrage passionnant, produit en Languedoc dans la première décennie du

¹⁵⁷ James McEvoy, « Robert Grosseteste's Commentary on the Celestial Hierarchy, ch. XV », A. Minnis and A.B. Scott (eds), *Medieval Literary Theory and Criticism c. 1100-c. 1375. The Commentary Tradition*, Oxford, OUP, 1988, p. 192-196.

XIV^e siècle, qui met à jour le scénario eschatologique contenu dans la *Lectura super Apocalipsim*. Je n'aurai pas les moyens d'avancer seul sur ce dossier, qui pourrait faire un sujet de thèse idéal¹⁵⁸. Il en va de même pour le *De contractibus* de Guiral Ot, dont l'édition est largement avancée, mais que je n'envisage pas de mener à terme dans un futur proche.

Economie et politique

Sur ces questions, j'ai en effet d'autres priorités. Le séminaire donné pendant l'année 2003/2004 a été consacré à la formation du vocabulaire économique occidental. La problématique se résume assez simplement. Entre le X^e et le XII^e siècle, à la faveur de l'émergence des langues vernaculaires romanes, le vocabulaire latin a subi un profond renouvellement. Le phénomène n'a pas encore été étudié dans toute son ampleur¹⁵⁹. Il est en tout cas patent que le vocabulaire de la production et des échanges a été très largement renouvelé. Or, il me semble possible de voir dans ce remaniement lexical la trace d'un bouleversement dans le rapport au monde naturel et social, qui pourrait fournir une piste importante pour penser en quoi a véritablement consisté la fameuse « mutation de l'an mil ». Cette piste est également cruciale pour comprendre l'émergence, au XIII^e siècle, d'un discours de la scolastique sur ces questions. Voici la façon dont je présentais les enjeux dans un texte de 2005 encore inédit¹⁶⁰.

¹⁵⁸ J'avais proposé à Bernadette Ferradou de travailler sur cette œuvre, mais elle a dû renoncer à poursuivre cette recherche pour des raisons personnelles.

¹⁵⁹ Voir le volume de *l'Archivum Latinitatis Medii Aevi*, 63, 2005, dirigé par A. Grondeux sur le thème de *La création verbale en latin médiéval*.

¹⁶⁰ « Albert le Grand et le concept de valeur » à paraître dans dans Roberto Lambertini, Leonardo Sileo (éds.), *I Beni di questo mondo. Atti del Convegno della Società Italiana per lo Studio del Pensiero Medievale (SISPM)*, Roma, 2005, Turnhout, Brepols (FIDEM).

« Au fil de ses nombreux travaux, Giacomo Todeschini a mis en évidence l'existence d'un lexique économique chrétien, antérieur à toute élaboration théorique d'une pensée de l'économie, véhiculé aussi bien par des métaphores religieuses que dans un discours portant sur l'administration des biens sacrés¹⁶¹. Sans remettre en cause la richesse et l'importance de ce niveau d'analyse, je voudrais suggérer une autre piste qui me paraît complémentaire. L'émergence, au cours du XIII^e siècle, d'une réflexion plus articulée portant sur la morale des échanges ne peut s'interpréter comme le seul résultat d'une mutation interne de ce discours chrétien, pas plus qu'elle ne peut se réduire à l'effet d'une redécouverte d'œuvres classiques récemment remises en circulation telle que *l'Éthique à Nicomaque*. Pour rendre compte de ce changement de registre, il faut introduire une autre dimension qui concerne tout simplement l'ancrage de la théologie morale scolastique dans la société médiévale. Le mouvement qui conduit les moralistes chrétiens à proposer à différents groupes sociaux des normes de comportement et de justice n'est jamais à sens unique ; il comporte inévitablement en retour une part de réflexion sur les pratiques concernées. Le plus souvent, l'opération n'est pas revendiquée comme telle. Elle peut se produire, à l'insu des auteurs, par le simple fait de reprendre ou de traduire des termes vernaculaires d'usage courant. Dans le domaine de la pensée économique et politique, l'intérêt proprement historique des œuvres savantes tient pour une bonne part à la manière dont elles exploitent ce matériau linguistique, en thématissant des notions communes. Ce faisant, elles explicitent et rendent intelligibles les préconceptions que charrie ce vocabulaire. Par ailleurs, on sait bien qu'au moyen de diverses médiations, dont les plus évidentes sont la prédication et la confession, les élaborations doctrinales sont reçues

¹⁶¹ La synthèse de ces recherches est rassemblée dans G. Todeschini, *I mercanti e il Tempio. La società cristiana e il circolo virtuoso della ricchezza fra Medioevo ed Età moderna*, Bologne, Il Mulino, 2002.

et intériorisées par les acteurs sociaux et qu'elles imprègnent plus ou moins rapidement différents registres du discours public. En s'attachant à restituer cette circulation à double sens, il est possible d'entreprendre une histoire sociale des concepts qui s'émanciperait de la lecture des seuls textes savants pour suivre les allers-retours des mêmes notions, entre la pratique sociale et la réflexion scolastique¹⁶² ».

Le seul mot auquel j'ai pour l'instant consacré une étude complète est celui de « risque ». D'autres articles sont en chantier, le plus important d'entre eux concernant l'apparition du latin *valor* dans la seconde moitié du XI^e siècle. Une fois rédigés et publiés, il sera sans doute utile de rassembler ces textes avec d'autres articles consacrés à la pensée économique des scolastiques dans un même recueil.

De façon plus immédiate, j'ai l'intention de préparer un petit ouvrage de synthèse consacré à la pensée politique médiévale. Comme en atteste le plus ancien texte présent dans ce dossier¹⁶³, c'est par ces questions que j'ai abordé l'histoire intellectuelle. Bien que j'ai peu publié dans ce domaine, la question n'a cessé de m'intéresser et l'absence de tout ouvrage d'introduction digne de ce nom en langue française a fini par me convaincre qu'il y avait matière à agir¹⁶⁴. L'orientation de ce livre visera également à démontrer par l'exemple les principes de l'histoire intellectuelle élargie que j'ai exposé ici. Il ne s'agira pas d'une présentation des textes et des auteurs canoniques, mais plutôt d'une exposition des principaux concepts politiques médiévaux, saisis aussi bien dans leurs vies sociale que spéculative.

¹⁶² J'en ai proposé un exemple dans « L'apparition du *resicum* » (vol. 5).

¹⁶³ « Nicole Oresme. Violence, langage et raison politique » (vol. 5).

¹⁶⁴ Un regain d'intérêt récent se manifeste chez les philosophes, à travers notamment la lecture qu'Irène Rosier-Catach fait du *De vulgari eloquentia* comme texte à visée politique. Un volume de traductions de textes de la pensée politique médiévale, coordonné par Jean-Baptiste Brenet et Christophe Grellard, auquel je collabore, est en chantier depuis quelques années.

L'une des raisons de mon retour à cette question tient à l'impression d'avoir finalement bouclé un parcours dans ce domaine. Il y a quinze ans, intéressé par les débats politiques du XIV^e siècle, je regardais avec une certaine incompréhension la masse des traités d'ecclésiologie. Chemin faisant, il m'est devenu clair que les deux domaines sont strictement corrélatifs : tout discours politique est simultanément une intervention ecclésiologique. C'est autour de cette articulation que je proposerai l'an prochain un séminaire avec Gianluca Briguglia, qui prolongera le travail accompli cette année autour du *Sexdequiloquium* de Jean de Roquetaillade. Dans la mesure où l'édition de cette oeuvre donnera lieu à un volume imposant, il sera peut-être utile de l'accompagner d'une courte synthèse sur les débats ecclésiologiques de la première moitié du XIV^e siècle.

Le moment 1300

Le tout premier phénomène historique que j'ai perçu, en chercheur débutant penché sur mes documents, est la transformation de l'administration royale française durant le règne de Philippe le Bel. Du point de vue des questions monétaires, on observe une succession rapprochée de sauts, entre 1295 et 1311, par lesquels les officiers royaux comprennent peu à peu les implications de leurs décisions et cherchent en tâtonnant à en contrôler les effets. À l'opposé de l'image stéréotypée d'un roi machiavélique, préparant froidement ses attaques avec plusieurs coups d'avance, j'avais l'impression d'observer un processus brouillon d'apprentissage dans l'improvisation. À mesure que j'ai avancé dans mes recherches, sur toutes sortes de questions, j'ai vu se profiler dans la même tranche chronologique brève d'autres mutations et ruptures notables, au point que j'en ai fait le thème de l'introduction de ma thèse. Ce tournant masqué de l'histoire médiévale n'est généralement pas

remarqué. Saturation démographique, retournement économique, surgissement politique, instauration de la métaphysique : les ingrédients sont multiples, et n'entretiennent pas nécessairement entre eux de relations de causalité immédiate. Une série de colloques, auxquels je n'ai pas participé, ont récemment été organisés sur ce moment historique. J'attends avec intérêt d'en lire le résultat.

La contribution plus neuve présente dans le dossier qui suit est probablement l'étude que j'ai consacrée avec Emanuele Coccia à la génération des intellectuels laïcs italiens, actifs entre 1290 et 1327. L'idée de cet article est venue du croisement de plusieurs questionnements. Une de mes interrogations concernait les conséquences sociales de l'averroïsme (ou, pour employer une expression plus neutre, de l'acculturation philosophique aristotélicienne). Les maîtres ès arts parisiens des années 1260 et 1270 ont eu des élèves, qu'aucune censure doctrinale n'a pu véritablement purger de cet enseignement et qui sont parvenus à des positions très variées autour de 1300. La mise en évidence, dans les recherches de Dragos Calma et Emanuele Coccia, d'une diffusion italienne de l'averroïsme à cette date, chez Antoine de Parme, a retenti avec ce que j'avais observé de l'évolution intellectuelle de Dante. La situation italienne à cette date, toutes proportions gardées, peut se comprendre par analogie avec celle de l'Allemagne face à la Révolution française. À la mobilisation politique du royaume français répond en Italie un épanouissement culturel, marqué par les derniers feux du monde communal et l'attente d'un pacificateur impérial. Cet article, préparé et rédigé en quelques mois euphoriques de l'hiver et du printemps 2008, mérite d'être développé et rapidement repris sous la forme d'un petit livre.

L'un des marqueurs les plus évidents du « moment 1300 » est l'expulsion des juifs d'Angleterre et de France. Le travail mené avec Elsa Marmursztejn, autour de la position prise par Duns Scot face à

cet événement, nous a conduit dans une autre direction. Après y avoir consacré une année de séminaire, nous envisageons une étude de plus longue durée, qui prendrait en considération tous les éléments qui interviennent dans la question du baptême forcé des enfants juifs – le pouvoir sur les enfants, la causalité sacramentelle, la responsabilité religieuse du pouvoir politique, l'application de la doctrine aux habitants des terres nouvellement découvertes. L'étude d'ensemble du « moment 1300 » viendra plus tard, mais elle demeure à l'horizon de mes travaux.

Le pouvoir doctrinal en Occident

Un certain nombre d'articles présents dans le dossier porte sur la question des censures et des condamnations. La plupart de ces travaux ont été d'ordre descriptif : il s'agissait de reconstituer de l'intérieur et de décrire certaines procédures¹⁶⁵ ou au contraire d'observer à distance les bénéfices obtenus par les experts pontificaux¹⁶⁶. Le dernier travail en date, centré sur le cas de Roquetaillade, s'intéresse aux procédures de soumission volontaire d'un texte à l'autorité doctrinale du pape¹⁶⁷. Plusieurs discussions avec Emanuele Coccia et Catherine König-Pralong nous ont persuadé qu'il y aurait lieu de relire, de façon plus radicale qu'on ne le fait habituellement, la théologie médiévale comme production doctrinale. Nous espérons y travailler ensemble dans les temps à venir.

¹⁶⁵ « Le plan de l'évêque » (vol. 2) ; « Censures et condamnation » (vol. 3)

¹⁶⁶ « L'Eldorado des théologiens » (vol. 2).

¹⁶⁷ « La dissidence par l'obéissance » (vol. 3).

CONCLUSION : L'HISTORIEN COMME NÉCROMANCIEN

Une amie, attentive à mon travail, m'a récemment proposé de définir mon activité : je serais nécromancien, puisque mon métier consiste à faire parler les morts. Sur le coup, j'ai été quelque peu déconcerté, mais il m'a fallu rapidement admettre que cette description est parfaitement recevable. Elle l'est d'autant plus que l'un des derniers dossiers que j'ai abordé, en janvier dernier, m'a conduit à des réflexions du même ordre.

Grâce à l'amitié de Frédéric Gabriel, qui m'a inscrit au nombre des recenseurs de la *Revue de l'histoire des religions*, j'ai eu la possibilité de recevoir pour compte rendu le *Journal singulier* d'Opicinus de Canistris, publié par Muriel Laharie¹⁶⁸. Comme l'affirme l'éditrice, il est hors de doute que le prêtre pavesan souffrait de graves troubles psychiques. Cependant, ces troubles ne sont pas ceux qu'elle indique, et ce n'est pas pour les raisons qu'elle invoque que l'on peut diagnostiquer un cas de psychose. Ces pages réclament un type de lecture très particulière. Aussi attentif que l'on veuille être à ses propos, le texte demeure opaque tant que l'on s'en tient à une tentative de reconstituer son contenu mental. En déplaçant légèrement l'attention vers l'avant, on entend une parole qui joue dans l'élément du langage, qui se cherche et souvent dérape ; on perçoit de la sorte un esprit qui tente de s'accrocher aux formes de discours qui l'entourent (la copie des lettres d'absolution écrites au nom du pape étant son travail quotidien, elle en fournit le modèle, sans impliquer le moindre délire mégalomane), mais qui glisse très vite dans l'incohérence. Il faut donc inverser les termes que propose Muriel Laharie : Opicino n'est pas fou parce que son texte

¹⁶⁸ « Le journal d'Opicino » (vol. 1).

serait délirant ; il faut plutôt prendre son écriture comme la trace d'un effort pour domestiquer sa folie.

J'avais proposé à un ami psychiatre, praticien et spécialiste des schizophrénies, de participer à une séance de séminaire sur Opicino. Le résultat de cette séance, qui se prolongera dans un travail commun, a été particulièrement saisissant. Nous avons un peu discuté du cas, je lui avais transmis quelques-uns des dessins et des passages de l'interprétation avancée par Muriel Laharie et Guy Roux, mais nous n'avions pas réellement concerté nos interventions. La surprise a été de constater que nos approches, historiques et psychiatriques, coïncidaient largement, non pas en raison de références théoriques partagées mais du simple fait d'une sensibilité convergente. Je ne veux pas entrer ici davantage dans les détails de ce dossier difficile mais seulement exposer la conclusion que j'en tire pour comprendre ma propre démarche.

Parmi tous les paradigmes disponibles pour décrire le travail de l'historien – et comme on le verra, j'ai souvent pratiqué celui du juge d'instruction¹⁶⁹ – celui qui conviendrait le mieux pour décrire une grande partie de mon activité serait celui du médecin. Je préfère gommer pour l'instant la référence psychiatrique, car elle n'est pas indispensable. Ce que pratique mon ami, Philippe Nuss, est l'écoute du patient. Plutôt que d'imposer des diagnostics préétablis, il se montre attentif au tableau le plus complet des symptômes pour nuancer son jugement. Or, si le médecin peut laisser parler le patient, l'historien doit travailler sur lui-même pour arriver à laisser parler ses documents. Il lui faut pour cela se défier de schémas interprétatifs reçus, rejeter par principe toutes les prescriptions qui déterminent par avance ce qui serait concevable ou impossible à tel moment de l'histoire, et lire lentement, en prêtant attention à tous les mots du texte.

¹⁶⁹ L'exemple le plus évident est « Enquête sur un texte » (vol. 4).

Le travail d'écoute ne signifie évidemment pas l'absence de toute posture interprétative. Et c'est ici que la référence psychiatrique, ou plutôt psychanalytique, fait retour. Lire un document historique de la façon dont on écoute un patient ne revient à prendre pour argent tout ce qu'il raconte. Au contraire, comme je le disais plus haut, la véritable tâche de l'historien consiste à comprendre « ce qui travaille les esprits » - les esprits et les corps, faudrait-il ajouter maintenant pour être complet. Il s'agit de comprendre ce qui agit et détermine les acteurs, qu'ils ne savent que très rarement nommer eux-mêmes. La façon dont je conçois cette remontée des traces documentaires vers des causalités mentales et sociales me rattache à une branche très précise de la psychanalyse, qui ne pratique pas une écoute fondée sur le soupçon mais sur la sympathie. Je fais précisément allusion à un renversement important qui se produit depuis une trentaine d'années concernant la sexualité infantile, et qui revient sur la fameuse dénégation de Freud dans ses lettres à Fliess, abandonnant sa première interprétation des causes de l'hystérie : l'enfant ne doit pas être perçu comme un sujet animé de pulsions mais d'abord comme l'objet du désir sexuel et de la violence des adultes¹⁷⁰. Ce retournement a permis que les victimes d'abus soient entendues, et non plus renvoyées au néant de l'inconcevable et au soupçon du fantasme. La posture du souci des victimes est un trait majeur des sensibilités contemporaines. Je l'assume en conscience, et sans aucun état d'âme, convaincu que même si cette pente peut conduire à des excès, elle est indispensable pour corriger des montagnes de soupçon, d'incompréhension et d'oubli.

Si l'on considère mes travaux sous cet angle, on remarquera vite qu'une très large proportion s'est attachée à écouter des groupes ou

¹⁷⁰ L'ouvrage de référence est celui d'Alice Miller, *L'enfant sous terreur : l'ignorance de l'adulte et son prix*, Paris, Aubier, 1986 ; le titre original allemand était bien plus fort *Du sollst nicht merken : Variationen über das Paradies-Thema*, Frankfurt, Suhrkamp, 1981.

des individus victimes de persécutions : Olivi, les Spirituels et béguins de Languedoc, mais aussi les averroïstes, les enfants baptisés de force, et plus récemment Marguerite Porete. Pour sa part, Héloïse n'entre pas dans la catégorie des victimes au sens classique du terme ; elle a du moins longtemps été victime d'une écoute soupçonneuse, et c'est précisément ce point qu'il m'importait d'inverser, en lui restituant la part de discours qui lui revient. C'est dans le prolongement de cette démarche que j'en suis venu à écouter Opicino.

Avant d'opter pour l'histoire médiévale comme terrain d'enquête, les rares livres de philosophie dont la lecture a vraiment compté pour moi se comptent sur les doigts d'une main. Ce sont, principalement, quelques recueils de textes de Walter Benjamin et *Le visible et l'invisible* de Maurice Merleau-Ponty. De ces deux auteurs, par des voies très différentes, j'ai retenu un même enseignement : il n'y a pas de position de surplomb, pas de repli dans lequel le sujet pourrait se tenir face au monde ; le sujet, comme la pensée, est toujours engagé dans le monde historique et social¹⁷¹. Sans qu'il y ait besoin de mobiliser en permanence ces références écrasantes, ce sont des considérations que j'ai toujours maintenues dans ma façon de travailler. Mais c'est aussi en fonction de ces mêmes axiomes que j'ai voulu, dans ce mémoire, éprouver mon propre travail.

Je suis assez étonné, pour finir, que l'opération ait si bien fonctionné. De façon un peu répétitive, j'en suis revenu à ce que l'on peut appeler en souriant un averroïsme méthodologique : l'exercice de la pensée est une affaire collective. C'est ainsi que je la pratique et que je l'analyse. Cette règle a pour corrélat une valeur politique

¹⁷¹ Parmi les lectures déterminantes que j'ai faites vers 1988-1989, figurent notamment trois auteurs, M. Merleau-Ponty, Pierre Clastres (initialement par le biais de *Chronique des indiens Guayakis*) et Marcel Gauchet, avant de découvrir qu'ils entretiennent des liens étroits. Voir, M. Gauchet, « Le lieu de la pensée », in *L'Arc*, n° 46, 1971, p. 19-30.

accordée à l'amitié. Pour le dire une nouvelle fois avec Oresme, citant Cicéron, « Nous ne sommes pas nés pour nous-mêmes, mais pour nos amis et le pays. ». S'il est hors de doute que nous pensons pour nos amis, reste à déterminer quel est le vrai pays de l'historien. Il y a longtemps que nous ne pratiquons plus des histoires nationales. Notre vocation est assurément universelle. En ce sens, le pays de l'historien serait tout simplement le pays des morts. La dernière différence avec le médecin s'effacerait ainsi : le soin des morts est la responsabilité qui nous incombe, dans un monde qui tend à s'enfermer dans un présent perpétuel.

Annexe

Comptes rendus annuels de séminaire, 2001-2010

2001-2002

Le principe hiérarchique au Moyen Âge

En se proposant d'ouvrir une série de réflexions autour du concept de hiérarchie, le séminaire s'est scindé en deux volets. Dans un premier temps, la discussion a porté sur son usage en sciences sociales. Une présentation de Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky (INALCO) a permis de mettre en perspective les analyses de Louis Dumont à la lumière des recherches indianistes récentes. Benoît Grévin (Paris X) a ensuite dressé l'histoire de la réception par les médiévistes du trifonctionnalisme de G. Dumézil. Une description formelle du concept de hiérarchie a permis d'isoler trois éléments constitutifs que l'on a dénommés principes de subordination, d'englobement et d'éminence. En suivant un à un ces angles d'attaque, nous avons tenté de passer en revue les différents ordres dans lesquels se manifeste le principe hiérarchique, qu'il s'agisse de hiérarchies métaphysiques (à l'occasion d'une relecture critique de l'ouvrage classique de A. Lovejoy, *The Great Chain of Being*), de la hiérarchie politique (en revenant sur la royauté chrétienne dans une perspective comparatiste) ou de ses effets de mise en forme du monde social. Sur ce dernier point, le séminaire a bénéficié de présentations et d'interventions de Fanny Cosandey (Nantes),

Étienne Anheim (EPHE), Serena Ferente, Charles de Miramon (CNRS) et Philippe Bernardi (CNRS).

Le second volet du séminaire s'est intéressé à l'histoire médiévale de la notion, forgée par le pseudo-Denys l'Aréopagite. Nous avons présenté l'état des recherches sur le mystérieux auteur de ce corpus, dont György Géreby (Budapest) a fourni sa propre interprétation. On a ensuite examiné l'histoire de la transmission de ce corpus dans le monde latin. Les dernières séances ont été consacrées à la métamorphose de la notion à la fin du XIII^e siècle dans le commentaire de la *Hiérarchie céleste* de Pierre de Jean Olivi (texte dont nous préparons l'édition critique).

2002-2003

L'ange en question : débats théologiques et philosophiques sur la nature, la fonction et les qualités angéliques dans les années 1270

Le séminaire a été consacré à l'étude des débats d'angéologie des années 1270. On a cherché à montrer que la définition de l'ange et de ses propriétés constitue une pierre de touche méconnue de la confrontation entre philosophie et théologie qui se joue dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Le critère essentiel se résume à une question simple : la rationalité théologique autorise-t-elle à identifier les anges mentionnés par le texte biblique aux intelligences séparées de la cosmologie grecque ? Cette identification constitue un maillon indispensable du projet d'une théologie scientifique, appuyée sur la conceptualité aristotélicienne, tel que le met en œuvre Thomas d'Aquin. Les difficultés auxquelles elle conduit sont fortement soulignées dans la condamnation prononcée par l'évêque de Paris en 1277 et l'on constate que, dans les années suivantes, les auteurs les

plus novateurs, comme Pierre de Jean Olivi ou Dietrich de Freiberg, y renoncent expressément, par des voies très différentes.

Un examen détaillé de la condamnation de 1277 a permis de montrer que les 219 thèses dénoncées par Étienne Tempier, contrairement à l'opinion courante, ne sont pas présentées dans un désordre total. En dépit de quelques incohérences, on peut mettre en évidence un plan thématique d'ensemble au sein duquel se dégage notamment une rubrique consacrée aux anges (art. 69-86). Une remontée aux sources de ces « erreurs » nous a conduit à étudier de près les *Questions* de Siger de Brabant sur le *Liber de causis*, la façon dont Siger reprend et modifie des positions de Thomas d'Aquin, la réception du *Liber de causis* au XIII^e siècle et l'exégèse exemplaire qu'en donne Thomas d'Aquin. Nous nous sommes notamment arrêtés sur deux points sensibles, particulièrement visés par la censure de l'évêque.

En écartant de la définition de l'ange toute composition en matière et forme, le respect du principe aristotélien d'individuation par la matière conduit Thomas et Siger à exclure qu'il puisse exister plus d'un ange par espèce, chaque individu épuisant les possibilités de son espèce. Autre difficulté, la perfection intellectuelle des substances séparées, possédant en elles-mêmes la source de toutes les connaissances qui leur sont accessibles, ne permet guère d'expliquer efficacement comment l'ange prend connaissance de nouveaux objets singuliers dans le cours du temps. Au sens strict, l'ange n'intelligé rien de nouveau mais reconnaît seulement des singuliers dont il possédait par avance le concept.

Ces deux thèmes sont parmi les nœuds de l'angéologie thomiste que Pierre de Jean Olivi entreprend de renverser méthodiquement, dans une série de questions disputées immédiatement postérieures à la condamnation parisienne. Les effets les plus spectaculaires s'en font sentir au sujet de la connaissance angélique. Sur ce terrain

peuvent se lire les principaux traits de la « révolution olivienne » qui fait de la connaissance un processus actif. Sans posséder en lui la moindre espèce innée, l'ange peut se tourner librement vers les objets singuliers qui apparaissent dans le temps et les connaître immédiatement par une saisie intellectuelle qui n'a besoin d'aucune espèce représentative intermédiaire.

Une clé de la stratégie argumentative d'Olivi tient à sa règle d'interprétation du pseudo-Denys : tout ce qui est dit de la hiérarchie angélique ne concerne que les anges dans leur état de gloire et ne peut valoir comme élément d'une définition de la nature angélique. Cette décision lui permet d'évacuer l'essentiel du cadre d'interprétation néo-platonicien pour ramener les anges du côté des créatures et les penser par comparaison avec l'humain. On l'a constaté pour finir en lisant de près une très belle question inédite consacrée à la communication des anges entre eux.

Deux invités sont intervenus. Bogdan Tătaru-Cazaban (Bucarest) a présenté le résultat de ses recherches sur la définition de la hiérarchie angélique dans les commentaires du corpus dionysien au XIII^e siècle. Puis, en apothéose du séminaire, Andrea Robiglio (Nimègue) a offert un exposé consacré au rôle joué par Barthélémy de Capoue dans la préparation et l'aboutissement de procès de canonisation de Thomas d'Aquin.

2003-2004

La formation du vocabulaire économique occidental

Entre le IX^e et le XII^e siècle, le vocabulaire des pratiques économiques s'est profondément renouvelé dans le monde latin. La créativité lexicale qui se manifeste dans cette période reflète en premier lieu le dynamisme général des langues vernaculaires dont le

passage à l'écrit impose de forger des équivalents latins lors de la rédaction d'actes de la pratique qui enregistrent dans la langue des scribes et des notaires la parole des acteurs. Une série de termes structurants de la conceptualité économique moderne trouve son origine dans ce grand renouvellement. Sans projeter abusivement le sens et les connotations modernes qu'ont cristallisés ces mots sur le moment de leur première émergence, on peut néanmoins tirer de cette continuité un argument puissant pour faire remonter au tournant du second millénaire le point de départ d'un mouvement de longue durée de constitution du champ économique. Ce moment originel, dont les usages linguistiques fournissent la meilleure attestation, pourrait se laisser décrire comme un remaniement d'ensemble du rapport au monde naturel et social, qui serait au principe de la croissance occidentale des XI^e-XIII^e siècles.

Le séminaire s'est attaché à suivre dans le détail certaines de ces émergences les plus notables qui apparaissent par création lexicale, par transformation de sens de termes classiques ou par emprunts, essentiellement à l'arabe dans le contexte pisan du XII^e siècle. Le vocabulaire du règlement des transactions connaît ainsi une transformation significative. Le recul du terme latin classique (*solutio*) laisse place à deux vocables fondés sur l'idée de pacification des relations qui émergent dans des régions distinctes (*quitantia* et autres dérivés de *quietare* => *quittare* entre Loire et Seine, *pagamentum* et autres dérivés de *pacare* => *pagare* en Italie). D'autres séances ont été consacrées à l'apparition de *valor* et ses variantes (à partir de la mi-XI^e, dans tout l'Occident) ou de *resicum* (dans le seul bassin de la Méditerranée occidentale, à partir de 1140). Parmi les cas de changement de sens de termes classiques, on a observé la spécialisation divergente de mots initialement voisins, *studium* et *industria*. Mais l'exemple le plus saisissant est celui de *melioratio* : au sens classique de réparation (remise d'une chose en son meilleur

état) s'ajoute, à partir du XII^e siècle, des usages qui signifient expressément une amélioration absolue. Les témoignages les plus parlants de ce passage ont été trouvés dans des commentaires franciscains sur Genèse 2,15 : l'activité d'Adam avant la chute était destinée à « améliorer » par son *industria* le jardin d'Eden, en le rendant plus agréable encore. Leçon générale que l'on peut tirer de cette recherche, dès cette époque, l'homme occidental est voué à la transformation du monde.

2004-2005

***La Lectura super Apocalipsim* de Pierre de Jean Olivi**

Le séminaire a été consacré cette année à une lecture suivie de quelques passages du *Commentaire de l'Apocalypse*, achevé par Olivi quelques mois avant son décès (1298). Cette étude a été menée parallèlement à un travail de révision de l'édition critique actuellement préparée par Warren Lewis (Notre Dame, Ind.). Il s'agissait de saisir, de l'intérieur, la démarche du théologien franciscain en cherchant à dégager les ressorts de sa théologie de l'histoire. En prenant en compte d'autres écrits du même auteur, on a pu faire apparaître les sources multiples (de Joachim de Fiore au naturalisme aristotélicien) qui nourrissent une conception de l'histoire comme accomplissement progressif, sur terre, du destin spirituel de l'humanité qui devra se réaliser dans la perfection d'une Église universelle et évangélique. Dans une dialectique historique que l'on peut qualifier, sans exagération, de pré-hégélienne, le progrès est scandé par des crises de renouvellement (corruption de l'ancien et génération du nouveau) qui se font d'autant plus profondes que le pas à accomplir est ample.

Dans un second temps, le même texte a été lu au miroir des critiques qui lui ont été adressées au cours des années 1318-1325, lors des procédures qui ont conduit à sa condamnation par Jean XXII. Le texte même de cette condamnation n'a pas été conservé. Les résultats du séminaire ont permis de suggérer de nouvelles hypothèses quant à son contenu exact, aux raisons pour lesquelles ce document n'a pas été conservé et à l'impact de cette condamnation sur la tradition textuelle de la *Lectura*.

Deux invités ont donné des conférences importantes. Robert Lerner (Northwestern University) a présenté, dans un exposé de synthèse sur la philosophie naturelle au XIII^e siècle, un surprenant portrait du pape Boniface VIII en continuateur convaincu des philosophes parisiens. Constant Mews (Monash University) a proposé un examen parallèle des orientations religieuses d'Héloïse, abesse du Paraclet, et de sa mère, Hersende, première prieure de Fontevrault, notamment dans leurs relations aux fondateurs masculins de leurs institutions respectives, Abélard et Robert d'Arbrissel.

2005-2006

Le prophétisme en Occident autour de 1300

Le séminaire s'était donné pour objectif d'aborder les textes prophétiques produits dans les milieux franciscains au cours des dernières décennies du XIII^e siècle et les premières du XIV^e siècle. Ces courants tirant leur principale inspiration de Joachim de Fiore, nous avons commencé par nous pencher sur ses écrits authentiques, à la lumière de la récente biographie produite par Gian Luca Potestà, en portant une attention particulière à l'attitude de Joachim face aux textes prophétiques sibyllins dans son *De prophetia ignota*. De même,

l'attitude de ces courants face au judaïsme a fait l'objet de discussions à partir des thèses de Robert Lerner sur le sujet.

Le développement d'un joachimisme franciscain au XIII^e siècle a été étudié en premier lieu à travers le malentendu de l'« évangile éternel » de Gérard de Borgo San Donnino, puis à la lumière des positions de Pierre de Jean Olivi, en mettant l'accent sur le ressort christologique de sa théologie de l'histoire. Une séance a été consacrée à l'évolution spirituelle d'Arnaud de Villeneuve. Ces préparatifs ont permis d'aborder l'un des principaux textes du corpus considéré : l'Oracle de Cyrille, produit peu avant 1300, dont nous avons tenté de décrypter le premier chapitre, en révisant l'édition de P. Piur (1912) à l'aide des plus anciens manuscrits identifiés entre temps (Vatican, Borgh. 205 et Graz 1226).

Le séminaire a également été sensible à l'aspect codicologique des collections de textes prophétiques, à travers deux cas remarquables : le cod. Paris lat. 2599, dont on a montré qu'il dérivait d'une collection employée par Jean de Roquetaillade, et le cod. Turin, K2 IV 13, collection constituée par un juriste piémontais du XV^e siècle dont la section la plus archaïque reproduit un dossier réuni en 1330.

Une escapade dans l'époque moderne a permis de percevoir la longue durée de la structure de connaissance prophétique chrétienne, en s'attardant sur le cas du théologien protestant Pierre Jurieu et de ses critiques. En clôture du séminaire, deux auditeurs ont présenté leurs propres recherches : Yan Brailowski sur l'inspiration prophétique dans le *Richard II* de Shakespeare et Sonia Porzi, sur le prophétisme chez Catherine de Sienne.

2006-2007

Le prophétisme en Occident autour de 1300 (II)

Dans le prolongement des travaux de l'an passé, le séminaire s'est donné pour objectif d'éclairer le prophétisme médiéval en général, et en particulier l'appropriation franciscaine du joachimisme au XIII^e siècle. Le phénomène a d'abord été saisi dans la longue durée, au moyen d'une enquête sur la circulation des textes prophétiques en Occident depuis le VIII^e siècle. Une étude de la diffusion des *Revelationes* du pseudo-Méthode a permis de cerner les différents contextes de lecture d'écrits prophétiques. Cet examen a fait ressortir le destin spécifique de l'œuvre de Joachim de Fiore qui se caractérise par deux traits singuliers : la rapide production d'écrits pseudépigraphes, dès la décennie suivant le décès de l'abbé de Fiore (1202), puis la formation de collections de textes prophétiques dont les écrits joachimites ont initialement constitué la colonne vertébrale.

Concernant le premier aspect, on s'est particulièrement arrêté sur la complexe tradition textuelle du *Super Hieremiam*, écrit pseudo-joachimite du milieu du XIII^e siècle existant en deux versions nettement distinctes, composées chacune de plusieurs strates qui répondent apparemment à des visées différentes – les éléments les plus anciens étant liés à la défense du projet monastique de Joachim, tandis que les plus récents sont clairement associés à la lutte entre la papauté et Frédéric II dans les années 1240, avec certaines nuances franciscaines plus ou moins prononcées. Quant au second aspect, l'attention s'est concentrée sur une collection employée et commentée par Jean de Roquetaillade dans son *Liber ostensor*. L'édition récente de cet ouvrage majeur du prophétisme médiéval a fait l'objet d'une présentation distincte.

L'ensemble de ces travaux a servi d'introduction à une série de conférences prononcées par Gian Luca Potestà (Université catholique de Milan) sur la construction de la figure de l'antéchrist dans l'antiquité tardive et ses usages dans la théologie politique occidentale à partir du XI^e siècle.

Une séance hors programme a été consacrée à une approche sociologique du couvent franciscain de Florence autour de 1300, fondée sur les registres produits par un notaire installé au sein du couvent, qui dévoile des pratiques fort éloignées du souci de la pauvreté évangélique.

Dans le cadre du séminaire, les doctorants du Groupe d'anthropologie scolastique ont présenté tour à tour l'état d'avancement de leurs travaux : Séverine Rousset sur la notion de « patria » chez Thomas d'Aquin ; Blaise Dufal sur les commentaires à la *Cité de Dieu* de saint Augustin produits dans la première moitié du XIV^e siècle ; Pauline Labey sur la situation des malades au Moyen Age ; Bénédicte Girault sur le théologien Guido Terreni et son œuvre d'hérésiologue ; Emanuele Coccia sur l'étude des règles monastiques comme documents juridiques.

2007-2008

Le baptême forcé des enfants juifs (VIe-XXe s.) : une histoire politique de l'antijudaïsme chrétien (avec Elsa Marmursztejn)

Le séminaire visait à inscrire dans la longue durée la question du baptême administré aux enfants juifs contre la volonté de leurs parents, dans un aller-retour entre débats théoriques et situations historiques, en cherchant à traiter ce sujet non comme un chapitre de l'histoire des persécutions mais comme un révélateur de différents aspects des sociétés chrétiennes. Du point de vue sacramentel, l'irréversibilité du baptême produit la situation paradoxale d'un acte qui est à la fois illicite et valide ; la pratique de ces baptêmes fait ressortir le rôle assigné aux laïcs, et en particulier aux femmes, dans l'administration du sacrement. L'analyse de la contrainte et du consentement donne lieu, en philosophie et théologie, à des débats

récurrents sur la volonté et ses expressions. La dimension juridique et politique du problème apparaît sous l'angle du pouvoir exercé par le père ou le prince sur l'enfant et avec l'articulation entre conversions forcées et expulsions des juifs des royaumes chrétiens. En dernier lieu, la place singulière de l'enfance et des enfants a été prise en compte : au-delà des usages logiques ou casuistiques de l'enfance dans les débats scolastiques, la représentation des juifs comme assassins d'enfants, participe aux accusations qui, tel le meurtre rituel, ont donné lieu à des persécutions réelles ; elle fonde en outre l'argument selon lequel les enfants doivent être enlevés à leurs parents, de crainte qu'ils ne les tuent pour les soustraire au baptême.

Outre des séances thématiques, une série d'interventions a permis de poser le problème dans la longue durée. Traitant de la conversion forcée des juifs dans les premiers siècles chrétiens, Capucine Nemo (Paris X) et Céline Martin (Bordeaux III) ont montré comment le « citoyen romain de religion juive » de l'époque tardo-antique se transforme en « juif perfide », les différentes campagnes wisigothiques de conversions forcées s'achevant en 694 par la réduction en esclavage de tous les juifs, collectivement considérés comme apostats. À travers la notion de « pacte baptismal » et à partir de l'ensemble des traités sur le baptême de l'époque carolingienne, Dominique Iogna-Prat (CNRS) a proposé une réflexion sur la nature de l'engagement pour les enfants (question de la « foi pour l'autre »), ainsi que sur les dimensions ecclésiologique et monumentale du baptême. Les XI^e-XIV^e siècles ont été abordés à partir de textes normatifs attestant l'évolution de la jurisprudence, puis du célèbre cas du juif Baruc (1320), baptisé de force, revenu au judaïsme, interrogé - et reconverti - par l'évêque Jacques Fournier. Après un examen de l'expression figée *minis et terroribus* (« par les menaces et la terreur »), la réception du baptême sous contrainte a été traitée par

Charles de Miramon (CNRS) sous l'angle de la crainte, telle qu'elle apparaît dans les codes juridiques, en théologie et en droit canonique aux XII^e-XIII^e siècles. Nous avons discuté avec Irène Rosier-Catach (CNRS-EPHE) de l'intention dans la collation du baptême sous deux aspects : la question de l'intention du baptisant, essentielle dans la réflexion sur l'efficacité du sacrement, et celle de l'intention du baptisé qui donne lieu à des distinctions subtiles entre la réception du sacrement et la réception de l'effet du sacrement.

Pour les périodes ultérieures, Maurice Kriegel (EHESS) a présenté une série de réflexions autour de la conversion forcée des juifs du Portugal (1497), soulignant l'articulation entre expulsion et conversion dans le cas portugais et l'analogie, à cet égard, avec le cas de l'expulsion des musulmans du royaume d'Aragon (1525-1526). Plus largement, M. Kriegel a abordé la question des suicides collectifs et du meurtre des enfants par leurs parents dans le judaïsme médiéval. Isabelle Poutrin (Paris XII) a traité le thème des baptêmes des enfants des infidèles tel que l'ont envisagé les théologiens et les canonistes des XVI^e et XVII^e siècles ; Boris Jeanne (EHESS-Paris I), celui des baptêmes de masse au Mexique dans les années 1520 ; Marina Caffiero (Rome, La Sapienza), celui des baptêmes forcés à Rome au XVIII^e siècle, et en particulier des conversions féminines. Catherine Pujol (CIERL, Bruxelles) a présenté ses recherches en cours au sujet de la restitution des enfants juifs cachés et baptisés pendant la Seconde guerre mondiale. Finalement, Miri Rubin (Queen Mary, Université de Londres) a clos le séminaire par l'examen de la question de l'enfant dans les polémiques antijuives au Moyen Age. Notant la présence accrue, à partir du XII^e siècle, des images de l'enfance vulnérable, elle souligne la relation qui s'établit entre la maternité humaine, la dévotion nouvelle envers Marie et l'enfant-Dieu, et la perception des juifs comme menace pour les chrétiens.

2008-2009

Conflictualités franciscaines, XIII^e-XV^e siècles

Le séminaire avait pour objet une interrogation sur les propensions de l'ordre des frères mineurs aux disputes et conflits internes. Des crises, souvent virulentes, qui mettent en cause la signification même de l'identité franciscaine, scandent en effet l'histoire de l'ordre depuis ses origines. Ces conflits répétés ne se confondent pas avec une opposition permanente et stable entre deux tendances bien identifiées. À chaque génération, les cartes sont redistribuées, les points d'affrontement se déplacent en fonction des contextes et des circonstances, et les parties en présence se laissent rarement ramener au nombre de deux. La source première de ces querelles tient aux paradoxes mêmes du fondateur et de son projet et aux difficultés qui en découlent pour loger l'expérience franciscaine au sein de l'Église romaine. Une première et trop rapide mise en place de ces tensions a été proposée à partir des images contrastées de François d'Assise transmises par les différents récits de la vie du saint. À titre d'examen de l'installation dans le monde des frères mineurs, un dossier très fourni a permis d'observer la corruption généralisée des franciscains de Padoue, autour de 1300, à partir des flux financiers provenant de l'inquisition locale détenue par les frères et de legs de grande ampleur. Le bord opposé a principalement été abordé en mettant à profit un passage du *Sexdequiloquium* de Jean de Roquetaillade, traité récemment identifié, rédigé en prison à Avignon, qui fait allusion à un rassemblement de fraticelles au sud de Rome durant l'été 1352. Partant de cette indication, nous avons pu mettre à jour une forme d'organisation interne de ces groupes dissidents, ainsi qu'une tendance à la division à l'intérieur même des groupuscules clandestins. En regard, un examen des débuts de

l'observance franciscaine a fait apparaître d'importants effets de miroir ainsi que ce que l'on pourrait appeler une dissociation mimétique entre groupes aux profils initialement proches. Cherchant à placer cette identité explosive dans un cadre de longue durée, le séminaire s'est conclu sur la perspective d'une sociologie historique comparée du fractionnisme dans les organisations militantes. Enfin, deux doctorantes, Irene Bueno (Florence) et Bénédicte Girault (EHESS), ont présenté dans une même séance leurs recherches sur les hérésiologues du XIV^e siècle.

2009-2010

Autour de Jean de Roquetaillade : ecclésiologie, prophétisme et alchimie au XIV^e siècle

La trame générale du séminaire a été fournie par un travail en cours d'édition du *Sexdequiloquium* de Jean de Roquetaillade, traité récemment identifié dans lequel le visionnaire franciscain emprisonné à Avignon répond, en 1352/53, aux critiques qu'avait adressées un quart de siècle plus tôt François de Meyronnes à la *Lectura super Apocalipsim* de Pierre de Jean Olivi. Ce personnage remarquable, et ses techniques d'écritures autobiographiques, a été présenté en dialogue avec Graziana Ciola (Pavie). Le *studium* franciscain de Toulouse, pépinière d'élites administratives pour la papauté d'Avignon, où Roquetaillade a mené ses études de théologie, a été examiné dans son ensemble. On l'a illustré par en observant de plus près une « leçon » sur la fin des temps donnée par Guiral Ot vers 1322. Antoine Calvet a présenté une synthèse de ses recherches sur l'alchimie franciscaine, dont Roquetaillade est un des praticiens les plus intéressants. Avant d'aborder le *Sexdequiloquium* nous avons donné une vue d'ensemble des traités d'ecclésiologie

offerts à Jean XXII ou commandés par le pape. Cette mise en place a permis de comprendre les questions posées par François de Meyronnes sur l'origine du pouvoir papal et la façon dont Roquetaillade lui répond, en cherchant à défendre, prudemment mais âprement, l'essentiel de son programme de rénovation de l'Eglise.

Dans un dernier temps, deux séances ont été consacrées à l'un des plus étonnants experts de Jean XXII. Opicino de Canistris, prêtre de Pavie en exil à Avignon, a obtenu une position de scribe à la pénitencerie pontificale en dédiant au pape un traité d'ecclésiologie. L'édition récente de son « journal singulier », qui met en perspective ses célèbres cartes anthropomorphes, révèle un remarquable cas ancien de schizophrénie. Nous avons présenté ces textes et dessins, en dialogue avec le psychiatre Philippe Nuss, comme les efforts d'un malade en lutte pour reconstituer son unité psychique, avant d'aborder avec Etienne Anheim la carrière avignonnaise d'Opicino, les réseaux qui l'ont soutenu et le lien étroit entre la fonction qu'il exerce et les préoccupations délirantes que révèle son journal.

Remarques typographiques

Les articles présentés dans le dossier, à deux exceptions près, ne proviennent pas des fichiers imprimeurs, mais de mes propres versions que j'ai tenté de mettre à jour après correction des épreuves. J'ai réalisé une mise en page unifiée, mais sans chercher à uniformiser les formats des références bibliographiques. Lors des différentes manipulations informatiques qu'a impliquées cette mise en forme, certaines aberrations sont apparues (disparition des italiques, etc.). J'espère en avoir corrigé le plus grand nombre, mais il doit en demeurer.

Dans un petit nombre de cas, j'ai indiqué par des « Nota Bene » des références à des travaux parus entre temps, sans aucune prétention à une mise à jour exhaustive. Dans un seul cas (« La critique de l'Église chez les Spirituels languedociens »), j'ai corrigé quelques erreurs évidentes du texte initial et ai ajouté des indications de manuscrit manquantes. En règle générale, j'ai préféré respecter les formes d'origine, afin que l'on puisse observer, dans certains cas, les progrès de la recherche.